LES RÉPROUVÉS ET LES ÉLUS.

SCEAUX. — IMPR. DE E. DÉPÉE.

LES RÉPROUVÉS ET LES ÉLUS,

PAR ÉMILE SOUVESTRE.

TOME TROISIÈME.



PARIS
W. COQUEBERT, ÉDITEUR,
RUE JACOB, 48

1845

I

Une maîtresse.

En quittant Marc pour se rendre chez la baronne de Luxeuil, le duc avait promis de faire connaître au garçon de bureau, avant le soir, le résultat de sa démarche ; mais le jour s'écoula sans qu'il reparût. L'attente et l'inquiétude redoublèrent la fièvre du blessé. Vers le soir ses idées commencèrent à se troubler ; il prenait l'infirmier tantôt pour le duc, tantôt pour Arthur de Luxeuil, et lui adressait mille

questions sans suite sur le mariage, sur les créanciers, sur Clotilde !

Françoise vint le soir ; il ne la reconnut pas, et l'interne, qui veillait au service de la salle, déclara à la jeune fille que son état laissait peu d'espoir.

Celle-ci retourna à la rue des Morts le cœur serré.

Elle trouva Brousmiche étonné de l'absence de M. de Saint-Alofe. Il l'avait vu ressortir, après sa visite au garçon de bureau, dans le costume élégamment suranné dont nous avons parlé, mais sans savoir où il se rendait. La fleuriste l'ignorait également et passa la nuit dans une véritable inquiétude, le lendemain, elle courut à l'hôpital, dans l'espoir d'obtenir quelques renseignements du blessé ; son délire était toujours le même ; après d'inutiles tentatives, elle revint à la hâte et apprit que le duc n'était point rentré.

Déjà troublée par les étranges incidents

qui s'étaient succédé depuis trois jours, Françoise sentit ses inquiétudes grandir. Après l'assassinat de Marc tout lui paraissait possible; l'absence de M. de Saint-Alofe devait être l'annonce d'un nouveau malheur!

S'exaltant de plus en plus dans ces pressentiments funestes, elle ne tarda pas à les étendre davantage. Le billet écrit à Charles, il y avait quatre jours, sur la demande du voyageur de l'hôtel des Etrangers, était resté sans réponse, et ce silence semblait d'autant plus inexplicable que la lettre était plus pressante. Charles n'avait annoncé aucun projet d'absence : à défaut de temps pour venir il pouvait écrire! le prétendu conseiller se serait-il présenté à lui sans l'entremise de Françoise? l'aurait-il attiré dans quelque rendez-vous?... La pensée de la jeune fille n'osa aller plus loin; mais prise d'une terreur subite elle remit à la hâte son bonnet, son tartan et courut au numéro 12 de la rue d'Enghien.

C'était là que se trouvait le domicile *avoué* du prétendu commis. Fidèle à ses idées d'économie, Marquier y avait loué, au quatrième, un appartement de cent écus, qui lui tenait lieu de petite maison et où il recevait, outre ses correspondances galantes, celles de quelques entremetteurs d'affaires subalternes dont il se servait pour certaines opérations usuraires également bonnes à faire et à cacher.

Nous avons déjà vu comment la crainte de nuire à la bonne réputation du commis avait, jusqu'alors, empêché Françoise d'y venir; la violence de ses angoisses avait pu seule la décider à une démarche qu'elle eût elle-même condamnée en tout autre occasion; car dans son humble dévoûment, la grisette avait accepté que son amour pût être pour Charles, un embarras ou une honte et que la réputation à sauver ne fût pas la sienne mais celle de son amant!

Voulant prévenir tous les soupçons, elle se présenta un carton à la main, comme une

fille de comptoir qui apporte une commande.

La portière était absente et la loge gardée par une petite fille de huit ans, occupée à feuilleter un journal illustré qu'elle avait adroitement dégagé de sa bande.

Françoise entr'ouvrit la porte et demanda M. Charles.

— Escalier B, quatrième au-dessus de l'entresol, porte à gauche, répondit la petite fille machinalement.

— Alors il est chez lui ! dit la grisette joyeuse.

— Non, répliqua l'enfant, en continuant à regarder les gravures.

— Il est sorti ?

— Oui, Mademoiselle.

— Et quand reviendra-t-il ?

— Je ne sais pas.

Françoise, qui avait eu un moment d'espoir, laissa échapper un geste de désappointement.

— C'est peut-être quelque chose qu'on peut

lui dire? demanda la petite fille, qui savait par cœur le vocabulaire obligé de la loge.

— Je voulais lui parler à lui-même, reprit Françoise; et vous êtes bien sûre qu'il n'est pas chez lui?

— Bien sûre, voilà sa clef et ses lettres.

La grisette tourna les yeux vers l'endroit indiqué par la petite fille et reconnut, sur une des adresses, sa propre écriture.

— Mon billet ! s'écria-t-elle ; il ne l'a point encore reçu?... mais il n'est donc pas rentré depuis quatre jours?

— Depuis que la voiture l'a emmené, dit l'enfant.

— Une voiture?

— Oui, il a dit à maman d'aller lui chercher un fiacre, parce qu'il était pressé... que quelqu'un l'attendait.

— Et depuis?

— Depuis... il n'est pas revenu.

Françoise se sentit frissonner : tout ce que

lui apprenait l'enfant confirmait ses appréhensions. Charles avait pu être attiré dans un piège ; il y avait succombé peut-être!... Cette pensée lui fit froid jusqu'au cœur.

— Et voilà quatre jours que vous n'avez eu aucune nouvelle de lui? demanda-t-elle à la petite fille.

— Oui, répondit l'enfant, mais il est venu des lettres écrites à l'encre bleue.

— Comment?

— Oh! il en arrive souvent, et comme celles-là sont des lettres d'affaires, M. Charles veut qu'on les lui adresse en son absence à un autre endroit.

— Où cela?

— Je ne sais pas bien, mais il a mis l'adresse ici, dit l'enfant en ouvrant le registre de la loge.

Françoise se pencha, et reconnut ces mots écrits de la main de Charles :

« Aristide Marquier, rue du Mont-Blanc, 7. »

Sa résolution fut aussitôt prise; elle dit adieu à l'enfant, et courut à l'adresse indiquée.

Cette fois, l'émotion lui avait ôté toute prudence. Sans autre pensée que de connaître le sort de Charles, elle demanda à parler à M. Aristide Marquier.

Mais ce jour-là, le banquier s'était précisément mis en frais pour célébrer le mariage d'Arthur, et avait réuni à déjeuner Dovrinski, de Cillart et une partie des convives que nous avons déjà vus au souper de Clotilde. On quittait la table; le groom avait apporté les cigares avec le *brasero*, et les invités, échauffés par le champagne, venaient de passer sur le balcon, lorsque la jeune fille se présenta.

Éconduite d'abord, elle insista, pria, supplia, suivit le valet qui l'avait congédiée, arriva avec lui au premier salon, et y renouvelait

ses supplications, lorsque la voix du banquier se fit entendre dans la pièce voisine.

Françoise, saisie, s'arrêta court, et prêta l'oreille : la voix s'approchait ; elle devenait plus distincte ; elle finit par éclater, mêlée de rires et d'exclamations ; enfin Marquier entra avec de Cillart, qu'il tenait par le bras.

Françoise ne pensa d'abord qu'au bonheur de le revoir, et se précipita vers lui, avec un cri de joie ; le banquier y répondit par un cri d'épouvante. Les noms de Charles et de Françoise, répétés presque en même temps, avec une expression opposée, se confondirent, tandis que la grisette, hors d'elle, et profitant de la première stupeur de Marquier, se jetait dans ses bras.

Celui-ci se dégagea vivement.

— Eh bien ! que fais-tu… que faites-vous… balbutia-t-il honteux et courroucé.

Dans ce moment, les convives qui avaient

entendu les deux cris, se montrèrent, et Françoise recula confuse.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Arthur étonné de la présence d'une femme portant le costume d'ouvrière ?

— Venez, venez ! s'écria de Cillart, en riant, nous avons spectacle après le café. Une scène de sentiment jouée à deux.

— Comment cela?

— Ne voyez-vous pas? Mademoiselle vous représente une des conquêtes du banquier.

— Du tout, interrompit Marquier; messieurs... je vous assure... qu'il y a erreur!

— Laissez donc, reprit l'ancien garde du corps, vous l'avez tutoyée... regardez, d'ailleurs, comme elle a rougi.

— Ah! diable! elle rougit, fit observer de Rovoy, en lorgnant Francoise, c'est une spécialité précieuse.

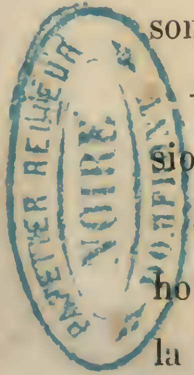
— Et pas chère ! acheva Arthur, qui jeta un regard ironique sur le costume de la fleuriste.

— L'apparence est, en effet, modeste, dit le vicomte de Rossac, mais c'est peut être un déguisement.

— Au fait, le banquier a toujours affecté la discrétion.

— Il faut qu'il s'explique.

— C'est cela ; fermez les portes, que personne ne puisse sortir.



— Allons, Marquier, mon cher, une confession générale.

— Messieurs ! messieurs... bégaya le petit homme, qui, dans sa confusion, avait accueilli la supposition ironique du vicomte comme une chance de salut, je ne puis vous dire... l'honneur... la délicatesse... ne permettez point... de grâce, ne retenez pas madame... Ouvrez la porte, Dovrinski, ouvrez, je vous en prie.

Le Polonais, demeuré étranger à tout ce qui avait précédé, ouvrit et se rangea pour laisser passage à la jeune ouvrière ; mais celle

ci n'en profita point. Au milieu du trouble qui, dans le premier instant, ne lui avait permis de rien voir ni de rien entendre, le nom de Marquier, donné à Charles, venait de la frapper. Elle releva la tête, croyant avoir mal entendu.

De Cillart profita de ce retard pour refermer la porte.

— Un moment! s'écria-t-il, nous vivons sous un gouvernement constitutionnel où le roi lui-même doit céder au vœu de la majorité. Or, ici, la majorité demande des éclaircissement. Je somme donc l'honorable amphitryon de répondre à mon interpellation.

— Et nous lui promettons d'être discrets, ajouta Arthur.

— Oui, achevèrent toutes les voix, la parole est à Marquier.

— Marquier! répéta Françoise saisie, c'est le nom du maître... de la maison... et non celui de M. Charles.

— Qu'est-ce que M. Charles? demanda de Cillart étonné.

— Assez, messieurs, interrompit le banquier d'un accent qu'il s'efforça de rendre impérieux ; je ne souffrirai pas une plus longue explication !...

— Pardieu ! c'est inutile ! s'écria Arthur, tout est deviné maintenant, mon cher. De Rossac s'est seulement trompé pour le déguisement ; il était de votre côté ; c'est un moyen emprunté au *Gamin de Paris*.

— Je ne comprends pas.

— C'est pourtant clair ; vous vous êtes présenté sous le nom modeste de M. Charles ; vous vous serez donné pour artiste, étudiant en médecine ou clerc d'avoué, et c'est seulement aujourd'hui que l'innocente victime vient de reconnaître dans son séducteur le capitaliste Aristide Marquier.

Le banquier qui avait passé par toutes les expressions de l'embarras et de l'impatience

demeura étourdi. Arthur lui mit la main sur l'épaule.

— Je comprends maintenant votre discrétion, mon cher, dit-il en riant, vous jouez le rôle de Jupiter auprès d'Alcmène... Seulement j'ai peine à m'expliquer la douleur de la princesse, en découvrant que son amant est un Dieu.

— Eh bien ! vous oubliez donc le *Gamin de Paris*, que vous citiez tout-à-l'heure, reprit de Cillart. En cachant sa position, l'amant a pu donner des espérances... Il y a eu peut-être promesse de mariage.

— Du tout, s'écria Marquier, arraché à sa torpeur par ce dernier mot...

— Alors c'est une passion libre, fit observer M. de Rovoy.

— Et surtout désintéressée, ajouta Arthur, qui jeta de nouveau un regard sur le petit bonnet de tulle et sur le tartan de coton de la jeune ouvrière. Le banquier nous parlait tou-

jours de son horreur pour les liaisons dispendieuses ; il est aisé de voir qu'il met ses principes en pratique.

Un rire général s'éleva, et tous les yeux s'arrêtèrent sur Marquier. De toutes les accusations honteuses à subir, celle d'avarice était, en effet, la seule qui pût exciter le mépris de ces hommes qui avaient toujours mis leur générosité à ne point économiser sur les vices. Aussi le banquier voulut-il protester.

— Ne le croyez pas, s'écria-t-il, c'est une plaisanterie... Il ne s'agit point ici d'une liaison... mais d'une rencontre... d'un caprice.

Françoise fit un mouvement.

— Un caprice ! balbutia-t-elle en joignant les mains avec désespoir ; quand nous nous connaissons depuis près de trois années... quand l'autre jour encore vous me promettiez de songer à l'avenir de notre enfant !

— Un enfant ! s'écria Arthur ; il y a un petit Marquier !... Ah ! messieurs, ceci manquait !

nous voilà tombés du *Gamin de Paris* dans *Boquillon*.

Les éclats de rire redoublèrent, tous les convives entourèrent le banquier avec un empressement grotesque, en lui demandant le nom de l'enfant, son âge, la couleur de ses cheveux et s'il ressemblait à son père. Marquier pâle de colère, lança à Françoise un regard haineux. Cette dernière révélation mettait le comble aux humiliants embarras que lui avaient attirés coup sur coup l'imprudente visite de la jeune ouvrière; elle venait de fournir à de Luxeuil et à ses amis un thême inépuisable de railleries; il était à jamais ridicule, c'est-à-dire presque déshonoré! Cette pensée alluma en lui une sorte de rage.

— Elle est folle, s'écria-t-il avec emportement je ne sais ce qu'elle veut dire.

— La chose est pourtant facile à compren-

dre, objecta de Cillart; elle a un fils auquel il faut un père.

— Et elle vous a choisi pour cela, continua Arthur.

— Mais moi, je refuse, interrompit le banquier.

— Quoi ! cet enfant ?

— Ne m'est rien. Au diable la mère et le fils !

Françoise avait poussé une exclamation de surprise douloureuse à chacune des premières réponses de Marquier; mais, à cette dernière malédiction prononcée sur elle et sur son enfant, elle resta la tête dressée, les yeux ouverts, les bras pendants, muette et comme pétrifiée. On eût dit que le coup qui l'avait frappée venait de produire en elle une secousse intérieure qui avait arrêté le mouvement de la sensation et de la pensée. Quelques interjections étouffées s'échappaient de ses lèvres entr'ouvertes mais sans signification et sans suite

ses regards fixes n'exprimaient qu'une sorte de stupéfaction égarée ; un voile de marbre semblait envelopper tout son être et y tenir la vie enchaînée.

Malgré leur légèreté railleuse, les convives du banquier furent frappés de cette immobilité ; les rires s'éteignirent, et le cercle qui entourait la jeune femme s'élargit.

Marquier en profita pour passer dans une pièce voisine.

Françoise le vit s'éloigner sans prononcer un mot, sans faire un geste ; mais quand il eut disparu, elle reprit le carton qu'elle avait posé près d'elle, traversa le salon, l'antichambre, ouvrit la porte et gagna la rue !

Elle ne se sentait pas marcher, elle ne voyait rien ; une douleur horrible mais confuse l'avertissait seule de son existence, raison, mémoire, volonté, tout dormait en elle. Conduite par une sorte d'instinct machinal, qui avait seul survécu, elle allait sans savoir où,

sans y songer. Ce n'était plus un être vivant ; mais un être qui se souvenait d'avoir vécu.

Cependant, cette inspiration née de l'habitude, la conduisit à la rue des Morts ; elle reconnut la maison, entra à la loge et demanda la clef.

M. Brousmiche, saisi de la voir si pâle, lui demanda s'il lui était arrivé quelque chose, elle ne l'entendit pas, prit sa clef et monta à sa chambre.

Le petit bossu, inquiet, profita du premier moment de liberté qu'il put saisir pour la rejoindre ; il la trouva prête à monter aux mansardes avec la tasse de lait, le petit pain et la cuillère d'argent.

— Que portez-vous là, madame Charles? demanda-t-il étonné.

— Ne voyez-vous pas? dit-elle d'un accent bref c'est le déjeuner de M. Michel.

— Mais il n'est plus ici! s'écria le bossu stupéfait.

— Il n'est plus ici, répéta madame Charles, sans avoir l'air de comprendre.

— Avez-vous donc oublié que vous étiez sortie pour vous informer de lui ?

La jeune femme demeura immobile, en murmurant.

— Ah ! c'était... pour cela !...

Le portier la regarda avec inquiétude.

— Sûrement vous avez appris quelque mauvaise nouvelle, madame Charles, s'écria-t-il, vous êtes toute... je ne sais comment dire ça... mais on dirait que vous n'entendez pas.

Françoise posa la tasse qu'elle tenait, s'assit et porta la main à son front.

— Oui, dit-elle, j'ai mal....

— Où cela ?

— Je ne sais pas... mais je voudrais dormir...

En prononçant ces derniers mots d'une voix alourdie, la jeune fille commençait à dégrafer sa robe, comme si elle eût été seule.

— Couchez-vous, dit le bossu qui gagna la porte ; je reviendrai savoir comment vous vous trouvez. Vous n'auriez pas besoin de quelque chose ?

— Non, murmura Françoise, dont les yeux se fermaient, je voudrais seulement... ne plus sentir... rien... Ce jour... fait mal !

Le bossu ferma avec soin les rideaux, et se retira.

XV

Une Mère.

Lorsqu'il revint une demi-heure après, Françoise était tombée dans une somnolence entrecoupée de plaintes sourdes ; elle n'ouvrit point les yeux à son approche et répondit à peine à ses questions.

Cet état s'aggrava encore pendant les heures qui suivirent. Brousmiche avait fait avertir la femme de ménage du pharmacien qui avait été garde-malade, et dont l'expérience lui

inspirait une grande confiance. Celle-ci examina Françoise, lui proposa tour-à-tour du café, de la pâte de guimauve, une rôtie au vin, et, sur le refus de la jeune femme, déclara que son état réclamait les soins du médecin.

Il fallut courir trois heures avant d'en trouver un; car Paris est la ville du monde où il y a, en même temps, le plus de médecins qui manquent de malades, et de malades qui manquent de médecins. Enfin, vers le soir, il en arriva un qui déclara que madame Charles était atteinte d'une congestion cérébrale, dont il décrivit en termes scientifiques les caractères et les dangers. A chaque mot incompréhensible, Brousmiche levait les yeux au ciel, comme si on lui eût enlevé une espérance, tandis que l'ex-garde-malade faisait un signe de tête pour saluer d'anciennes connaissances.

Après cette petite leçon de clinique, réclame obligée par laquelle le médecin constate

sa science aux yeux des ignorants, vinrent les prescriptions données en langage plus humain, et que le portier promit de suivre scrupuleusement.

Mais, malgré ses soins et l'appropriation du traitement, le mal ne parut point céder. L'état de Françoise, sans devenir plus grave, resta aussi inquiétant. Le médecin s'efforça en vain de déterminer quelque crise décisive, il ne put arracher les puissances vitales à leur engourdissement. On eût dit que la mort et la vie se sachant de force égale campaient vis-à-vis l'une de l'autre, comme deux ennemies qui n'osent risquer une bataille.

Cette espèce d'attente se prolongea plusieurs jours; enfin, pourtant, les symptômes les plus fâcheux disparurent, mais sans que Françoise retrouvât l'activité de ses perceptions. A la torpeur de la maladie, succéda un anéantissement que rien ne put surmonter. Toute l'énergie de cette vigoureuse nature avait été

sourdement usée par ce combat de quelques jours; elle demeura vaincue, épuisée et n'ayant plus que les apparences de la vie.

Les jours, les semaines s'écoulèrent sans rien changer à la situation de Françoise. Guérie en apparence, elle demeurait ensevelie dans sa langueur indifférente : n'entendant jamais qu'après plusieurs appels, répondant par monosyllabes, elle restait des heures entières dans la position qu'on lui avait donnée, les mains à plat sur ses genoux, les yeux fixes devant elle, la respiration courte, mais égale. Brousmiche montait vingt fois par jour à la chambre de la convalescente, et redescendait chaque fois, le cœur serré.

— Tout est fini, mam'Berton, disait-il à la femme de ménage du pharmacien; mieux vaudrait qu'elle fût enterrée que de vivre ainsi comme une morte.

— Faudrait essayer la *jarlatine*, répliquait madame Berton, qui répétait l'avis du Phar-

macien ; ça se compose avec des os de morts, ça se prend en bain et ça fait l'effet d'un grand bouillon qui restaure tout l'individu.

Mais le bossu secouait la tête.

— J'ai bien peur que tous les remèdes n'y fassent rien, mam'Berton, reprenait-il tristement ; on dirait, voyez-vous, que la pauvre femme vit encore sans s'en apercevoir, et que son âme est déjà partie.

A ces mots, l'ex-garde-malade, que ses relations avec les hommes de la science avaient rendue esprit fort, haussait les épaules en répliquant :

— Dites donc pas de ces bêtises-là, monsieur Brousmiche ; l'âme, c'est un préjugé des gens sans éducation.

Et elle revenait à la gélatine indiquée par le pharmacien, qui en vendait.

Mais la crise dont on désespérait devait venir d'ailleurs, et par un moyen inattendu.

En ne voyant plus M. Charles reparaître,

le bossu comprit sans peine qu'une rupture avait eu lieu entre les deux amants le jour où la jeune femme était rentrée dans cet état d'égarement qui l'avait si vivement alarmé : il avait donc évité avec soin tout ce qui eût pu la ramener à ces douloureux souvenirs et il s'était même étudié à ne plus l'appeler que mademoiselle Françoise. Aussi éprouva-t-il un véritable embarras en recevant une lettre timbrée du village où son petit se trouvait en nourrice. Rappeler son enfant à la malade, c'était lui rappeler en même temps l'abandon du père et la séparation qui l'avait déjà si cruellement éprouvée ! il hésita long-temps et ne se décida enfin que sur l'observation de madame Berton qu'il fallait bien ouvrir une lettre dont on avait payé le port.

Il monta donc chez Françoise qu'il trouva assise dans un grand fauteuil de jonc, acheté autrefois pour Charles.

La chambre de la jeune femme avait com-

plètement changé d'aspect depuis sa maladie. A la propeté amoureuse et arrangée qui en faisait la principale élégance, avait succédé le désordre. Des tasses, des potions, des bouilloires étaient parsemées sur les meubles tachés; les plis des rideaux fermés, étaient couverts de poussière, les araignées avaient tendu leurs toiles dans tous les coins du plafond, et deux petites caisses de fleurs posées dans l'embrâsure de la fenêtre, étaient encore garnies de plants de bruyère blanche, desséchés faute d'air et de soins : on eût dit une de ces chambres abandonnées à la hâte par suite de départ ou de mort.

Françoise elle-même complétait, pour ainsi dire, cet aspect désolé. A la voir assise dans le coin le plus obscur, immobile, muette et pâle on eût pu la prendre, au premier coup-d'œil, pour un de ces cadavres auxquels la folle science des embaumeurs prétend conserver une mensongère apparence de vie en

éternisant une réalité apparente de mort.

Brousmiche s'approcha d'elle et s'informa de sa santé.

Françoise tourna lentement les yeux de son côté, fit un mouvement de tête qui semblait dire : bien, et rentra dans son immobilité.

Il lui demanda si elle ne voulait point essayer ses forces en faisant le tour de sa chambre ; elle fit un signe négatif.

— Laissez-moi vous pousser au moins près de la fenêtre, mam'selle Françoise, reprit le bossu, qui ne pouvait s'habituer à cette torpeur ; il fait aujourd'hui un soleil à faire rire les morts ; ça vous ranimera.

Françoise ne répondit pas, et Brousmiche, regardant son silence comme un consentement, alla tirer les rideaux, ouvrit la fenêtre et y traîna le fauteuil sur lequel la jeune femme était assise.

Eblouie par la lumière et étourdie par l'air libre, celle-ci poussa d'abord un léger cri ;

elle baissa les paupières, aspira avec effort, et porta les deux mains à son front comme si elle eût éprouvé une sensation trop forte ; mais insensiblement ses yeux s'accoutumèrent au jour, son oppression se calma, une légère teinte rosée monta à ses joues amaigries ; elle releva lentement la tête et se pencha vers la rue.

Un soleil d'avril, clair et joyeux, glissait sur les toits voisins, en faisant étinceler les vitrages. On entendait les gazouillements des oiseaux qui se poursuivaient le long des corniches. De petites colonnes de fumée blanche et ténue s'épanouissaient au-dessus des cheminées et allaient se perdre dans le bleu grisâtre du ciel. Un vent frais apportait les senteurs des giroflées exposées sur les fenêtres des mansardes et les bruits de la rue arrivaient jusqu'à la malade avec leurs mille nuances. Françoise parut en ressentir l'influence. L'invincible réseau de glace qui tenait ses mem-

bres captifs se fondit, une tiède moiteur détendit ses muscles roidis, ses bras s'avancèrent vers la fenêtre, ses pieds s'appuyèrent au plancher, un long frémissement entr'ouvrit ses lèvres; ses prunelles dilatées se resserrèrent et reprirent leur mobilité; elle regarda au dehors, puis se regardant elle-même, elle referma sa robe dégrafée, redressa le petit châle qui couvrait ses épaules, déroula ses cheveux, les tordit avec un geste de femme inimitable et charmant, et les releva en arrière sous son peigne de corne ouvrée.

Le bossu contemplait cette espèce de résurrection avec un étonnement ravi.

— J'en étais bien sûr, que le soleil vous aurait fait du bien, s'écria-t-il; voilà que vous vous ranimez à vue d'œil.

— Oui, dit la jeune femme, dont la voix était aussi faible, mais plus assouplie; je sens l'air... qui me coule dans les veines... Je vois,

j'entends mieux... Il me semble... que je me réveille.

— Et vous ne vous trompez pas, chère demoiselle Françoise, reprit Brousmiche; vous vous réveillez, ou plutôt vous ressuscitez; car ce n'est pas vivre que d'être comme la maladie vous avait laissée. Mais il n'y a plus de danger; vous voilà partie : avec du repos et des consommés, ça va rouler tout seul maintenant... Ah! Dieu!... Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai eu tant peur... que de vous voir... hors d'affaire... ça me laisse... ça me rend... c'est pourtant bien bête... à mon âge...

Et le petit bossu s'arrêta pour essuyer de grosses larmes qui roulaient sur ses joues, pendant que le rire était sur ses lèvres.

Françoise, encore trop faible pour comprendre toute la générosité de cette émotion, se contenta de répéter :

— Bon monsieur Brousmiche!

— C'est plus fort que moi, reprit le portier

en se mouchant pour combattre son attendrissement ; je m'attache à mes locataires comme s'ils étaient de ma famille. Après ça, vous me direz que c'est tout naturel. Quand on voit quelqu'un tous les jours, qu'on cause avec lui qu'on lui rend de petits services... il finit par vous devenir nécessaire... aussi, j'aurais jamais pu me consoler s'il vous était arrivé un malheur... surtout après la perte de ce cher monsieur Michel.

Ce nom parut réveiller la mémoire de Françoise.

— La perte ! répéta t-elle lentement... Ah ! oui, je me souviens... il avait disparu, et vous n'avez point eu de nouvelles?

— Aucune.

— Il y a long-temps n'est-ce pas ?

— Bientôt deux mois.

Françoise baissa la tête et redevint silencieuse ; mais, à la contraction de ses sourcils et de ses lèvres fermées, il était aisé de voir

qu'elle faisait effort pour ressaisir les fils rompus de ses souvenirs. Par instant un éclair illuminait ses traits, puis un nuage le faisait disparaître; c'était une lutte acharnée entre la volonté renaissante et la mémoire encore endormie. Celle-ci fini pourtant par se ranimer insensiblement. Des mots entrecoupés s'échappaient des lèvres de la jeune femme, comme si elle eût voulu aider par le son à ses souvenirs. Mais, tout-à-coup, un nom machinalement ramené par l'habitude, celui de Charles, la fit tressaillir. Ce nom était la clef magique devant laquelle devait se rouvrir le passé. Subitement assaillie par tous ses souvenirs, elle se redressa : ses mains se pressèrent sur sa poitrine, puis sur ses tempes, puis sur son front. On eût dit qu'elle voulait modérer les flots d'images douloureuses qui reprenaient à la fois possession de tout son être.

Cette crise terrible ne dura que quelques instants et se termina par un cri qui résu-

mait, pour ainsi dire, tout le passé et tout l'avenir.

— Mon enfant! où est mon enfant, bégaya la malheureuse mère, en tendant les mains.

Brousmiche, qui était resté saisi d'épouvante, se rappela subitement le motif de sa venue.

— L'enfant et bien, mam'selle Françoise, s'écria-t-il, n'ayez pas d'inquiétude; voici de ses nouvelles :

Et il présentait la lettre.

Françoise la saisit précipitamment, l'ouvrit et voulut lire; mais les lignes flottaient sous ses yeux, les mots se confondaient; elle ne voyait plus! elle présenta le papier au bossu qui mit vivement ses lunettes, se rapprocha de la fenêtre pour mieux voir et lut avec un peu de difficulté ce qui suit :

MAIRIE DE GAILLON.

« Madame,

« J'ai l'honneur de vous faire savoir que la

nommée Désirée Leblanc, femme Moirier, qui s'était chargée de votre enfant, n'ayant point reçu le paiement des deux derniers mois dus pour la nourriture de ce dernier et que vous aviez coutume de lui adresser par les voitures de Louviers, s'est présentée à moi, en déclarant qu'elle ne voulait plus continuer à garder votre fils.

Françoise poussa une exclamation de saisissement...

« En conséquence, » continua le bossu, « j'ai dû reprendre de ses mains le nourrisson, qui a été déposé au tour des Enfants-Trouvés. »

La jeune femme se leva avec un cri si terrible que Brousmiche recula effrayé.

— Mon fils, balbutia-t-elle d'une voix étranglée... Mon fils déposé au tour... des Enfants-Trouvés!... Il y a cela... vous êtes bien sûr...

— Bien sûr, dit le bossu en cherchant le passage... Voyez... « au tour des Enfants-Trouvés... »

Françoise s'appuya au dossier du fauteuil, mais resta debout.

— Il y a le nom de l'hospice, n'est-ce pas? demanda-t-elle d'un accent bref.

— Je pense, dit M. Brousmiche, en regardant à la fin de la lettre... Oui... voilà : « hospice de Louviers, département de l'Eure.»

— Bien, reprit Françoise, qui voulut regagner l'autre extrémité de la chambre en s'appuyant au mur... Je partirai ce soir... Tout-à-l'heure.

— Vous! s'écria le portier.

— Vous connaissez la voiture de Louviers? continua la grisette, qui était arrivée à sa commode et s'efforçait d'ouvrir le tiroir où se trouvait l'argent, vous me direz où je dois la prendre...

— Mais vous n'y pensez pas! s'écria le bossu; partir aujourd'hui... Vous pouvez à peine vous soutenir...

— Aux Enfants-Trouvés, mon pauvre pe-

tit!... murmura la jeune femme avec une indicible expression de douleur contenue.

— Vous ne m'écoutez pas, mam'selle Françoise, reprit Brousmiche, qui s'approcha inquiet. Au nom de Dieu! songez à ce que vous voulez faire. Vous ne pouvez partir ainsi.

— Pourquoi? demanda-t-elle, en comptant machinalement son argent.

— D'abord parce que les forces vous manqueraient.

— Je n'ai pas besoin de forces, j'irai en voiture. Voici de l'argent.

— Mais vous le devez! s'écria le bossu, qui crut avoir trouvé un moyen souverain de retenir la convalescente; vous ne pouvez partir sans payer les frais de votre maladie.

— Ah! vous avez raison! dit Françoise en pâlissant... Grand Dieu! je n'avais point songé... il faut que je paie.

— Et une fois tout soldé, il ne vous restera

plus de quoi faire le voyage ajouta Brousmiche.

Elle le regarda d'un air éperdu.

— Est-ce vrai? reprit-elle... Quoi! je ne pourrais pas aller retirer mon fils!... Oh! c'est impossible. J'irai, j'irai à pied... Mais non, j'arriverais trop tard... Je ne le retrouverais plus, peut-être!

Et, se ravisant tout-à-coup :

— Mais je suis folle! s'écria-t-elle... Tout ce qui est ici m'appartient... je puis tout vendre. Je vendrai tout; je veux quitter Paris pour ne plus y revenir. Il n'y a plus rien ici pour moi... que des souvenirs... dont j'aime mieux être loin. Mon pays à présent, c'est où est mon fils; j'irai le chercher; je l'emporterai dans mes bras; je l'aurai à moi, du moins, et je pourrai l'embrasser tant que le cœur m'en dira. Ah! pauvre chérubin, je crois le voir, le tenir là...

Et dans son délire de mère elle baisait ses

propres mains, pleurant comme si elle eût baisé les joues de son enfant.

M. Brousmiche, troublé, voulut en vain élever de nouvelles objections; Françoise s'habillait sans l'écouter pour aller chercher un revendeur. Il fallut enfin venir à une transaction. Le bossu obtint de la jeune femme qu'elle s'occuperait seulement ce jour-là de régler ce qu'elle devait, et de faire ses préparatifs, tandis qu'il se chargerait, lui, d'avertir les acheteurs pour la vente du lendemain.

Il espérait que ce retard pourrait modifier les résolutions de Françoise; mais il ne fit que la raffermir dans son projet. Ainsi qu'elle l'avait dit au bossu, rien ne la retenait plus à Paris; tout l'en repoussait au contraire. Son enfant était devenu l'unique pôle vers lequel se tournait ce cœur blessé. Elle vendit tout ce qu'elle possédait, comme elle en avait annoncé l'intention, et après avoir laissé à M. Brousmiche sa cuiller d'argent en souvenir d'ami-

tié et pour qu'elle servît à M. Michel s'il revenait jamais, elle embrassa le bossu avec la tendresse d'une sœur, et monta dans le cabriolet qui devait la conduire aux diligences de Louviers.

Le portier resta sur le seuil de la porte cochère tant qu'il put voir le cabriolet, puis, rentrant dans sa loge, il s'assit tristement entre son chat et son oiseau.

III

Encore Marc.

Le départ de Françoise après la disparition de M. Michel et l'absence de Marc, toujours retenu à l'hôpital, avaient laissé le portier de la rue des Morts dans un complet isolement. Il restait encore, sans doute, dans la maison de l'entrepreneur beaucoup d'habitants, mais ce n'étaient point de ceux que le petit bossu appelait *ses locataires*. Il n'était associé ni à leurs afflictions, ni à leurs joies. Au milieu de

cette réunion de travailleurs indigents, Marc, M. Michel et Françoise formaient un groupe de réprouvés près duquel le mépris qui frappait son infirmité lui avait naturellement assigné une place. Mais une sorte de fatalité avait subitement désuni et dispersé ce faisceau de misères fraternelles, de sorte que maintenant il restait seul livré au ridicule et au dédain.

L'absence de la jeune ouvrière lui fut surtout pénible, non-seulement parce qu'elle partit la dernière, mais parce que l'habitude de sa présence avait, pour le bossu, quelque chose de plus doux, de plus nécessaire; il trouvait, dans cette affection, le charme caressant que la femme communique à tous les liens. M. Brousmiche avait besoin de voir Françoise, d'entendre sa voix sans qu'il s'en fût jamais rendu compte; c'était, comme l'air, un élément de vie et de bien-être dont on ne comprend la nécessité que lorsqu'on l'a perdu.

En descendant plus au fond de lui-même, il eût peut-être trouvé la cause de ce besoin longtemps ignoré ; mais sans pouvoir donner de nom au sentiment particulier qui l'attachait à la fleuriste. Ce n'était point de l'amitié, car l'amitié n'a point cette ardeur; c'était encore moins de l'amour, car l'amour a des désirs, des espérances, des jalousies; c'était plutôt un mélange de ces deux affections; un sentiment confus, incomplet et singulier comme celui qui l'éprouvait!

Malgré l'abattement dans lequel la tristesse avait jeté le petit bossu, il visitait Marc le plus souvent qu'il le pouvait. Craignant de nuire à la guérison du blessé, il lui cacha quelque temps le départ de Françoise et la disparition du duc; mais, pressé par ses questions, il finit par tout avouer. Dès ce moment le garçon de bureau ne songea qu'à quitter l'hôpital, et il sollicita son billet de sortie avec tant d'insistance que le médecin finit par céder.

Son premier soin fut de courir à l'hôtel de la comtesse où il apprit le mariage d'Honorine! Bien que ce coup fût prévu, il en demeura d'abord terrassé. Ainsi tous ses avertissements avaient été sans résultat, tous ses efforts inutiles! Le duc de Saint-Alofe lui-même n'avait pu rien empêcher, et, selon toute apparence, son intervention lui avait été fatale!

Du reste, toutes les questions faites par Marc pour découvrir ce qu'il était devenu, furent vaines, et il se décida à des recherches suivies.

Mais avant de les commencer, il fallait savoir comment Honorine supportait sa nouvelle position. Plus que jamais peut-être, elle avait besoin de dévoûment et de conseils! Marc résolut de la voir.

Il apprit à l'hôtel de madame de Luxeuil que le mariage d'Arthur avait été suivi de discussions violentes entre le fils et la mère.

Cette dernière qui se vantait d'avoir tout conduit, s'était flattée que la fortune d'Honorine serait une proie commune ; mais arrivé au but, Arthur oublia l'auxiliaire qui lui avait assuré la réussite et voulut profiter seul de la victoire ! La comtesse indignée accusa son fils d'ingratitude, celui-ci répondit en demandant des comptes de tutelle qui ne lui avaient jamais été rendus ; on s'aigrit des deux côtés, on se menaça et tout finit par une rupture. Le jeune homme quitta sa mère pour aller habiter avec Honorine, rue de Lille, l'ancien hôtel du général Louis.

Ce fut là que Marc se présenta déguisé en *commis coureur pour les parfumeries*. Ainsi qu'il l'avait prévu, il ne put arriver la première fois jusqu'à Honorine ; mais il laissa au concierge une carte sur laquelle il écrivit son adresse et son nom avec prière de la remettre à madame Arthur de Luxeuil, et en avertissant qu'il reviendrait le lendemain. Il était sûr

qu'ainsi prévenue, la jeune femme donnerait ordre de le recevoir.

Il allait partir, lorsque le tilbury d'Aristide Marquier s'arrêta devant le seuil de l'hôtel qu'il était près de franchir. Marc, tremblant d'être reconnu se rejeta en arrière et enfonça son chapeau jusqu'à ses yeux; mais le banquier tout occupé de se débrouiller des rênes, pour les remettre au nouveau groom qu'il s'était donné depuis peu, ne prit point garde à ce mouvement. Il fit quelques recommandations à l'enfant, sauta du marche-pied à terre avec une affectation de légèreté, et passa, en fredonnant, devant Marc, qui se hâta de franchir le seuil.

Depuis sa désagréable aventure avec Françoise, Marquier avait senti la nécessité de se réhabiliter aux yeux de la fashion par un redoublement de luxe. Il avait acheté un tilbury, pris un groom et loué un quart de loge aux Italiens. Il s'était même lancé dans les paris

aux dernières courses, où il prétendait avoir perdu trois cents louis, c'est-à-dire, selon de Luxeuil, trois fois plus qu'il n'y avait engagé. Du reste, le banquier apportait à ces prodigalités l'espèce de rage des avares qui se mettent en dépense ; il avait l'air d'essayer à s'étourdir lui-même, de repousser la réflexion et de vouloir se ruiner de parti pris. Cette étourderie de bon ton ne l'empêchait pourtant ni de continuer les affaires, ni de profiter de tous les avantages que pouvait lui donner son habileté ou le hasard. Le loup-cervier avait eu beau changer d'apparence, à la première occasion il reprenait sa nature et s'élançait à la curée. Ses gants paille, ses bottes vernies et son lorgnon n'étaient qu'un déguisement, comme l'habit de berger dont parle La Fontaine ; ils lui servaient à s'approcher plus facilement du troupeau.

La modification apportée à ses habitudes s'était étendue jusqu'à ses sentiments. Instruit

par son aventure avec Françoise, il avait renoncé aux amours de grisette, et s'était décidé à tenter quelque liaison qui pût le relever du passé et lui donner une position dans le monde galant de la fashion. Après avoir cherché quelque temps, ses yeux s'arrêtèrent sur la femme d'Arthur.

Négligée par son mari dont l'éloignait évidemment une répulsion invincible, et de plus assez retirée du monde pour ne pas être en position de choisir son consolateur, Honorine semblait une conquête facile. Ce qui faisait sa défense se trouvait en elle et ne pouvait être deviné par Marquier ; il ne vit que la position apparente et ne douta point du succès.

Arthur facilitait d'ailleurs toutes les tentatives. Trop insouciant pour garder Honorine et dédaignant trop Marquier pour le craindre, il n'opposait aucun obstacle à l'intimité de ce dernier.

Quant à la jeune femme, son indifférence

même favorisait cette intimité. Elle acceptait les soins du banquier, avec cette distraction des âmes endolories, lui laissant prendre, sans s'en apercevoir, des habitudes chaque jour plus familières; elle l'employait pour tous ces riens dont on charge un commis dans les affaires, mais qui, dans le monde, sont le privilège du cavalier servant.

Incapable de deviner la véritable cause de cette confiance passive, Marquier y voyait les présages assurés de son prochain empire et affectait déjà, devant les tiers, des airs victorieux.

En passant près de la loge, il demanda d'un ton dégagé si madame de Luxeuil était à l'hôtel, moins pour s'en assurer que pour constater le privilège qui le faisait recevoir en visite du matin. Le concierge lui répondit d'une manière affirmative, et ajouta, comme preuve, que Madame n'avait point encore fait prendre ses lettres.

— Je les lui porterai, dit Marquier, dont le dévoûment pour Honorine aimait surtout à s'exprimer par ces petites prévenances de mauvais goût.

Le concierge lui remit les lettres avec plusieurs cartes, parmi lesquelles se trouvait celle de Marc, et le banquier monta à l'appartement occupé par madame de Luxeuil.

Mais celle-ci n'était point encore visible et le fit prier d'attendre ; Marquier profita de ce retard pour passer chez Arthur qui occupait l'autre côté du même étage.

Il le trouva avec de Cillart qui lui racontait une intrigue galante dans laquelle il se trouvait lancé depuis quelques jours et qu'il espérait conduire prochainement à bonne fin par l'entremise d'un certain Moreau, ancien employé au bureau de recensement de la ville de Paris et qui exerçait, sur une grande échelle, l'industrie équivoque à laquelle nous avons déjà vu l'Alsacien Moser se livrer sous le nom

de M. Hartmann. Grâce à lui, l'ex-garde du corps avait appris, en vingt-quatre heures, le nom des parents de la jeune fille qu'il poursuivait, leurs antécédents et l'état de leur fortune. Vingt-quatre heures après il avait réussi à faire parvenir une lettre et quarante-huit heures plus tard il avait reçu une réponse. A la vérité, le prix des services était proportionné à la rapidité avec laquelle ils étaient rendus, et M. Moreau gagnait, disait-on, chaque année, à ce jeu, quelque chose comme dix mille écus.

— Dix mille écus! s'écria Marquier émerveillé; mais c'est une spéculation superbe.

— Il faut l'entreprendre, mon bon, dit Arthur sérieusement; ce serait un moyen d'exploiter vos relations.

— Fi donc! interrompit le petit homme, scandalisé par cela même que la supposition n'était pas assez invraisemblable pour lui pa-

raître plaisante ; vous me prenez certainement pour un autre...

—Songez donc, cher ami, insista de Luxeuil, gagner dix mille écus !

— Mon Dieu ! reprit Marquier, on peut les gagner autrement, sans exercer une industrie que tout le monde méprise...

— Et dont tout le monde se sert à l'occasion, ajouta de Cillart, vous le premier.

— Lui ! s'écria Arthur ; ah ! je vous garantis le contraire ! avez-vous donc oublié son horreur pour les galanteries dispendieuses?

Le banquier se mordit les lèvres.

— Allons, toujours la même histoire ! reprit-il, en s'efforçant de rire, décidément vous vous répétez, mon cher.

—Non, non, ce n'est pas Aristide Marquier qui paiera des agents pour faciliter ses amours, continua de Luxeuil sans l'écouter ; il est ac-

coutumé à conduire ses affaires lui-même... par économie. D'ailleurs, il est occupé pour le moment.

— En vérité, dit de Cillart, est-ce encore une grisette!

— Du tout, du tout; il s'agit, cette fois, d'un amour du grand monde.

— Bah! et qui donc est l'objet...

Arthur regarda le garde-du-corps.

— Vous le savez aussi bien que moi, dit-il en haussant les épaules.

— Nullement, répondit de Cillart.

— Allons, vous voulez faire le discret.

— Je vous jure que j'ignore.

— Vrai?

— Parole d'honneur.

— Eh bien!... c'est madame Arthur de Luxeuil!

Ce dernier nom avait été prononcé avec une si singulière bonhomie que de Cillart et Mar-

quier tressaillirent; le premier de surprise, le second de peur.

— Votre femme! répéta le garde-du-corps ; pardieu! la confidence est charmante.

— Charmante! répéta Marquier, en s'efforçant de rire pour cacher son trouble; charmante..... comme dit de Cillart..... Seulement je dois à la vérité..... de protester!

— Pourquoi cela, interrompit de Luxeuil avec une nonchalance impertinente; me croyez-vous jaloux par hasard, et jaloux de vous?

— Je ne me flatte pas... d'un tel honneur... balbutia le banquier, qui cherchait à rire plus fort à mesure que son malaise devenait plus grand.

Arthur le mesura d'un regard ironiquement pacifique qui devait être le comble de la rancune ou le comble du dédain.

— Ne vous gênez donc pas, mon bon, reprit-

il d'un ton léger ; continuez à vous montrer assidu près de madame de Luxeuil. Il n'y a rien de fâcheux comme le vague pour les femmes. La mienne passe sa vie à s'ennuyer sans savoir pourquoi ; quand vous êtes là, il y a du moins une cause...

— Comment, comment, mais c'est une épigramme ! s'écria Marquier dont le rire tournait à la crispation.

— Sans compter que vous empêchez l'approche de poursuivants plus dangereux, continua de Luxeuil avec la même tranquillité.

— C'est-à-dire, reprit le banquier, en faisant beaucoup de gestes pour se donner l'air libre, que vous espérez faire de moi un plastron..... mais je vous ferai observer, mon cher, que c'est vouloir me donner un ridicule.

— Qu'importe un de plus? D'ailleurs, vous avez aussi des dédommagements. Le rôle

d'amant supposé donne une position ; c'est comme une prélature *in partibus infidelium* ; on est évêque sans évêché.

— Très bien, très bien, interrompit Marquier, qui ne pouvait soutenir plus longtemps son personnage d'homme battu et content ; mais je vous déclare que je refuse de jouer ce rôle.

— Vous le jouez déjà.

— Moi ?

— Qui sert d'écuyer cavalcadour à madame de Luxeuil quand elle va au bois ; qui lui apporte la musique nouvelle...

— C'est-à-dire que deux ou trois fois...

— Qui s'occupe de lui procurer des billets de concert, de spectacle, de sermon ?

— Permettez... je n'ai jamais...

— Et, tenez, interrompit de Luxeuil, en voyant les cartes et les lettres que le banquier tenait à la main, je parie que c'est encore une de ses commissions.

— Du tout, s'écria Marquier, du tout, mon cher ; ceci m'a été remis en passant par le concierge... Voyez plutôt.

Et il éparpilla, sur le marbre de la cheminée, les papiers qu'il tenait. De Luxeuil jeta un regard indifférent ; mais tout-à-coup son œil s'arrêta sur la carte de Marc, dont il crut reconnaître l'écriture ; il se redressa, lut le nom, l'adresse et tressaillit.

— Qu'est-ce donc ? dit le banquier étonné.

— Cette carte aussi se trouvait à la loge ? demanda de Luxeuil.

— Probablement.

— Et, en vous la remettant, le concierge n'a rien dit ?

— Rien.

Arthur la regarda encore un instant ; puis, la réunissant aux lettres adressées à madame de Luxeuil, il sonna et remit le tout au valet qui entra.

Cette espèce d'épisode avait été si rapide,

que de Cillart, qui feuilletait une Revue à quelques pas, n'y avait point pris garde. Le domestique venait de sortir lorsqu'il prit son chapeau.

— Vous nous quittez? demanda Arthur, qui se leva.

— Dovrinski et d'Apolda m'attendent au manège, répondit de Cillart.

— Je vous prends alors dans mon coupé, j'ai précisément affaire au Luxembourg; Marquier nous accompagnera.

— Mille grâces, dit le banquier, mon tilbury est en bas.

— Ah! parbleu, il faut que je le voie; le mien me déplait et je voudrais le changer..... passez donc, messieurs.

Marquier n'osa point dire qu'il était venu pour madame de Luxeuil et descendit avec de Cillart et Arthur qui ne prirent la route du Luxembourg qu'après l'avoir vu partir.

Lorsqu'il déposa son compagnon à la porte du manège, de Luxeuil lui serra la main.

— N'oubliez pas de me tenir au courant de votre affaire Moreau, dit-il en riant.

— Vous aurez de mes nouvelles dans huit jours, répondit le garde-du-corps.

— Si tôt?

— Peut-être avant.

— Pardieu votre monsieur Moreau est un homme merveilleux, je vous demanderai son adresse.

— Auriez-vous quelque idée!...

— Il peut m'en venir.

— Alors, allez rue de Tournon, 8.

— Grand merci.

De Cillart fit un signe de la main et disparut.

Arthur se pencha vers le valet de pied qui se tenait debout près de la portière.

— Vous avez entendu l'adresse, Félix?

Le domestique s'inclina, referma la portière, et le coupé se dirigea vers la rue de Tournon.

IV

Une découverte.

Honorine était seule, près d'un feu mourant, la tête appuyée sur une main et tenant de l'autre la carte de Marc. Des ordres avaient été donnés par elle pour que le prétendu commis en parfumerie fût introduit aussitôt qu'il se présenterait à l'hôtel, et elle l'attendait avec une impatience inquiète.

En apprenant la fausseté de la lettre attribuée à sa mère, la première pensée de la jeune

femme avait été, comme nous l'avons vu, de rompre un mariage auquel elle n'avait consenti que par surprise ; mais l'arrestation de M. de Saint-Alofe lui avait enlevé, en même temps, et les moyens et la volonté de poursuivre cette rupture. La folie constatée du vieillard ôtait à l'accusation portée par lui son caractère de certitude et d'authenticité ; la lettre, qui avait tout décidé, restait, sinon prouvée, du moins possible. Honorine voulut échapper à ce que sa position avait d'horrible en prenant un parti extrême. Elle demanda à suivre sa grand'mère aux Motteux ; mais Arthur et la mère Louis repoussèrent également ce projet. La grosse paysanne, qui ne pouvait comprendre que l'on montrât si peu de goût pour un *beau gars* comme de Luxeuil, traita Honorine de mijaurée et prédit que dans quelques jours elle aurait renoncé à toutes ces *frimes*, tandis qu'Arthur objectait ironiquement son amour, et, plus sérieusement, le

scandale d'une pareille séparation. La mère Louis repartit donc seule, laissant sa nièce sans défense et désespérée.

De Luxeuil ne fit rien pour la rassurer ni pour l'apaiser. Forcé à une longue dissimulation, humilié par un refus, ballotté longtemps entre les espérances et les craintes, il avait fini par s'irriter contre celle qui le soumettait à tant d'ennuis, et son indifférence s'était insensiblement transformée en rancune. Il en voulait à sa cousine de la peine qu'il avait eue à l'obtenir. Aussi ne répondit-il à sa douleur que par la dureté, à ses répulsions que par le dédain.

Les débats avec sa mère vinrent encore aigrir son humeur. Il en reporta la responsabilité sur Honorine, qui en était la cause indirecte; mais l'excès même de cette injustice devint, pour la jeune femme, un motif de soulagement. Accablée par tant de coups, elle tomba dans un abattement qui ôta à de Luxeuil

jusqu'au désir de la tourmenter : l'insensibilité de la victime rendit son indifférence au bourreau. Il reprit sa vie dissipée, laissant à Honorine la liberté de sa tristesse.

La jeune femme en prit possession et s'y arrangea. Dans la jeunesse, les douleurs mêmes ont leur enivrement. Tel est alors le besoin d'agitation de notre âme que nous aimons mieux la sentir dans la lutte que dans l'immobilité ; il semble que le malheur nous relève ; nous nous trouvons honorés de souffrir, comme ces enfants qui montrent orgueilleusement une blessure en disant :

— Maintenant, nous sommes des hommes !

Condamnée à l'abandon, Honorine accepta sa destinée avec une espèce de fierté valeureuse. Loin de chercher à éconduire sa douleur, elle lui donna place près d'elle et en fit comme l'ombre de son âme. Uniquement occupée de ce qui pouvait l'entretenir, elle pro-

menait perpétuellement sa pensée au milieu des espérances mortes du passé ou des prévisions menaçantes de l'avenir. Elle espérait peut-être que cet acharnement implacable contre elle-même rendrait la lutte moins longue ; car, dans toute épreuve, la mort est le premier espoir de cet âge ; mais, comme pour se jouer de cette illusion, la vie semblait s'épanouir en elle chaque jour plus invincible. Enveloppée de leur nuage de tristesse, sa force et sa beauté grandissaient comme ces plantes qui fleurissent sous l'orage. L'âme avait beau s'abreuver de désespoir, le corps échappait à ces influences mortelles et puisait la santé aux sources empoisonnées qui devaient lui donner la mort.

Nous avons déjà dit avec quelle impatience Honorine attendait la visite de Marc. Son œil consultait, à chaque instant, l'aiguille de la pendule, et son oreille quêtait le moindre bruit de pas ; enfin, quelques minutes avant l'heure

indiquée, on vint lui annoncer le commis en parfumerie.

Elle ordonna de le faire entrer et fit signe au valet de se retirer.

A peine avait-il disparu que la jeune femme se leva, courut fermer une seconde porte qui ouvrait sur le salon, puis se retournant.

— Enfin, je vous revois, dit-elle d'un accent rapide et contenu. Qu'êtes-vous devenu depuis trois mois, mon Dieu ! Vous êtes pâle... Vous semblez avoir souffert ! Que s'est-il donc passé, et pourquoi m'avoir abandonnée ?

Pour toute réponse, Marc entr'ouvrit ses vêtements et montra sa poitrine que sillonnait une plaie à peine fermée.

Honorine étendit les deux mains en avant avec un cri d'horreur.

— Blessé ! balbutia-t-elle.

— Voilà pourquoi vous ne m'avez point vu, dit Marc tristement ; mais un protecteur plus

puissant devait me remplacer; un ami qui pouvait avouer sa mission et faire valoir ses droits.

— M. de Saint-Alofe !

— Il est donc venu ?

— Il est venu.

— Et son intervention n'a pu vous sauver ?

— Elle n'a servi qu'à le perdre.

Elle raconta alors rapidement ce qui avait eu lieu et de quelle manière le marquis de Chanteaux avait fait exécuter le jugement qui déclarait M. de Saint-Alofe atteint de folie.

— Mais ce jugement est une erreur, et cette folie un mensonge, interrompit Marc.

— En êtes-vous sûr ? s'écria Honorine.

— Depuis trois années, je connais M. le duc de Saint-Alofe ; sa raison est aussi ferme, aussi saine que son cœur. On a profité de ridicules préventions, exploité des apparences pour le

dépouiller de ses biens en lui ravissant sa liberté!

— Dieu! et c'est M. le marquis le Chanteaux?

— Oui, un lâche dont j'ai eu l'honneur et la vie entre les mains. Ah! j'irai le trouver..

— Il est en Allemagne, interrompit vivement Honorine; mais ne peut-on profiter de son absence même pour délivrer le duc?

— Ouvertement, c'est impossible; il y a un arrêt.

— Eh bien! en secret, par la fuite, qui lui a déjà réussi une fois.

Marc parut réfléchir.

— Pour que la chose fût praticable, dit-il, il faudrait savoir où l'on a conduit M. de Saint-Alofe; le marquis l'a sans doute éloigné de Paris.

— Qu'importe? ne peut-on découvrir sa retraite à force de recherches?

— Peut-être; mais c'est un moyen long, dispendieux.

— Ah! n'épargnez rien, dit Honorine; j'ai été la cause involontaire de son arrestation. A tout prix il faut qu'il redevienne libre. Promettez une récompense à qui pourra découvrir sa prison, gagnez ses gardiens, aidez sa fuite; je fournirai à tout, je paierai tout.

Elle avait couru à un secrétaire qu'elle ouvrit, et où elle prit un rouleau d'or qu'elle présenta à Marc; celui-ci hésita à l'accepter.

— Ne pouvez-vous charger un autre de ces recherches, dit-il, tandis que j'agirai de mon côté?

— Pourquoi un autre? demanda la jeune femme; aurait-il la même activité, le même zèle? Qui pourrait d'ailleurs m'inspirer plus de confiance, que celui à qui j'ai été recommandée par ma mère?

— Vous avez raison, reprit Marc pensif; l'agent que vous choisiriez vous trahirait peut-

être, car ici vous ne pouvez compter sur personne. Tous ceux qui vous entourent vendraient votre secret à M. de Luxeuil.

— A lui? Qu'en ferait-il? Que lui importe la captivité du duc ou sa délivrance, maintenant que notre union est irrévocable? Que peut-il craindre encore?

— Il peut craindre les conseils d'un attachement véritable et éclairé : Tout ce qui vous protègerait lui fait peur, car il y trouverait un obstacle à ses projets.

— Que voulez-vous dire?

Avant que Marc eût pu répondre, deux coups furent frappés à la porte de la chambre, qui s'ouvrit presque en même temps, et Arthur parut sur le seuil.

Honorine ne put réprimer un geste de saisissement.

— Vous me pardonnerez si j'entre sans me faire annoncer, dit de Luxeuil, qui salua lé-

gèrement ; mais je n'ai trouvé personne dans l'anti-chambre.

— J'avais pourtant ordonné à Baptiste d'y rester, répliqua Honorine.

— Pour défendre votre porte, peut-être, reprit de Luxeuil, qui examinait Marc d'un regard dédaigneux et scrutateur ; vous étiez sans doute en affaire avec Monsieur ?

— Je venais offrir à Madame différents articles dont le placement m'est confié, dit le garçon de bureau, qui affecta de reprendre le petit coffret à courroies qu'il avait déposé sur un fautenil.

— Ah ! vous faites la commission ?

— Pour la parfumerie.

Arthur approcha de l'œil son lorgnon, examina de nouveau le prétendu commis-coureur, puis, se tournant vers Honorine, qui suivait ces mouvements avec inquiétude.

— Vous connaissez Monsieur ? dit-il avec une intention marquée.

— Pourquoi cette question? demanda Honorine troublée.

— C'est que je jurerais l'avoir vu ailleurs, continua de Luxeuil. en regardant Marc fixement.

Celui-ci releva la tête.

— Moi! dit-il ; où cela, Monsieur?

— A la forge des Buttes : seulement, vous portiez alors un costume de paysan.

— Ah ! je comprends alors, Monsieur aura vu mon frère qui habite Corbeil ; c'est vrai qu'on l'a souvent pris pour moi.

— Et ce n'est pas le seul qui puisse donner lieu à cette erreur, ajouta Arthur, le regard toujours appuyé sur le commis-coureur, car votre ressemblance n'est pas moins frappante avec un garçon de bureau, demeurant rue des Morts.

Marc tressaillit.

— C'est en effet un hasard singulier, dit-il.

— D'autant plus singulier continua de Luxeuil, que l'on vous retrouve encore, trait pour trait, dans un commissionnaire stationnant au coin du faubourg Saint-Honoré.

Cette fois Marc perdit contenance, et Honorine, qui avait suivi cette espèce d'examen avec une anxiété croissante, laissa échapper un geste effrayé.

— Vous ne soupçonniez point peut-être que monsieur eût tant de frères-jumeaux, reprit ironiquement de Luxeuil. Mais en cherchant bien, je pourrais encore en trouver d'autres...

— Ce serait une recherche au moins inutile, interrompit Honorine, qui tremblait que l'explication ne se prolongeât.

— Beaucoup moins que vous ne le pensez, reprit Arthur. J'ai toujours eu l'infirmité de croire peu aux menechmes, mais je crois aux différents personnages joués par le même acteur, et si, à cet égard, le talent de monsieur mérite mon admiration, il excite en même

temps ma défiance. Aussi voudrais-je savoir au juste le motif qui l'amène.

— Je croyais, répliqua Marc embarrassé, que M. de Luxeuil connaissait déjà...

— Le prétexte, interrompit Arthur; mais je demande la raison véritable.... et puisque vous refusez de l'avouer, je vais vous la dire, moi!

Honorine pâlit.

—Vous venez ici, continua de Luxeuil d'une voix plus haute, pour vous emparer de secrets de famille dont vous espérez ensuite tirer profit; pour exploiter la crédulité d'une femme dont vos mensonges ont surpris la confiance; pour vous enrichir de la discorde que vous aurez préparée, et puiser à cette source dorée qui coule déjà pour vous.

— Qui vous a appris? s'écria Honorine stupéfaite.

— Voilà ce que vous venez faire, reprit Arthur sans prendre garde à l'interruption de

la jeune femme; maintenant faut-il dire qui vous êtes?

Marc fit un geste de prière et de terreur.

— Cet homme, Madame, reprit Arthur en s'adressant à Honorine, porte aujourd'hui la chaîne de la police, après avoir porté celle du bagne!

Le garçon de bureau poussa un cri et voulut s'élancer vers Luxeuil; Honorine se jeta entre eux, les mains en avant.

— Laissez, Madame, dit Arthur, qui avait avancé le bras vers la sonnette, nos gens sont là, et, grâce à leur intervention, nous pouvons avoir des preuves plus convaincantes de ce que j'avance.

— Des preuves, répéta la femme haletante, et lesquelles, Monsieur?

— La marque qui a brûlé l'épaule de cet homme, et la carte d'espion qu'il cache sur lui.

En prononçant ces mots il avait saisi le cordon de la sonnette ; Honorine le retint.

— N'appelez pas, Monsieur, dit-elle; ne voyez-vous pas que toute intervention est désormais inutile!

L'élan de colère de Marc n'avait été, en effet, qu'un éclair ; il venait de s'appuyer au mur, le visage caché dans ses mains. Il y eut une courte pause pendant laquelle les acteurs de cette scène étrange demeurèrent immobiles. La jeune femme contemplait le garçon de bureau écrasé sous la douleur et la honte, tandis qu'Arthur les enveloppait tous deux d'un regard ironiquement triomphant.

— Ainsi, c'est vrai! reprit enfin Honorine; tout est bien vrai, mon Dieu!

— Non, dit Marc, en laissant retomber ses mains; non, tout n'est point vrai, Madame. Je ne suis venu ni pour surprendre des secrets ni pour en profiter. Ce qui est vrai, c'est la

honte de mon passé, l'infamie du présent!.... Tout le reste est un mensonge! Si je vous ai cherchée c'était pour accomplir un devoir. Celle qui me l'avait imposé SAVAIT CE QUE J'ÉTAIS, et cependant elle a eu confiance! Ah! si je pouvais dire!... Mais à quoi bon...; d'un mot on m'a flétri à vos yeux; maintenant vous ne pouvez avoir pour moi que du mépris!...

Il s'arrêta; une sueur glacée inondait son front, il pressa ses mains sur sa poitrine comme s'il eût voulu ralentir les battements de son cœur et un gémissement inarticulé lui échappa.

Honorine, partagée entre l'horreur et la pitié, s'était laissée tomber sur un fauteuil.

Marc reprit machinalement son chapeau et son coffret de cuir, lui jeta un dernier regard, puis disparut.

Cette scène laissa la jeune femme dans un état d'angoisse impossible à peindre. La révé-

lation faite par Arthur bouleversait toutes ses résolutions et toutes ses espérances. Le protecteur qui se présentait à elle au nom de sa mère et avec le signe qui devait le faire reconnaître, était un misérable doublement déshonoré par sa révolte contre la société et par les services qu'il lui rendait! De Luxeuil avait-il donc deviné juste? Cette sollicitude mystérieuse n'était-elle que le calcul d'un escroc habile? Mais comment le croire, en se rappelant tant de services rendus, tant d'avertissements utiles? L'esprit de la jeune femme se perdait dans mille suppositions aussitôt détruites que formées. Elle ne pouvait ajouter foi aux coupables intentions prêtées à Marc et elle ne pouvait lui rendre sa confiance. Cet homme restait pour elle un inexplicable problème.

Ainsi, un nouvel élément de trouble était jeté dans cette vie déjà si tourmentée, et à toutes les souffrances de l'âme, venaient se

joindre les anxiétés d'un esprit incertain !

De Luxeuil ne put ni les voir ni les deviner. Les renseignements obtenus par l'entremise de M. Moreau, lui avaient réellement donné sur Marc l'opinion qu'il avait exprimée, et il ne doutait pas que cette conviction ne fût désormais partagée par Honorine. Il ignorait les détails qui devaient maintenir celle-ci dans le doute et l'existence de ce fragment d'anneau qui constatait l'espèce d'autorité déléguée par la baronne. Aussi demeura-t-il complètement rassuré.

Trois mois s'écoulèrent ainsi. Marquier, un instant inquiet, n'avait point tardé à se rassurer et était devenu plus assidu que jamais. Quant à de Luxeuil, le flot d'or que son mariage venait de lui apporter, avait exalté sa vanité jusqu'à la folie. Après avoir satisfait ses anciens créanciers au moyen des économies accumulées pendant la minorité d'Honorine, il s'en était créé de nouveaux. La

facilité de l'emprunt lui était une *sensation* trop récente pour qu'il n'en abusât pas. Tout l'or qu'il se procura ainsi lui sembla, non pas retranché, mais ajouté à sa fortune ; sa signature battait monnaie; il crut que ce don lui était acquis à jamais et voulut surpasser, en prodigalité, tous les princes de la fashion.

Il y eut une telle fougue dans ce premier élan d'extravagances que tout ce qu'il pouvait prendre des biens d'Honorine fut engagé au bout de quelques mois et qu'il se trouva ramené aux expédients.

Mais la royauté qu'il venait d'acquérir dans le monde élégant, chatouillait trop doucement sa vanité pour qu'il y renonçât si tôt et sans lutte. L'idée de déchoir d'ailleurs lui causait une sorte de rage. Il devinait d'avance les railleries de ceux qu'il avait écrasés par son luxe, l'insultante pitié des indifférents et le mépris de cette foule qui blâme ou approuve toujours selon l'événement. Aussi jura-t-il de

prolonger autant qu'il lui serait possible et par tous les moyens, l'opulence apparente dans laquelle il avait placé son honneur.

Marquier était pour cela indispensable. Outre les avances qu'il lui avait déjà faites, il connaissait mille moyens de forcer les créanciers à des transactions, de procurer des signatures d'endosseurs fictifs, d'échapper à l'accomplissement de conventions gênantes. L'expérience lui avait appris à connaître tous ces guets-apens autorisés par la loi, qui font de ce que l'on appelle les *affaires*, une sorte de piraterie pacifique exercée par autorité des tribunaux de commerce et par ministère d'huissier.

Le banquier tenait ainsi de Luxeuil lié à lui par le plus indestructible de tous les liens, la nécessité! celui-ci continuait bien à se montrer railleur et dédaigneux, mais sous cette impertinence affectée se cachait la dépendance réelle; c'était l'orgueil du grand sei-

gneur avec l'intendant qu'il peut maltraiter de paroles, mais auquel il obéit parce que de lui dépend sa ruine. Marquier comprit fort bien ses avantages et tâcha d'en profiter. Rassuré du côté d'Arthur, qui avait trop besoin de lui pour s'effaroucher de ses assiduités auprès d'Honorine, il avait fini par admettre, en riant, ses suppositions et par se proclamer le cavalier servant de Madame de Luxeuil.

Ce titre, qui n'avait d'abord excité que la raillerie, prit insensiblement un caractère plus sérieux. On se dit, qu'après tout, l'isolement dans lequel vivait Honorine rendait le succès de Marquier possible ; on cita des exemples de liaisons non moins bizarres. On apporta en preuve l'intimité persistante du banquier ; enfin, ce qui n'avait été, dans le principe, qu'une moquerie contre ce dernier, devint, à la longue, une condamnation contre Madame de Luxeuil.

Elle continua à l'ignorer et à recevoir,

presque sans y prendre garde, les visites de Marquier. Sa froide réserve avait même, jusqu'alors, empêché celui-ci de s'expliquer. Enfin, enhardi par les félicitations de tous ses amis, qui le supposaient arrivé au but, il se persuada que sa modestie lui faisait illusion et qu'il était plus avancé dans les bonnes grâces d'Honorine qu'il ne l'avait pensé lui-même. Il s'accusa de lenteur, de timidité, et se décida à se déclarer sans plus de retards.

L'embarras d'un aveu fait de vive voix et la crainte de ne pouvoir trouver, avant longtemps, une occasion favorable, le décida à écrire. Il fit donc appel aux souvenirs qu'avaient pu lui laisser les romances de M. Bétourné ou les opéras de M. Planard, composa, après plusieurs essais, une lettre qui lui parut réunir toutes les qualités du genre, et résolut de la faire parvenir à la première occasion et sans intermédiaire.

Sur ces entrefaites, Honorine reçut la carte de Marcel de Gausson, qui venait d'arriver à Paris !

V

Deux amants.

De Gausson se présenta à l'hôtel d'Honorine, dès le lendemain de son arrivée, à l'heure où elle recevait. Il trouva au salon Madame de Biézi, de Cillart, le vicomte de Rossac et quelques autres.

Tant de témoins rendirent le premier abord contraint ; mais quand la marquise fut partie, les visiteurs passèrent, l'un après l'autre,

dans le salon voisin, et de Gausson, resta seul avec la jeune femme.

La joie que tous deux éprouvaient à se revoir, était mêlée d'un sentiment d'amertume qui les empêcha d'abord de profiter de leur rapprochement. Le regard de Marcel, empreint d'une tristesse pensive, resta quelque temps comme oublié sur Honorine, tandis que celle-ci, muette et oppressée, agitait d'une main distraite le gland du coussin sur lequel elle était appuyée. Enfin, de Gausson chercha à excuser son silence par l'émotion d'une première entrevue, après cette séparation. Honorine répondit en se plaignant de n'avoir reçu aucune nouvelle pendant une si longue absence, et la conversation une fois engagée continua de plus en plus libre et expansive.

Cependant il était aisé de voir que Marcel s'était imposé une réserve sévère sur tout ce qui pourrait la ramener au passé. Chaque fois, que par une tendance naturelle, l'entretien

menaçait d'y revenir, il s'en détournait avec effort, comme s'il eût craint de glisser trop loin sur cette pente des souvenirs.

Mais, tout en se défendant de ce qui eût pu paraître une allusion à des espérances mortes sans retour, il laissait, malgré lui, le secret de son âme s'échapper sous toutes les formes et par tous les côtés. Il parla longuement de la retraite où il avait passé ces mois d'absence, de ses occupations, de ses lectures, de ses rêveries, et, chaque détail dévoilait, à son insu, l'inguérissable tristesse dont il était atteint.

Honorine raconta également, non les faits survenus depuis leur séparation, mais ses regrets du passé, ses dégoûts du présent et de l'avenir !

Ainsi, sans y prendre garde, sans le vouloir, tous deux se révélaient le besoin qu'ils avaient l'un de l'autre : la plainte leur était douce par cela seul qu'elle leur était com-

mune ; à défaut de bonheur, ils échangeaient leurs tristesses, ils se rencontraient dans leur désespoir ! En passant l'un près de l'autre, ils ne pouvaient se dire, comme les disciples de Rancé, que : — frère, il faut mourir ; mais c'était du moins se parler !

Une heure entière se passa dans cet épanchement affligé qui a tant de charme pour les cœurs endoloris. En se plaignant ensemble, tous deux sentaient leur chagrin décroître, comme une eau dormante à laquelle on donne une issue ; ils s'animaient insensiblement à la joie de se rencontrer dans les mêmes émotions, de se sentir les mêmes aspirations. En vain le sort les avait séparés, ils restaient unis de désirs, mariés par l'âme ! déjà leur accent était plus rapide, leurs regards plus brillants, leurs gestes plus animés, le sourire épanouissait leurs visages éclairés l'un par l'autre ; ils avaient oublié un instant tout le reste pour jouir du

bonheur de se trouver ensemble, de se voir et de s'entendre.

L'entrée de Marquier les arracha à cet enivrement.

A la vue de Marcel le banquier s'avança d'un air empressé.

— Vous à Paris, monsieur de Gausson ! s'écria-t-il ; aviez-vous donc été averti du malheur qui menaçait Bouvard ?

— Depuis deux jours seulement, répliqua Marcel.

— Et... vous vous trouvez intéressé à sa faillite ? reprit le banquier avec précaution.

— J'avais chez lui à peu près tout ce que je possède, répliqua de Gausson simplement.

Honorine se retourna.

— Que dites-vous ? s'écria-t-elle, votre fortune était entre les mains de M. Bouvard ?

— Qui ne donnera que dix pour cent ! ajouta Marquier.

— Mais c'est votre ruine alors, interrompit la jeune femme saisie.

— Je le crains, Madame, dit Marcel avec tranquillité.

Elle le regarda, puis joignit les mains.

— Et j'ignorais tout, reprit-elle; vous ne m'aviez rien dit?...

— A quoi bon vous attrister, répliqua de Gausson, en souriant doucement; le malheur était irréparable; fallait-il donc perdre en explications financières le peu d'instants que j'avais à passer ici? Je dois l'avouer, d'ailleurs, en vous revoyant, Madame, j'ai oublié la cause de mon retour à Paris, et je n'ai songé qu'à la joie de me retrouver près de vous.

— Diable! c'est pousser la galanterie jusqu'au sublime! fit observer Marquier avec son sourire discordant; oublier que l'on perd cent mille écus!

— Et il n'y a rien à faire? demanda Honorine, en s'adressant à Marcel.

— Je pars demain pour Lyon afin de savoir ce qui peut être sauvé, reprit de Gausson ; mais j'ai peu d'espoir.

La jeune femme fit un geste d'admiration.

— Ah ! je ne connaissais point encore tout votre désintéressement et tout votre courage, dit-elle attendrie.

— Mon Dieu, qui sait si je ne dois point bénir le hasard ? répondit de Gausson. Ma vie n'avait plus de but, je languissais dans une oisiveté pleine d'angoisses ; maintenant la nécessité va me rejeter dans l'action. Les forces que j'employais à me faire malheureux, il faudra les employer à me faire vivre. Le travail me sera une distraction, un soulagement ; il me laissera moins de temps pour le souvenir. Ne croyez-vous point que ce soit une suffisante compensation, Madame, et qu'à tout prendre je puisse accepter ce malheur presque comme un bienfait ?

Le sens voilé que renfermaient ces paroles

n'échappa point à la jeune femme ; c'était la première allusion faite par de Gausson à ce passé, dont les images s'agitaient toujours au fond de son cœur ; elle en fut profondément émue et baissa la tête sans répondre.

Marcel qui se sentait lui-même gagné par un trouble auquel il craignait de céder, profita de la première interruption, pour passer dans la pièce voisine.

Après avoir serré la main à de Cillart, au vicomte et à quelques autres anciens compagnons, il prit un journal, afin d'éviter des conversations indifférentes, qu'il ne se sentait point en état de suivre, et alla s'asseoir au coin le plus obscur, vis-à-vis de la porte qui séparait les deux salons.

Là, le front penché, comme s'il eût été complètement absorbé dans sa lecture, il put repasser dans sa pensée tout ce qu'Honorine venait de lui dire ; tous ses gestes, tous ses regards. Sans se demander le but de cette es-

pèce d'examen, il comparait, dans sa mémoire, l'accueil présent de la jeune femme, à l'accueil passé de la jeune fille, et il y trouvait la même tendresse. A chaque instant son œil glissant sur la brochure qu'il tenait à la main, allait retrouver Honorine dans l'autre salon, où il la voyait pensive comme lui-même, et se détournant souvent pour le chercher du regard ! Il n'osait encore rien conclure de ses remarques ni de ses comparaisons ; mais son sang circulait plus vite ; une sorte d'ivresse lui montait au cerveau; le nom d'Honorine flottait sur ses lèvres !...

Ce nom prononcé tout bas, à quelques pas, et avec un rire étouffé, l'aracha tout-à-coup à son extase. Il jeta un coup-d'œil à la dérobée vers le groupe qui l'avait fait entendre, et reconnut d'Alpoda, de Rovoy et le vicomte.

— Moi, je vous déclare qu'elle se moque de lui, disait ce dernier ; que diable, très cher,

il suffit de regarder. Physiquement, le petit homme ressemble à un hanneton en toilette.

— Et moralement il me fait l'effet d'un orang-outang élevé par la méthode de Lancastre, ajouta de Rovoy.

— Tout ce que vous voudrez, reprit d'Alpoda; je vous dis, moi, qu'il est parvenu à ses fins. Voyez plutôt comme il tourne autour de la dame... Malheureusement le docteur Darcy est près d'elle et lui intercepte les communications.

— Il est certain, objecta de Rovoy, qu'il a l'air de chercher quelque chose.

— Tenez, tenez, interrompit d'Alpoda, en saisissant de Rossac par le bras, il tient une lettre.

— C'est ma foi vrai!

— Reste à savoir ce qu'il en veut faire.

— Le voilà qui s'approche de la causeuse, reprit d'Alpoda; il avance la main, voyez, il prend le petit carnet que l'on a eu soin de

mettre à sa portée ; il y place la lettre... il le referme... et il le rend à la dame !... Doutez-vous encore, maintenant ?

— C'est-à-dire que c'est pour moi de la fantasmagorie ; j'ai vu, mais je ne crois pas.

— Parbleu ! nous allons interroger le banquier lui-même.

Celui-ci, enchanté d'avoir pu glisser son épître à Honorine, venait d'entrer dans le salon, où il s'approcha du groupe de jeunes gens.

— Eh bien ! le tour est fait ! dit d'Alpoda en riant.

— Quel tour ? demanda Marquier.

— Celui de la lettre et du carnet.

Le banquier parut déconcerté.

— Allons, allons, mon bon, il est inutile de nier, reprit de Rovoy, nous avons tout vu de nos yeux, ce qui s'appelle vu.

— Et je vous en fais mon compliment, ajouta d'Alpoda.

— Le vicomte en a été confondu.

— Il n'est même pas encore bien sûr.

— Il est certain qu'elle ne laisse rien paraître.

— Avez-vous vu avec quel sang-froid elle a repris le carnet ?

— Et puis, parlez de l'inexpérience de la jeunesse ?

— Il ne faut pas oublier que madame Honorine a été élevée au couvent.

— Et qu'elle a reçu les instructions de la comtessse : Bon sang ne peut mentir.

— Plus bas, messieurs, de grâce plus bas, interrompit Marquier, effrayé d'entendre les voix des trois interlocuteurs s'élever insensiblement. Songez que si l'on savait...

— Ainsi, vous êtes décidément le dieu du temple? demanda de Rossac, qui ne pouvait cacher son étonnement.

Marquier sourit d'un air de fatuité.

— Permettez, cher ami, dit il, en prome-

nant autour de lui un regard précautionneux; vous comprenez que ce n'est pas à moi de déclarer... d'autant que j'ai toujours été cité pour ma discrétion. C'est à vous de juger s'il y a des preuves suffisantes....

Jusqu'à ce moment de Gaussén avait tout vu et tout écouté dans une iınmobilité complète. La surprise d'abord, puis la douleur et l'indignation avaient pour ainsi dire suspendu en lui la faculté de l'action. Arraché à sa méditation exaltée par l'étrange révélation qui venait d'avoir lieu, il se trouva dans la position du fumeur d'opium qui s'éveille subitement d'un rêve enchanté pour se retrouver dans la fange du chemin. Cependant, au milieu même de ce vertige, aucun doute injurieux pour Honorine ne s'éleva en lui; il ne pouvait comprendre, mais il ne soupçonnait pas. Ce fut seulement en entendant les dernières paroles prononcées par Marquier que la présence d'esprit lui revint. A cet aveu dé-

tourné qui proclamait le déshonneur d'Honorine, il se leva comme réveillé en sursaut.

— Non, je n'accepte point la preuve, dit-il vivement.

— Tiens, Marcel nous écoutait, s'écria d'Alpoda.

— Je ne l'accepte point, continua de Gausson avec une gravité impérieuse, et si M. Marquier est un homme d'honneur, il rétractera ce qu'il vient de dire....

— Moi !... je n'ai rien dit, interrompit le banquier effarouché. J'ai au contraire protesté de ma discrétion....

— La discrétion suppose un secret à cacher, Monsieur, reprit impétueusement Marcel, et ce secret n'existe pas... Ne vous armez point d'une prétendue réserve qui en dit plus que la parole; le silence peut aussi calomnier.

— Permettez, balbutia Marquier d'un ton embarrassé qu'il eût voulu rendre conci-

liant, ce n'est point ma faute si ces messieurs ont vu...

— C'est juste! fit observer de Rovoy en s'adressant à Marcel ; vous oubliez la lettre, mon cher.

— Toute la question est là, continua d'Alpoda.

— Sans la lettre je douterais comme vous, acheva le vicomte.

De Gausson regarda les trois jeunes gens. Il est des inspirations que rien ne peut expliquer, et auxquelles nous obéissons pourtant avec une irrésistible confiance, élans sublimes ou folles témérités, selon les chances et selon le succès, mais toujours également subites, également inattendues pour nous-mêmes. De Gausson se sentit emporté par un de ces mouvements pour ainsi dire involontaires. En entendant les doutes exprimés sur la lettre que Marquier venait de remettre, il fit un geste de résolution, quitta brusquement le

groupe de jeunes gens, s'approcha d'Honorine, qui tenait toujours à la main le carnet d'ivoire, et le lui demanda à haute voix. La jeune femme le lui remit.

— Me permettez-vous de l'ouvrir, madame? demanda de Gausson, qui la regarda fixement.

— Pourquoi non? dit-elle en souriant.

— Êtes-vous sûre qu'il ne renferme rien de secret ? insista Marcel.

— Vous n'y verrez que des titres de livres et des adresses , répliqua Honorine avec le même sourire.

De Gausson jeta un regard vers le groupe de jeunes gens, qui paraissaient stupéfaits.

— Alors, reprit-il, en ouvrant lentement les tablettes, si j'y trouve autre chose, ce ne peut être qu'à votre insu, et vous m'autorisez à tout lire.

— Bien volontiers.

— Même ce billet ?

Il montrait la petite lettre du banquier. Celui-ci toussa convulsivement et fit des signes désespérés auxquels Marcel ne prit point garde.

— Un billet, répéta Honorine surprise, je ne sais ce que ce peut être.

— L'écriture même ne vous le fait point deviner ? demanda de Gausson en montrant la lettre.

— Nullement, dit la jeune femme d'un ton si naturel et si calme que le doute même devenait impossible.

— Alors vous me permettrez de vous le faire connaître, reprit Marcel.

Et lançant un regard d'une froideur implacable sur Marquier, dont tous les traits exprimaient la colère, la honte et la peur, il commença lentement cette lecture.

Dès les premières lignes Honorine parut frappée d'étonnement, puis, comprenant tout à coup, elle arrêta de Gausson par un geste.

— Assez, s'écria-t-elle pâle et la voix tremblante, ce billet ne pouvait m'être adressé, Monsieur ; ce serait une injure trop grossière, trop lâche, et dont je ne puis soupçonner aucun de ceux que je reçois ici ; il y aura eu quelque erreur.

— Sans aucun doute, dit Marcel avec intention ; mais il était important qu'elle fût éclaircie. Maintenant que les apparences ne peuvent tromper personne, vous disposerez de cette lettre...

— Soit, dit Honorine, en la prenant avec un ressentiment dédaigneux ; mais ne voulant point chercher qui l'a écrite et ignorant à laquelle des servantes de l'hôtel elle était destinée, je ne puis que la faire disparaître.

Elle tordit le papier et le jeta au feu.

Le banquier sur le front duquel perlait une sueur glacée, poussa un soupir de soulagement. De Gausson rejoignit le groupe.

— Vous avez gagné la partie, dit de Rovoy émerveillé de ce qui venait de se passer.

— Je le disais bien, moi ! continua le vicomte.

— Décidément Marquier est un fat, ajouta d'Alpoda désappointé.

De Gausson ne répondit rien, mais regardant le banquier, il dit gravement.

— Je ne pars demain qu'à midi ; jusqu'à cette heure je serai chez moi.

— Irez-vous ? demanda le vicomte à Marquier, lorsque Marcel fut parti.

Pour toute réponse le petit homme prit son chapeau et sortit par une porte opposée.

Il espérait encore qu'Honorine n'aurait reconnu ni son style, ni son écriture, et que le départ de Marcel le replacerait dans son ancienne position ; mais lorsqu'il se présenta le lendemain à l'hôtel, on lui répondit que Madame de Luxeuil ne pouvait le recevoir, et le même refus se renouvela les jours suivants.

Il comprit que tout était découvert et que la jeune femme avait rompu avec lui sans retour.

Ce renvoi honteux non-seulement trompait ses espérances, mais exposait sa vanité à la plus cruelle des humiliations. Toutes les félicitations qu'il avait précédemment acceptées, au sujet de sa réussite, se tournèrent forcément en condoléances et en moqueries. On savait maintenant qu'il n'avait été souffert si longtemps que grâce à son insignifiance même. Resté comme inaperçu, il avait été chassé le jour où il avait voulu avertir de sa présence !

Sa réputation amoureuse se trouvait ainsi compromise dès le début. Entré dans le royaume de la galanterie par la porte du ridicule, il ne pouvait plus y espérer de réussite, car les femmes du monde choisissent bien moins qu'elles n'imitent, et la plupart prennent un amant comme elles lisent un livre

nouveau, non parce qu'il leur plaît, mais parce qu'il a plu à d'autres.

Cette conviction acquise par Marquier l'anima d'une violente rancune contre Honorine. Il s'arma de l'influence qu'il avait sur Arthur pour se venger par mille sourdes persécutions; il trouvait une sorte de joie à creuser plus profondément et plus vite le gouffre où ce dernier devait s'engloutir, dans l'espérance qu'il y entraînerait la jeune femme à sa suite.

De Luxeuil ne se prêtait que trop facilement à cette manœuvre. Saisi du vertige qui étourdit les glorieux, aux approches de la ruine, il se lançait chaque jour plus aveuglément dans la voie de perdition où il se trouvait engagé. Comme toutes les natures auxquelles, à défaut de sens moral, manque l'orgueil, il descendait insensiblement, et sans s'en apercevoir, de la corruption dans la bassesse.

Son mariage avait précipité cette chute.

Aussi son indifférence pour Honorine se transformait-elle, peu à peu, en une sorte de haine. Honorine était tout à la fois un obstacle, un reproche et un contraste. Il trouvait d'ailleurs en elle, depuis quelque temps, une fermeté glacée qui aiguisait son irritation. Toutes ses sollicitations, tous ses ordres pour l'engager à recevoir de nouveau Marquier avaient été inutiles; il parut enfin y renoncer.

Cette trêve permit à Honorine de respirer. Le laborieux courage employé à se défendre l'avait tenue dans un état d'excitation qui l'avait épuisée. Incapable de rancune, elle déposa son hostilité dès qu'elle n'en eut plus besoin pour sa défense, et reprit, vis-à-vis d'Arthur, sa douceur inoffensive.

Soit que celui-ci fut réellement touché d'un oubli si prompt, soit qu'il éprouvât lui-même un besoin de repos il se montra tout à coup plus bienveillant. Bientôt même, cette bienveillance commença à se traduire par des pré-

venances qui indiquaient une sorte de repentir; il évitait tout ce qui eût pu déplaire à Honorine, et montrait parfois, devant elle, des sentiments sympathiques dont l'expression semblait lui échapper. On eût dit qu'une révolution intérieure s'opérait en lui, à son insu et sous une influence invisible.

Honorine d'abord défiante, finit par croire à la possibilité d'un changement. Les nouvelles manières d'Arthur n'avaient en effet aucun de ces caractères d'exagération qui peuvent faire douter de la sincérité; elles étaient modifiées plutôt que changées; on eût dit une crise dont le résultat restait encore incertain et qui pouvait également avorter ou réussir.

VI

Les deux loges.

De Luxeuil entra un matin chez Honorine un gros bouquet de violettes à la main.

— Je viens vous annoncer le printemps, dit-il en le lui présentant; l'offre n'est peut-être pas du meilleur goût, mais, tout-à-l'heure, je traversais à pied les ponts, j'ai aperçu ces fleurs, et je me suis rappelé votre préférence.

Honorine prit le bouquet en remerciant,

et s'étonna qu'Arthur fût sorti de si bonne heure.

— C'est vrai, je me dérange, dit-il, voilà plus d'une semaine que je me couche le soir et que je me lève le matin.

— Vous persistez donc dans votre réforme? demanda Honorine en souriant.

— Plus que jamais, répliqua de Luxeuil. Je ne sais comment il s'est fait que tout-à-coup la vie à laquelle je me laissais aller m'a paru insupportable; mais désormais je croirai aux conversions. Il faut que la mienne soit complète, car savez-vous à quoi je pensais tout à l'heure, en suivant les quais et en voyant bourgeonner les arbres des Tuileries?

— A quoi donc?

— A la campagne!

— Vous!

— Oui, Madame; je me disais qu'au lieu de passer sa vie dans cette prison de pierre qu'on nomme Paris, esclaves de mille plaisirs qui

vous ennuient, il y aurait peut-être plus de sagesse et de bonheur à se faire une grande existence dans quelque beau domaine où l'on serait roi de soi-même.

— Quoi ! vous pourriez accepter un pareil changement ?

— Pourquoi non ? il y a temps pour tout. On aime le tourbillon du monde pendant qu'il peut donner quelque émotion nouvelle ; mais il vient un moment où l'on se lasse de tourner dans cette roue d'écureuil. Je sais bien que prendre un pareil parti serait se donner un ridicule éternel ; il ne faudrait plus reparaître à Paris, mais, ma foi ! on brûlerait ses vaisseaux.

— Parlez-vous sérieusement, s'écria la jeune femme ?

— Très sérieusement, reprit Arthur. Vous êtes sans doute surprise de me voir de pareilles idées ? c'est la faute de Dovrinski.

— Comment cela ?

— Vous savez que la princesse Goriska, sa tante, avait acheté un domaine près d'Orléans ; Dovrinski en arrive et m'a raconté des merveilles. Il paraît qu'il y a des bois où l'on peut chasser le sanglier, un lac, des prairies immenses ! La princesse fait exploiter par son intendant et a établi elle-même des écoles où sont instruits les enfants du voisinage, des hôpitaux où l'on guérit les malades. A force de faire le bien, elle oublie ses propres malheurs ; elle n'a plus le temps d'y penser ; c'est une sorte d'empire qu'elle a conquis là-bas ; elle s'est proclamée la reine des pauvres et des cœurs affligés.

— Ah ! combien je lui envie sa conquête ! s'écria Honorine, dont ce récit venait d'éveiller le rêve favori.

De Luxeuil qui parcourait la chambre s'arrêta.

— Vous la lui enviez, répéta-t-il gaîment ; eh bien, pardieu ! il faut la lui acheter.

— Que voulez-vous dire?

— La princesse Goriska est obligée de repartir pour la Lithuanie, où sa mère la rappelle; elle cherche un acquéreur pour son domaine.

— Se peut-il!... Et vous consentiriez?... Oh! c'est une plaisanterie.

— Non, dit Arthur sérieusement; ce serait un moyen de rompre avec le passé, et je le saisirais avec joie! Cela vous paraît trop sage pour être vraisemblable, n'est-ce pas; mais les plus grands étourdis ont leurs moments de réflexions. Quoi qu'on fasse, il vient un jour, une heure où l'on s'aperçoit qu'en suivant la grande route avec la foule des masques, on perd son temps. Alors, qu'une trouée s'ouvre à droite ou à gauche, on en profite; c'est une occasion à saisir : si on la manque, tout est dit, et on continue avec le tourbillon; mais, dans le cas contraire, on recommence une vie nouvelle.

— Et comment ces idées vous sont-elles venues? demanda Honorine, en regardant fixement de Luxeuil.

— Je vous l'ai dit, par suite de la rencontre de Dovrinski. Il m'a parlé avec un tel enthousiasme du bonheur de sa tante que j'y ai ensuite rêvé malgré moi; elle aussi avait épuisé les jouissances de Paris et allait périr d'ennui, lorsqu'elle est partie pour ce domaine où elle a retrouvé tout un monde de plaisirs inconnus. Pourquoi n'aurais-je point le même bonheur qu'elle : on peut vivre pour soi seul et se moquer du reste tant qu'on y trouve son plaisir; mais, en définitif, on ne peut pas être fanatique de son égoïsme, et, quand il ennuie, je ne vois pas ce qui pourrait vous empêcher d'essayer autre chose.

Tout cela était dit avec une sorte d'embarras, comme si le besoin d'épanchement eût arraché à de Luxeuil ces aveux, et que ses habitudes d'esprit le rendissent honteux de

les faire. Il y avait évidemment chez lui une lutte et un effort. Honorine en fut frappée.

— Il faut acheter le domaine de la princesse Goriska, s'écria-t-elle vivement.

— Vrai ! dit Arthur en dressant la tête ; ce projet vous sourit ?

— Il m'enchante.

— Ainsi vous accepteriez la continuation de l'œuvre commencée par la tante de Dovrinski !

— Ce serait pour moi un inexprimable bonheur. J'aurais enfin une occupation et un but.

Arthur la regarda.

— Oui, dit-il avec intention, ce sera un dédommagement ; cela détournera votre pensée de votre propre situation. . vous pourrez oublier...

Honorine voulut l'interrompre.

— Oh ! vous avez raison, continua-t-il précipitamment, il vaut mieux ne point toucher

à ce sujet, et cependant j'aurais tant à vous dire!... mais plus tard... quand nous aurons commencé ensemble une nouvelle existence et que la communauté de l'œuvre accomplie nous aura rapprochés.... car je veux prendre part à vos efforts, Madame; je veux savoir s'il m'est encore possible de devenir bon à quelque chose.... pourvu toutefois que vous ne refusiez point mon aide?

— Je vous le demande, dit Honorine, d'un accent de douce cordialité.

— Alors tout est pour le mieux, reprit Arthur gaîment, je serai votre intendant, votre économe! on dit que les prodigues réformés sont excellents pour cela. Je tiendrai les comptes... Mais à propos de comptes nous recommençons ici celui que faisait Perette avec son pot au lait.... Et l'argent nécessaire pour l'achat du domaine?

— Ah! mon Dieu! je n'y pensais pas! s'écria Honorine.

— J'y ai pensé, moi, reprit de Luxeuil ; il suffirait de cent mille écus comptant, le reste se paierait plus tard.

— Mais comment trouver ces cent mille écus, objecta la jeune femme... Si je vendais quelques fermes ?

— Ce serait un moyen, dit Arthur; mais lent, dispendieux et qui, de plus, tournerait à votre désavantage, car les fermes vendues n'appartiennent qu'à vous seule et le domaine acheté deviendrait une propriété commune ; ce serait donc vous dépouiller à mon profit, ce que je ne puis permettre.

— Que faire alors ?

— Offrir ces fermes pour gages sans vous en dessaisir, et emprunter les cent mille écus. Notre séjour à la campagne nous permettra de réaliser bien vite des économies, avec lesquelles on pourra rembourser la somme due ; de cette manière vous aurez acquis un nou-

veau domaine sans avoir engagé ce que vous possédez déjà.

La jeune femme approuva l'expédient, et il fut convenu que de Luxeuil s'occuperait sur-le-champ de *négocier l'emprunt* nécessaire.

Le projet qu'il venait de suggérer à Honorine répondait trop bien à ses aspirations pour ne pas s'emparer de tout son être. Pendant le reste du jour, elle ne put songer à autre chose. Comme toutes les femmes qui n'ont pu trouver dans l'amour satisfait l'emploi de leurs facultés expansives, Honorine éprouvait un immense besoin de charité ; ce cœur, malgré lui refermé, eût voulu répandre sur tous le trop plein de tendresse qu'il n'avait pu vouer à un seul.

Puis, le changement survenu chez Arthur lui inspirait je ne sais quelle reconnaissance attendrie. A cet espoir de rencontrer un frère, là où elle avait eu jusqu'alors presque un en-

nemi, elle remerciait Dieu tout bas, elle se sentait plus confiante. Aussi, lorsque de Luxeuil revint le soir, en lui annonçant qu'il avait trouvé les cent mille écus, et que tout pourrait se conclure dans quelques jours avec la princesse Goriska, qui arrivait à Paris, elle ne put retenir une exclamation de joie et elle lui tendit la main.

Celui-ci se montra touché de ce témoignage d'affection, le premier qu'il eût reçu de la jeune femme depuis son mariage, et lui proposa, pour bien achever la journée, de la conduire au Théâtre-Français.

C'était une condescendance dont Honorine devait se montrer d'autant plus reconnaissante que, comme tous les gens d'un certain monde, Arthur avait témoigné habituellement un dédain affecté pour notre première scène littéraire! car c'est un signe remarquable et singulièrement concluant que cette répugance de toutes les aristocraties pour les spectacles

capables d'éveiller la pensée! A Rome, les patriciens abandonnaient les représentations de Térence pour écouter des joueuses de flûte ou des mimes habiles à imiter le cri des animaux; à Paris, l'élite du monde élégant déserte Molière, le Sage, Beaumarchais, Corneille, pour assister à un ballet ou pour entendre un *ut* de poitrine! c'est qu'aussi les spectacles lyriques satisfont les deux goûts dominants des classes oisives; la vanité et la paresse. Plus dispendieux, ils prouvent la richesse du spectateur; plus bruyants et plus splendides, ils occupent ses sens et laissent en repos son intelligence. Avec eux, on est moins exposé à ces appels qui réveillent spontanément la pensée, à ces émotions qui nous arrachent, malgré nous, à notre égoïsme; à ces leçons ironiques ou saisissantes dont notre conscience est involontairement gênée. La musique de théâtre n'a point de prétentions dogmatiques; elle n'enseigne pas; aidée des prestiges de la

mise en scène, elle amuse, elle anime, elle caresse ; mais sans rien nous demander ; c'est une belle esclave qui chante, seulement pour plaire.

Madame des Brotteaux arriva au moment où Honorine allait partir et la suivit au spectacle, avec sa nonchalance habituelle, sans savoir où elle allait. En se trouvant aux Français elle jeta les hauts cris et déclara que c'était une trahison. Heureusement que son indolence prévenait les longues plaintes. Une fois assise elle retomba dans cette somnolence éveillée qui faisait sa vie, appuya son beau bras d'albâtre sur la balustrade et se mit à lorgner dans la salle avec distraction.

Quant à Arthur, il avait pris son parti et s'était placé au fond de la loge, bien décidé à ne rien voir ni à ne rien entendre.

Mais les vers de Molière et de Corneille, commentés par les applaudissements du parterre, l'associaient, malgré lui, à la repré-

sentation. Cherchant à y échapper, et, ramené sans cesse à une attention forcée, il éprouvait l'impatience que donnent les efforts infructueux.

De son côté, Honorine était tout entière au spectacle. Emportée d'abord par la tragédie vers cette atmosphère sublime où tout ce qui est petit dans l'humanité s'efface, et où les hautes passions apparaissent avec leur majestueuse simplicité, elle venait de redescendre, grâce à Molière, au milieu du monde réel dont les vices se montraient à elle en personnifications vivantes. Au serrement de cœur enivré que donne l'admiration, avait succédé l'épanouissement joyeux qui naît de la gaîté sincère, lorsque M. Darcy entra dans la loge.

A sa vue, madame des Brotteaux fit un geste de joie.

— Ah! enfin, voici quelqu'un! s'écria-t-elle.

— Je viens seulement de vous apercevoir, répondit le médecin en saluant, et j'ai cru d'abord que je me trompais. Par quel hasard vous trouvez-vous ici?

— Madame de Luxeuil a desiré venir, dit Arthur.

— Et je l'ai suivie sans savoir où j'allais, ajouta Hortense ; c'est un vrai piège ; croiriez-vous, docteur, que vous êtes notre premier visiteur ?

— En vérité !

— Mais il est donc tout à fait abandonné ce théâtre ?

— Mon Dieu, oui, dit M. Darcy, avec une fausse bonhomie ; il ne vient absolument que du public. Vous voyez, tout est plein... Mais, comme vous dites, il n'y a personne.

— Et comment peut-on voir de vieilles pièces que tout le monde connaît !

— Ce sont les seules dont la critique ne dise point de mal.

— Nos auteurs ne font donc plus rien qui vaille ?

— Rien, Madame. Nous avons une douzaine d'hommes d'esprit chargés de donner cette nouvelle une fois par semaine à la France entière. Grâce à eux, nous savons qu'il ne s'écrit rien qui ait le sens commun, sauf leurs articles. La république des lettres est frappée de stupidité depuis qu'ils s'occupent de la régenter. Dieu sait pourtant que ce n'est point leur faute si les écrivains s'égarent! chacun d'eux connaît au juste la route du beau, et l'indique à tout venant : seulement, l'un dit de tourner à droite, tandis que l'autre recommande de tourner à gauche ; de sorte que les plus sages passent tout droit sans les écouter.

— A la bonne heure, dit Madame des Brotteaux ; qui s'intéressait médiocrement à cette tirade contre la critique ; mais que la faute en soit à qui vous voudrez, on ne peut venir à ce théâtre. Voyez plutôt, pas une toilette ! il

semble que ces gens ne soient ici que pour écouter.

— En voilà au moins un qui est venu pour voir, fit observer M. Darcy, en désignant à Hortense un homme enveloppé dans un manteau, qui tenait les yeux fixés sur leur loge avec une persistance singulière.

Madame des Brotteaux tourna sa lorgnette du côté indiqué.

— Que regarde-t-il donc si fixement? demanda-t-elle.

Honorine qui, tout occupée des sentiments réveillés chez elle par la représentation, n'avait pris jusqu'alors aucune part à la conversation, fut pourtant frappée de ces derniers mots; elle tourna machinalement les yeux vers le point que lorgnait Madame de Luxeuil, et reconnut Marc.

Celui-ci remarqua sans doute qu'il avait été aperçu, car il quitta presque aussitôt la galerie. Mais son apparition ramena Honorine à

des souvenirs et à des doutes déjà connus du lecteur. C'était la première fois qu'elle le revoyait depuis le jour où Arthur lui avait appris ce qu'il était, et cette rencontre lui causa un battement de cœur involontaire. Cet homme, quel qu'il fût, était lié à sa destinée par quelque nœud mystérieux qui l'effrayait et la rassurait tour à tour.

Elle se pencha en avant, après son départ, pour savoir s'il ne reparaîtrait point dans une autre partie de la salle. Mais toutes ses recherches furent inutiles.

Elle allait se retourner vers le théâtre, lorsque ses yeux rencontrèrent une main appuyée sur le rebord de la loge voisine. Au petit doigt brillait l'anneau incomplet, à chaton d'émeraude, qui lui avait été déjà présenté une fois.

Elle avança la tête et reconnut Marc, de l'autre côté de la cloison de velours qui séparait les deux loges. Il semblait lire à voix basse un journal qu'il tenait à la main ; mais

Honorine reconnut son nom confusément prononcé ; elle tourna l'oreille de son côté, affectant de regarder à la galerie opposée, et entendit distinctement ces mots :

— Il faut que je vous parle !... Si vous m'entendez sans que vos voisins s'en aperçoivent, levez la main...

Honorine hésita une seconde, puis leva la main.

— Je ne vous demande pas de confiance, reprit la voix d'un ton oppressé... Je sais ce que vous devez penser de moi... Aussi je ne vous dirai point de croire, mais seulement d'écouter... Dans le cas où vos voisins m'entendraient, avancez votre éventail pour m'avertir.

Honorine fit le signe affirmatif convenu ; Marc reprit, les yeux toujours fixés sur son journal :

— Il y a un complot formé contre vous !

Elle se retourna en tressaillant.

— Prenez-garde ! reprit la voix précipitamment ; ne faites aucun mouvement qui puisse avertir que je suis là... il y va de notre salut à tous deux.

La jeune femme appuya le coude au bord de la loge et regarda vers le théâtre, en affectant un air indifférent.

— Votre mari ne se montre-t-il pas plus empressé et plus affectueux depuis quelques jours ? demanda Marc.

Elle souleva la main.

— Et vous n'avez point deviné la cause de ce retour ?

Honorine demeura immobile.

— Eh bien ! la voici, reprit Marc plus vivement ; M. de Luxeuil espère...

— Qu'est-ce donc que ce marmottage que j'entends à côté ? demanda tout-à-coup Arthur.

Honorine avança vivement son éventail.

M. Darcy, qui était debout, se pencha en

avant pour regarder dans la loge voisine. Marc continua les yeux toujours fixés sur son journal.

— ... Ce qui est une chose difficile, vu l'acharnement des partis dans la Péninsule. On vient encore de fusiller...

— C'est un honnête bourgeois qui prend une leçon de lecture dans la gazette, fit observer le docteur, en reculant au fond de la loge.

Marc continua...

— ... De fusiller une douzaine de carlistes, et jusqu'à présent rien n'annonce la pacification...

Honorine retira son éventail; le lecteur retourna la feuille du journal, jeta un regard de côté et reprit rapidement :

— Il espère regagner votre confiance... obtenir de nouveaux sacrifices d'argent. Il l'a promis à la femme qui achève sa ruine. Je ne puis vous en dire davantage, la pièce va com-

mencer; mais tenez-vous sur vos gardes, et surtout ne donnez aucune signature !...

L'entrée en scène des acteurs l'interrompit; il replia son journal, et, quelques instants après, Honorine entendit la porte de sa loge se refermer.

VII

Femme et Maitresse.

L'avertissement de Marc surprenant Honorine au milieu de son enchantement, l'avait rejetée dans toutes les anxiétés du doute. L'accusation portée contre Arthur était-elle véritable, ou n'était-ce qu'une vengeance de l'homme qu'il avait peu auparavant démasqué?

La jeune femme résolut de s'éclairer par tous les moyens. Elle avait appris aux dépens

de sa vie entière la nécessité de la prudence; elle se promit de ne s'engager qu'après de plus amples renseignements.

Ainsi qu'il l'avait promis, de Luxeuil se présenta le lendemain avec l'acte d'emprunt qu'elle devait signer.

— Eh bien ! dit-il en souriant, avez-vous bien pensé, depuis hier, à notre projet?

— Beaucoup, répondit Honorine.

— Et l'espérance de remplacer la princesse dans sa douce royauté vous paraît-elle toujours aussi charmante?

— Toujours, Monsieur, pourvu qu'elle puisse s'accomplir.

Arthur lui montra l'acte.

— Voici le talisman qui vous en donne l'assurance, et au moyen duquel vous deviendrez reine.

— Cet acte ne peut rien sans la volonté de la princesse Goriska, fit observer Honorine,

et, avant tout, il faudrait au moins s'en assurer. Je viens de lui écrire à ce sujet.

De Luxeuil tressaillit.

— Vous avez fait partir la lettre, s'écria-t-il?

— Elle partira dans un instant, reprit la jeune femme ; mais avant toute proposition, il reste à s'assurer de l'exactitude de nos calculs, et à savoir si nous pourrons faire face aux obligations que nous voulons contracter. Je veux consulter pour cela M. des Brotteaux.

De Luxeuil, sur les traits duquel s'étaient succédé les expressions de l'étonnement, de l'impatience, du dépit, s'avança tout-à-coup, et, regardant Honorine en face, il lui dit brusquement :

— Vous avez vu quelqu'un, Madame?

Elle baissa les yeux avec embarras.

— Vous avez vu quelqu'un, qui vous a prévenue contre le projet que vous aviez accepté hier, reprit-il plus vivement.

— Vous vous trompez, Monsieur, interrompit Honorine, qui saisit le moyen offert de déplacer la question ; je ne désire pas moins qu'hier la réussite de ce projet. Je veux savoir seulement si son exécution est possible...

— Dites qu'on a éveillé vos soupçons, reprit impétueusement de Luxeuil ; ne cherchez pas à le nier.

— Je ne nie rien, Monsieur.... mais quoi que l'on ait pu m'apprendre, je vous le répète, mes désirs ne sont point changés. Je ne demande qu'un délai, indispensable pour m'éclairer.

— Et moi, je ne puis l'accepter, s'écria Arthur, poussé à bout par cette résistance inattendue : ma parole est engagée ; l'argent doit être remis aujourd'hui même, voici l'acte, vous allez le signer.

Il s'était fait dans le ton de M. de Luxeuil un changement dont la jeune femme fut

saisie. C'était son accent d'autrefois, dur, méprisant, impérieux ; il y avait de la menace dans son attitude, et son regard exprimait la haine.

Elle sentit revenir toutes ses répugnances.

— Vous ne persisterez pas dans une pareille exigence, dit-elle avec fermeté ; là où je suis seule responsable, votre parole ne peut être engagée, et je ne comprends pas bien la nécessité que l'*argent vous soit remis aujourd'hui même*.

Elle appuya sur ces mots, qui l'avaient frappée.

— Que voulez-vous dire, Madame ? demanda Arthur d'une voix troublée.

— Je veux dire, reprit-elle, en le regardant pour étudier l'effet de ses paroles, qu'une telle précipitation à emprunter ne pourrait être justifiée que par un besoin immédiat de satisfaire à des obligations ou à des promesses secrètes.

Arthur pâlit.

— Qui vous a appris ?... demanda-t-il.

— C'est donc vrai ? acheva vivement Honorine.

Il fit un geste violent. La contrainte qu'il s'imposait depuis tant de jours avait épuisé sa patience. Mal à l'aise et honteux sous son masque hypocrite, il l'arracha lui-même dès qu'il se vit reconnu, et s'écria avec explosion :

— Marc vous a parlé, Madame ! vous savez tout !

— Oui, dit Honorine.

—Alors les détours sont superflus, continua-t-il avec emportement ; laissons là nos rôles et finissons sur-le-champ. Je ne sortirai point avant que vous ayez signé ce papier.

— Et moi, Monsieur, je refuse, dit Honorine troublée, mais résolue.

De Luxeuil posa l'acte sur le bureau, prit une plume et la présenta.

— Croyez-moi, signez, Madame, reprit-il

d'un accent bref et strident : ne me poussez pas à bout ; ne me forcez point à chercher quel droit peut avoir sur votre volonté le misérable dont vous écoutez les conseils. Signez sur-le-champ, je le veux ; entendez-vous, Madame, je le veux !

Il avait forcé Honorine à prendre la plume qu'il lui présentait, et l'avait entraînée de force vers le bureau.

— Monsieur ! s'écria la jeune femme, en résistant, vous ne voudriez point employer la violence.

— Signez ! répéta de Luxeuil, qui serrait avec rage sa main et qui la conduisait jusqu'au papier.

Honorine se dégagea par un effort violent et courut à la porte.

— Arrêtez, Madame, s'écria Arthur en lui barrant le passage ; songez bien à ce que vous allez faire.

— Faut-il appeler à mon secours, Mon-

sieur, interrompit la jeune femme indignée?

— Il faut que vous m'écoutiez! reprit de Luxeuil les bras croisés sur la poitrine; il faut que vous sachiez que cet argent m'est nécessaire; que lui seul peut me sauver; que je le dois enfin!... Oh! je sais ce que vous pouvez me répondre. Vous n'êtes pas responsable de mes prodigalités; ma ruine n'est point la vôtre! mais l'honneur du moins nous est commun. Écoutez donc bien, Madame, et tâchez de comprendre! Vous êtes résolue à m'abandonner, n'est-ce pas, à me pousser du pied dans l'abîme au lieu de me tendre la main? Eh bien! moi, je suis résolu à vous y entraîner avec moi! Le nom que vous refusez de mettre au bas de cet acte, je l'écrirai!

— Mon nom? s'écria Honorine.

— Oui, reprit de Luxeuil qui avait posé l'acte sur la table; vous aurez à choisir entre l'argent et le scandale, car si vous protestez

contre cette signature la honte rejaillira sur vous !

Il avait saisi la plume ; Honorine s'élança vers lui en poussant un cri.

— Non, dit-elle, vous ne ferez point cela, Monsieur !... ce serait un crime !

De Luxeuil se pencha sur l'acte sans répondre.

— Au nom de votre honneur, Monsieur !...

Il approcha le papier.

— Eh bien ! reprit Honorine, donnez !...

Elle tendait la main vers la plume... Arthur se redressa et la lui présenta. Mais ce mouvement fut si prompt, l'éclair de triomphe qui traversa ses yeux si subit, que la jeune femme fut comme illuminée. Elle s'arrêta en regardant de Luxeuil :

— Ah ! c'était encore un piège, s'écria-t-elle, je ne signerai pas !

Arthur qui était déjà pâle devint livide. Les dents serrées, l'œil dilaté et les poings

fermés, il demeura un instant comme paralysé par la violence même de sa colère. Cette subite intuition de la jeune femme avait plongé jusqu'au fond de sa bassesse; de nouveaux détours étaient désormais impossibles; il se trouvait deviné tout entier!

L'élan de rage dont il fut saisi à cette pensée lui donna le vertige; il fit un pas vers Honorine, qui s'était réfugiée près de la fenêtre avec une exclamation d'épouvante; mais il s'arrêta tout-à-coup, passa la main sur son front, revint vers la table, y prit l'acte qu'il froissa avec une sourde fureur, puis se tournant vers la jeune femme :

— Aussi longtemps que vous vivrez, dit-il d'un ton bas, vous vous rappellerez cette heure, Madame! Tout ce que je pourrai vous faire subir de tourments et d'humiliations, je le ferai! A partir de cet instant, je suis votre ennemi! . . . .

. . . .

Le jour commençait à tomber, mais de Luxeuil, les deux pieds posés sur ses chenêts, les bras croisés et la tête penchée, ne s'en apercevait point. Plongé dans une rêverie sombre, il repassait confusément les souvenirs de ces dernières années, et toujours sa pensée, après quelques détours, revenait se heurter à son dernier échec. Alors une rougeur rapide lui montait au visage ; il s'agitait avec une crispation de colère et cherchait comment il pourrait se venger.

Ce qui venait de se passer entre Honorine et lui avait brisé leurs derniers liens. Elle l'avait surpris dans son mensonge, dédaigné dans ses menaces ; il s'était inutilement avili! La plus vivace de ses passions, la vanité, était désormais intéressée à sa haine. Décidé à rendre au centuple l'humiliation qu'il avait eu à subir, il cherchait, avec une ardeur furieuse, le point par lequel il pourrait frapper ce cœur et le faire saigner...

Il fut interrompu dans sa recherche par le valet de chambre qui lui annonça qu'une dame voulait lui parler. De Luxeuil étonné allait demander son nom, lorsque la porte fut ouverte brusquement et lui laissa voir Clotilde, en grande toilette de ville.

Il se leva stupéfait.

— Ah! tu ne t'attendais pas à ça, mon petit, dit l'actrice, en éclatant de rire, en v'là une farce, hein? Avoir osé pénétrer dans le domicile conjugal!

— Toi ici, s'écria Arthur, qui ne pouvait comprendre une pareille démarche, que viens-tu faire?

— Je passais avec de la société, reprit Clotilde, j'ai reconnu ton domestique à la porte de l'hôtel, alors on a dit : — C'est là que ton monsieur demeure; tu devrais l'emmener dîner avec nous; j'ai tout de suite fait arrêter et je viens te chercher.

— Tu n'es donc pas seule?

— Non, il y a avec nous Léa ; tu sais bien, la grosse qui est tant sur sa bouche, puis Phrosine, que je veux lancer; enfin le grand Derval ?

— Qu'est-ce que c'est que le grand Derval ?

— Ah ! oui, tu ne l'as jamais vu ! C'est un farceur, premier numéro. Il a joué toutes espèces de rôles en province ; maintenant il va dans les soirées pour faire des scènes de ventriloque et de physionomies. Il imite à votre choix Napoléon, Odry, Lepeintre jeune et le gladiateur mourant. Du reste, tu le verras, mais dépêche-toi, car ils t'attendent.

— J'en suis fâché, dit Arthur, qui était encore sous l'influence de son irritation et peu disposé à s'amuser ; mais je n'irai pas.

— Par exemple ! tu as donc une affaire?

— Oui.

— Eh bien ! tu la remettras ; je veux que tu viennes. Voyons, Fifi, soyez gentil ; vite

vos gants, votre chapeau, et ne serrez pas les lèvres comme si vous jouiez de la clarinette.

Elle avait appuyé un de ses bras sur l'épaule d'Arthur, et penché sa figure pour qu'il l'embrassât ; il voulut résister à cette avance.

— Non, reprit-il d'un ton bourru; je ne veux pas sortir.

— Alors, dit l'actrice, c'est que tu dînes en famille ?

De Luxeuil fit un signe négatif.

— Ou, que tu conduis *ton épouse* en soirée ?

Il haussa les épaules.

— Non plus ? répéta Clotilde ; dans ce cas, mon cher, vous n'avez pas d'empêchement ; c'est un caprice.

— Quand cela serait !

— Ah ! tu l'avoues ! s'écria-t-elle ; tu n'as d'autre raison que : — Je ne veux pas ! Une vraie raison de directeur. Eh bien ! mon bon, moi je te répondrai que je le veux, et je te déclare que je ne m'en irai qu'avec toi !

— Alors tu ne t'en iras pas, dit Luxeuil qui étendit les pieds sur le garde-feu.

— Est-il aimable! reprit mademoiselle Beauclerc après une courte pause; moi qui avais promis qu'il nous ferait dîner au Rocher de Cancale. Il faut donc maintenant que j'aille les désinviter?

— Comme tu voudras.

— Eh bien ! non, s'écria l'actrice, avec une résolution subite; je vais les chercher pour les amener ici.

— Comment !

— Puisque tu ne veux pas nous conduire au restaurant, je fais invasion dans le domicile légitime et je demande à dîner; tant pis s'il y a de l'esclandre.

La menace de Clotilde était une plaisanterie, et n'avait d'autre but que de décider Arthur; mais, à son grand étonnement, celui-ci redressa la tête comme s'il eût pris la chose au sérieux.

— Dîner ici, répéta-t-il... pardieu! c'est une idée... et j'accepte!

L'actrice le regarda.

— Tu veux te moquer? dit-elle.

— Va chercher les autres, reprit de Luxeuil en se levant.

— Quoi, vrai, tu nous recevras?

— Je vous recevrai.

— Mais la bourgeoise est donc absente?

— Non.

— Et tu n'as pas peur que ça la vexe?

— Va les chercher, te dis-je.

— J'y vais, j'y vais, dit Clotilde. Ah bien! en voilà un apologue! venir manger à la table légale! c'est un peu fort de café, mais pas commun; aussi ça me sourit; je reviens tout de suite mon petit.

De Luxeuil sonna pour donner les ordres nécessaires et mademoiselle Beauclerc reparut bientôt avec Léa, Euphrosine et le grand Derval.

La première seule était connue d'Arthur. Actrice comme Clotilde, et citée quelques années auparavant pour sa beauté, elle avait acquis depuis un développement de formes qui menaçait d'en faire quelque jour une reproduction de madame Beauclerc. Son embonpoint avait pourtant quelque chose de maladif et de factice. On l'eût dit victime d'un de ces engraissements artificiels, appliqués par les Anglais à leurs troupeaux. Au moral, Léa qui avait joué le drame de l'école moderne avait des tendances avouées à la mélancolie et affectionnait le style échevelé. Les détails gastronomiques pouvaient seuls l'arracher à son rôle d'ange exilé ; à table ce n'était plus qu'un ange à l'engrais.

Euphrosine était une jolie brune de dix-huit ans, sortant du Conservatoire et attendant, comme Cendrillon, la fée bienfaisante qui devait lui donner des cachemires, des diamants et un équipage.

Quant au grand Derval, ce qu'en avait dit Clotilde suffisait pour le faire comprendre. Parasite doublé d'un bouffon, il appartenait à cette classe de Falstaff contemporains, riant également des vices, de la vertu, d'eux-mêmes, et qui, à force d'indifférence, arrivent parfois à la profondeur. Son visage était maigre et pâle, sa voix cassée, son costume d'une propreté douteuse. Tout en lui révélait enfin je ne sais quelle effronterie flegmatique dont on demeurait frappé dès le premier abord.

— Nous voici, s'écria Clotilde en entrant, ils ne voulaient pas me croire quand je leur ai dit que nous restions à l'hôtel.

— Nous n'avions aucun droit pour être reçus au foyer domestique de M. de Luxeuil, fit observer Léa.

— Alors vous devez me payer mon hospitalité, ma belle, dit Arthur, qui essaya de l'embrasser.

Léa voulut se défendre.

— Laisse, laisse, ma chère, dit Derval tranquillement, tu n'es pas ici chez les montagnards écossais où *l'hospitalité ne se vend jamais*, mais dans cette belle France qui a dit par la bouche de Cambronne : *Les dîners se paient et ne se donnent pas*.

— Alors réglez la carte tout de suite, ajouta Clotilde.

Et elle poussa Euphrosine vers de Luxeuil qui l'embrassa également.

— Après la grosse pièce le dessert, acheva Derval toujours flegmatique.

— Tu ne la connaissais pas, reprit l'actrice en désignant la jeune fille ; c'est la sœur de Rose avec qui j'ai fait ma première communion ; aussi je veux tâcher de la servir.

— Je vous aiderai, dit Derval ; je connais justement un marquis.

— Vous ?

— Oui, ma belle, un vieux.

— Quel âge a-t-il ?

— Quarante mille livres de rentes.

— Et il est généreux ?

— Il est affreusement laid.

— Tiens, ça pourrait convenir alors, dit Clotilde ; faudra que tu nous reparles de ça, mon chéri ; l'enfant a des dispositions ; il suffit de la lancer ; après ça ira tout seul.

— Je crois plutôt que ça ira en compagnie.

— Allons farceur ! dites pas de bêtises, voyons ; faut penser que nous sommes dans une maison décente. Vous aurez de la tenue à table, Floridor.

— Oui, monsieur Derval, ajouta Léa, prétentieusement ; veuillez ménager mes oreilles de femme : il y a des paroles qui sont une souillure, et puis, à table, ça détourne de manger.

— Vous m'excuserez si je vous traite sans façon, fit observer Arthur ; j'ai été pris à l'improviste.

— Connu! interrompit Clotilde ; nous aurons le pot-au-feu de l'amitié.

— Cuisine bourgeoise ; on porte en ville! ajouta Derval dit Floridor, comme s'il lisait une enseigne.

— Mais il y a la cave pour nous dédommager, fit observer Clotilde ; faudra nous servir du Tokai... un vin qui vaut cinquante francs la bouteille, ma petite.

— Cinquante francs la bouteille! répéta Euphrosine, d'un ton d'admiration mêlé d'envie.

— Tu nous en feras boire aussi quelque jour.

— Ah ! je ne demande pas mieux. Si seulement je pouvais faire la connaissance de ce marquis! mais j'ai peur que ce soit une charge de M. Floridor.

— Pardonnez-moi, ma chère, répliqua le grand homme maigre, c'est une charge de l'État, vu que ledit vieillard est pair.

— Un marquis, duc et pair ! s'écria Euphrosine ; voilà qui serait une chance ! il nous aurait donné des billets pour Fieschi !

— Nous verrons, nous verrons, ma chatte, reprit Clotilde, d'un ton capable. Je t'ai dit que je te servirais de sœur ; ainsi, n'aie point d'inquiétude, tu seras bien placée.

— En attendant, occupons-nous de dîner, interrompit Léa, qui venait d'entendre annoncer que l'on était servi.

De Luxeuil lui prit le bras, et tous passèrent dans la pièce voisine.

Arthur s'attendait à voir paraître Honorine dans la salle à manger, et il s'était préparé à jouir de sa surprise ; mais à son grand désappointement, il apprit qu'elle se trouvait souffrante et qu'elle ne descendrait pas.

— Ah ! c'est pour ça que tu nous as invités, dit Clotilde ; du reste, j'en suis bien aise ; on ne sera pas obligé de garder son quant à soi ;

en route, mon petit Floridor, tu peux faire les farces à discrétion

Mais le bouffon ne songeait, pour le moment, qu'à satisfaire son appétit. Ce fut seulement vers le milieu du repas qu'il retrouva sa gaîté, si l'on peut donner ce nom à la hardiesse cynique dont il avait l'habitude. Toujours de mauvais goût, mais souvent incisive, sa raillerie se promenait indifféremment sur toutes choses; il semait à tout propos les calembours et les anecdotes, mimait les personnages connus et jouait mille scènes bouffonnes : c'était une verve intarissable, mais sans élan, qui avait quelque chose de mécanique ; une sorte de danse macabre de l'esprit, dans laquelle les images les plus lugubres ou les plus honteuses étaient audacieusement présentées sous une forme grotesque. On eût dit la personnification de ce scepticisme ironique, lèpre morale qui va, à notre époque, gagnant tous les esprits et enveloppant à la

fois, dans sa mortelle contagion, le beau et le laid, le bien et le mal.

De Luxeuil et ses convives applaudissaient à cette gaîté étrange en remplissant et vidant leurs verres. Pendant que les vins étourdissaient leurs sens, la voix du bouffon étourdissait leurs esprits ; les mauvaises passions entraient en fermentation, les instincts grossiers se faisaient jour, le repas tournait rapidement à l'orgie.

— Le tokai ! verse le tokai, s'écria enfin Clotilde, en avançant son verre.

— C'est juste, dit Floridor, voilà une heure que la bouteille est là demandant à être bue et chantant comme M. le curé : *introïbo ad altare Dei*.

— Qu'est-ce que ça veut dire *Dei ?* demanda Euphrosine.

— Ça veut dire l'estomac, ma chère, répondit gravement Derval.

Dans quel langage ?

— Dans le langage parlementaire.

— Eh bien ! comment trouvez-vous le piqueton ? demanda Arthur, qui avait pris le ton de ses hôtes.

— Fameux ! répliqua la petite élève du Conservatoire.

— Du pur hypocras, Monseigneur ! ajouta Léa qui buvait avec recueillement.

— Faudrait que la bouteille ne coûtât que trente sous, acheva l'actrice, tout le monde pourrait en goûter.

— Le souhait a déjà été formulé par feu Couteaudier, fit observer le bouffon.

— Qu'est-ce que Couteaudier ? demanda de Luxeuil.

— Un homme complet, répondit Floridor, qui demandait un ordre de choses où l'on pût s'enrichir en satisfaisant son attraction pour ne rien faire, et qui voyant sa pétition rejetée par la Chambre des députés, s'est trouvé poussé à nier l'ordre social, ou, selon l'ex-

pression plus vulgaire de ceux qui parlent pour qu'on les comprenne, à paraître devant la Cour d'assises.

Ah ! c'est la charge qu'il nous avait promise, interrompit Clotilde; voyons mon vieux. il faut que tu nous contes ça.

— Alors, ouvrez les écluses, le moulin ne marche pas sans eau, dit Floridor en tendant son verre.

— Et moi, je n'écoute bien qu'en fumant, ajouta l'actrice, qui prit une des cigarettes placées autour de la cassolette; en uses-tu Phrosine ?

— Tout de même.

— Dans ce cas, prends, allume et silence; voici les trois coups, la toile se lève : bas le chapeau. A toi Floridor.

— Pour lors, Messieurs, reprit celui-ci avec l'accent aigu d'un aboyeur de saltimbanques, nous disons que le théâtre représente une cour d'assises. Il y a l'avocat, le procureur

du roi, la cour et une douzaine d'honnêtes gens appelés à régler le sort du criminel, vu qu'il doit être jugé par ses pairs. Le prévenu est enroué du larynx et le président enrhumé de l'esprit. L'huissier crie : Silence.

Le président. Accusé, levez-vous. (L'accusé se lève.) Vos noms et prénoms.

L'accusé, (d'une voix enrouée). Rue de la Huchette.

Le président (insistant). Je vous demande vos noms et vos prénoms?

L'accusé. Numéro 23.

Le président (avec indulgence). Vous semblez ne pas bien saisir ma question ; je désirerais savoir comment vous vous appelez.

L'accusé. Ah ! bon, Ernest, le bel Ernest, dit *Couteaudier*.

Le président. Accusé, soyez attentif à ce que vous allez répondre

Ici un petit homme en perruque se lève et marmotte pendant trois quarts d'heure. En

justice ça s'appelle un greffier lisant l'acte d'accusation.

Quand il a fini on interroge les témoins. Puis le président recommence.

Le président. Accusé, qu'avez-vous à répondre à ces dépositions?

L'accusé (avec énergie). C'est pas vrai! C'est des gens qui veulent me faire arriver de la peine. Je suis une victime politique. Dans les journées 17 et 19 Transnonain, 12 et 13 mai j'ai bousculé des reverbères, tutoyé des municipaux et marché sur les corps des sergents de ville. Voilà pourquoi on *m'ostine.* Le préfet de police prend prétexte d'un vieux, que j'aurais soi-disant maltraité, pour me faire avoir des mots avec le procureur du roi (*se tournant vers les témoins*), vous êtes tous des galopins.

Le président (avec impartialité). Ces raisons, quoique bonnes, sont étrangères à la cause qui nous préoccupe.

L'accussé. La défense n'est pas libre ; je me retire. (Il se lève, le gendarme le force à se rasseoir.)

Le président. Je vous ferai observer, accusé, que vous avez été vu par plusieurs personnes sur le lieu du crime. Que faisiez-vous à trois heures du matin sur le quai des Invalides?

L'accusé. J'attendais un omnibus.

Le président. Le prétexte est plausible; mais malheureusement d'autres témoins vous ont vu frapper la victime.

L'accusé. Voilà comment la chose est arrivée, mon président. Je venais d'arriver sur la place de la Révolution...

Le président (le reprenant). De la Concorde.

L'accusé. Oui.... J'étais donc sur la place Louis XV...

Le président. Vous affectez de ne pas savoir le véritable nom de cette place. Pourquoi l'appeler place Louis XV?

L'accusé. C'te farce! mais parce qu'on y a guillotiné Louis XVI !

Le président (d'un air satisfait). Ah ! je comprends.

L'accusé. Pour lors donc, j'enquille le pont de la chambre des députés, autrement dit des grands hommes.

Le président (avec sévérité). Accusé, je vous défends de plaisanter les représentants de la nation.... Je ferai observer de plus que vous ne parlez pas très distinctement, et je vous engage, au nom de la société, à ôter le tabac que vous avez dans la bouche.

L'accusé. Ma chique! pourquoi donc que j'ôterais ma chique? Est-ce que les Français ne sont plus *égales* devant la loi. Depuis une heure vous avez prisé au moins une demi once de régie; ça vous fait parler du nez et cependant je vous ai rien dit.

Le président (se tournant vers les juges). C'est juste, pardon accusé, continuez.

L'accusé. J'arrivais donc sur le quai des Invalides quand j'aperçois un vieux en redingote verte, pantalon blanc, gilet blanc, cravate blanche, cheveux blancs! Je me dis, c'est un ennemi du gouvernement, un carliste! Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place, monsieur le président?

Le président. Je l'aurais salué.

L'accusé. Moi je l'y ai demandé l'heure! Pour lors il s'est mis à courir; mais je le ratrape, je le couche, je le fouille, et je ne trouve sur lui que trente sous... Trente sous! et encore y se met à crier parce que je les prends! Tapage nocturne, septième chambre; je lui ai donné un coup de vivacité pour le faire taire... et voilà!

Le président. C'est là tout ce que vous avez à dire pour excuser votre crime?

L'accusé. Encore un mot, mon président; quand j'ai voulu passer la pièce de trente sous,

elle était rognée..... c'est une circonstance atténuante.

Le président. Vous vous trompez, accusé, l'altération de la pièce ne vous justifie pas d'avoir attenté à la vie d'un de vos semblables.

L'accusé. Un de mes semblables! un vieux qui avait deux cautères et qui portait de la flanelle; mais il appartenait déjà aux pompes funèbres, votre protégé. Qu'est-ce qu'il pouvait avoir à vivre? quinze jours?.... trois semaines?.... je les rembourse et nous serons quitte.

Le président. C'est encore une erreur, accusé.

L'accusé (l'interrompant). Ah! donnez-nous la paix, vous; ça me scie le dos à la fin; vous êtes un vieux serin.

Le président. Accusé, je dois vous avertir que vous prenez là un funeste système de défense et que vous aggravez votre position.

L'accusé. Ça m'est égal, condamnez-moi à seize francs d'amende; je ne crains pas la mort!

Après le réquisitoire du procureur du roi et le plaidoyer de l'avocat, *Couteaudier* entend prononcer la peine capitale et sort en *demandant le cordon.*

Cette cynique parodie, merveilleusement mimée par l'ancien comédien, avait fréquemment excité le rire d'Arthur et de ses compagnes. Tous se levèrent enfin de table dans un demi-enivrement et passèrent au salon voisin en dansant une *sauteuse* de bal masqué.

La beauté sensuelle de Clotilde avait encore grandi dans l'orgie. L'œil allumé, les lèvres humides, le sein palpitant, elle tournait entre les bras d'Arthur qui finit par aller tomber, avec elle, sur un divan.

— En voilà une soirée dans le genre Chicard, dit l'actrice, qui relevait ses cheveux dénoués, tandis que de Luxeuil baisait son épaule; sais-tu que c'est jolīment commode

ici, on pourrait danser un galop infernal, comme chez Musard. Elle est mieux logée que moi, ta femme.

— Est-ce que tu es jalouse, par hasard? demanda de Luxeuil, en lui enveloppant la taille d'un de ses bras.

— Tiens, c'est peut-être pas agréable d'habiter un hôtel; elle a son appartement de ce côté.

— Oui.

— Et elle y est?

— Oui.

— Quel dommage!

— Pourquoi?

— J'aurais été si contente de le voir.

— L'appartement de ma femme?

— Certainement.

— Je vais t'y conduire! s'écria Arthur qui se redressa brusquement, et prit l'actrice par la main.

— Quelle farce ! dit celle-ci, en haussant les épaules, puisque tu dis qu'elle y est.

— Raison de plus!

— Quoi ! pour de bon !

— Viens, te dis-je.

L'actrice lui sauta au cou.

— Ah ! si tu fais cela, tu es le roi des bons enfants, s'écria-t-elle ; avez-vous entendu, vous autres ; il me conduit chez son épouse.

— Et vous pouvez venir tous, reprit de Luxeuil qui, exalté par l'ivresse et par la haine avait saisi avec transport l'occasion d'insulter Honorine.

Floridor offrit le bras à Léa en chantant l'air de la *Parisienne* :

> En avant, marchons...
> Contre leurs canons.

—Est-ce dans le quartier? Ou faut-il prendre un omnibus? ajouta-t-il.

— Suivez-moi, dit Arthur, qui ouvrait la la porte du salon.

Le bouffon tendit l'autre bras à Euphrosine, et reprit :

— Qui perce leurs masses profondes,
Qui conduit leurs drapeaux saignants?
C'est la liberté des Deux-Mondes,
C'est la colonne en cheveux blancs !

Boum ! boum ! boum !

—Allons, donne-nous la paix, Floridor interrompit Clotilde, en se détournant, et tâche d'être meilleur genre.

—Le genre masculin est le plus noble, répliqua Floridor. Exemple ; *bonus, bona, bonum.*

— Silence !

— C'est ce qu'eût dit mon père s'il avait été huissier.

Ils étaient arrivés au petit salon qui précédait la chambre d'Honorine, une caméristе parut.

— Madame de Luxeuil ? demanda Arthur.

— Elle est chez elle, dit la femme de chambre stupéfaite.

— Annoncez-nous alors.

— Pardon, Monsieur qui faut-il annoncer.

— Madame de Montespan et sa société.

— Tiens c'est vrai ! s'écria Clotilde en éclatant de rire, c'est mon dernier rôle ; faut-il que j'entre sur la ritournelle :

C'est moi, c'est moi,
Quel doux émoi,
Au cœur du roi.

De Luxeuil l'entraîna vers la porte que la femme de chambre venait d'ouvrir et entra au moment même où celle-ci répétait d'une voix mal assurée l'annonce de madame de Montespan et sa société.

Honorine, assise à l'autre extrémité de sa chambre, se retourna stupéfaite.

—Mille pardons de vous déranger, dit Arthur d'un ton léger ; mais Madame désirait voir votre appartement, et je n'ai pu la refuser.

Honorine, qui s'était levée, regarda les visiteuses avec une surprise mêlée d'incertitude, et salua faiblement.

— Je ne devine point, dit-elle, l'intérêt que

peut avoir un pareil examen pour ces dames, auxquelles je suis inconnue...

— Cela leur procure l'avantage de faire votre connaissance, reprit de Luxeuil, ironiquement. Du reste, comme vous me paraissez peu en train de faire les honneurs de votre logement, vous me permettrez de vous remplacer.

Et se tournant vers Clotilde :

— Comment madame la marquise trouve-t-elle l'appartement ? demanda-t-il.

— Ça ne serait pas mal si c'était un peu plus gai, répliqua l'actrice..

— Cette gravité majestueuse convient à la mélancolie, fit observer Léa.

— Possible! reprit Clotilde, mais moi ça me tarabuste ; on dirait une chambre de religieuse.

— Pourquoi de religieuse! demanda Euphrosine.

— Tu ne vois donc pas ce petit bénitier ?

— Tiens! j'ai cru que c'était pour mettre des allumettes phosphoriques!

— Et dans la ruelle? Il n'y a pas seulement de glace.

— C'est trop froid à l'estomac; on préfère le lait de poule, fit observer Floridor.

— Y a que les rideaux du lit que j'aime, reprit l'actrice; ils ont un reflet qui doit être avantageux.

— A propos de rideaux, qu'est-ce que c'est que celui-là, interrompit l'élève du Conservatoire?

— Eh bien? tu ne vois pas qu'il cache un tableau?

— C'est donc quelque chose d'indécent?

— C'est le portrait d'Henri IV.

— Ah! bah!

— Ces dames demandent la toile! cria le bouffon.

— Oui! oui!

— Alors que l'honorable société ouvre l'œil; voici le moment, voici l'instant....

Tout ce dialogue avait été trop rapide pour qu'Honorine pût l'interrompre. D'abord incertaine, comme nous l'avons dit, puis frappée de stupeur, elle n'avait point compris sur-le-champ quelles étaient les femmes présentées par Arthur; mais les dernières paroles échangées ne pouvaient lui laisser de doute; aussi, lorsque Floridor s'avança pour écarter le rideau qui couvrait le portrait de la baronne, la jeune femme se jeta devant lui, pâle de honte et d'indignation.

—Emmenez ces gens, Monsieur, dit-elle, en regardant de Luxeuil.

— Comment, ces gens! s'écria Clotilde; par exemple! Est-ce que Madame nous prend pour des servantes?

— Je suis chez moi, reprit la jeune femme palpitante; emmenez-les, Monsieur je le veux.

— Vous voulez! répéta de Luxeuil qui appuya avec ironie sur chaque syllabe.

—La femme doit obéissance à son mari, article 215, murmura Floridor.

— Et elle ne doit piont oublier que le domicile conjugal appartient à ce dernier, continua Arthur.

— C'est clair, nous sommes chez toi! dit effrontément Clotilde; puisque dans le mariage c'est l'homme qui est le maître... D'ailleurs Madame pouvait nous prier de la laisser sans nous appeler des gens.

— Surtout quand ce n'est le nom d'aucun de nous, ajouta Floridor.

— Et quand on se présentait en personnes bien nées! ajouta majestueusement Léa.

Honorine, appuyée au portrait de sa mère, écoutait et regardait avec stupéfaction; une pareille audace dépassait toutes ses craintes; elle pouvait à peine y croire! Elle porta les deux mains à son front, pour s'assurer qu'elle

veillait ; regarda les femmes qui se trouvaient devant elle, puis de Luxeuil et s'écria enfin :

— Je ne suis point folle pourtant ; c'est vous, Monsieur, qui les avez conduites ici... mais si vous ne respectez rien autre chose, respectez au moins votre nom que je porte.

— Fi donc, interrompit Arthur, vous oubliez que *votre honneur n'est plus le mien,* madame ; c'est vous qui avez établi le principe. Et désormais je veux le mettre en pratique. Puisque vous réclamez vos droits, je ferai valoir aussi les miens. A l'avenir vous voudrez bien vous soumettre à ce que j'aurai décidé, en faisant bon visage aux personnes qu'il me plaira de recevoir et cela parce que vous êtes chez moi, Madame, et parce que je le veux, entendez-vous. Je le veux !

Ce mot avait été prononcé d'un accent si absolu et accompagné d'un geste si violent qu'Honorine en eut froid jusqu'au cœur. Elle

voulut répondre, mais elle ne put que bégayer quelques mots entrecoupés ; de Luxeuil se tourna vers Clotilde et changea subitement de ton.

— Tu désires voir ce qu'il y a sous cette toile, ma belle, reprit-il ; cela n'en vaut guère la peine ; mais tu vas juger.

— Je vous en conjure, Monsieur, s'écria Honorine, en voulant l'arrêter.

Il haussa les épaules, tira brusquement le rideau, et montra à tous les yeux l'image de la baronne.

— Tiens, ce n'est qu'un vieux portrait de femme, dit Euphrosine étonnée.

— Ah ! ciel ! un costume de l'Empire ! quelle horreur ! interrompit Léa.

— Oui, mais voyez comme elle a des diamants ! reprit l'élève du Conservatoire ; ça vous relève joliment une figure.

— Ah bien ! les goûts sont libres, interrom-

pit Clotilde, j'aime mieux la mienne sans diamants.

— Et avec dix amants! acheva Floridor.

Ce grossier quolibet fit rire les trois femmes; Honorine ne put se contenir plus longtemps. Elle avait supporté les humiliations, les railleries, les menaces, mais cette espèce de profanation du portrait de sa mère fùt un coup trop fort pour son cœur nâvré; elle cacha son visage dans ses mains et fondit en larmes.

Cette explosion inattendue produisit sur les témoins un effet singulier. Les femmes se regardèrent avec un embarras ému, tandis que Floridor faisait une grimace d'étonnement grotesque, et que les traits d'Arthur s'assombrissaient.

— Une scène de larmes, dit-il durement; pardieu! Madame, vous ne pouviez mieux choisir votre moment; voici mademoiselle Léa qui a joué le drame et qui pourra apprécier votre talent.

— Taisez-vous donc! interrompit Clotilde à demi-voix ; elle pleure tout de bon.

— Les pluies d'orage entretiennent la fraîcheur, marmotta Floridor.

— Et pourrait-on savoir d'où vient ce débordement subit de sensibilité? reprit de Luxeuil. Est-ce parce qu'on a vu ce portrait?

— *Madame, assurément, aime trop la peinture,* dit le bouffon.

— Mais parlez donc, reprit Arthur irrité ; veuillez répondre...

— Et si elle ne le veut pas! s'écria Clotilde, touchée des pleurs de la jeune femme, et qui était passée, avec la mobilité habituelle à ces natures d'instinct, de la mauvaise humeur à l'intérêt. Faut pas non plus brusquer les gens comme ça! nous ferons mieux de nous en aller...

— Je reste! dit de Luxeuil avec une sorte d'acharnement.

— Et moi je ne veux pas, reprit l'actrice

résolument; vous êtes un vrai sans-cœur... Qu'est-ce qu'elle vous a fait après tout pour la tourmenter? C'est nous qui avons eu tort de venir comme ça la braver... Allons-nous-en tout de suite.

— Allons-nous en gens de la noce,
Allons-nous en chacun chez nous.

murmura Floridor entre ses dents.

Il avait repris le bras d'Euphrosine et de Léa; Clotilde prit celui d'Arthur et l'entraîna malgré lui.

. . . .

Il en est de certaines destinées comme de ces ballons captifs retenus à la terre par une seule corde : que le hasard ou la violence la brise, et le ballon s'élance exposé à tous les vents. Honorine l'éprouva pour elle-même. Arrêtée jusqu'alors dans la triste union qui lui avait été imposée par de fragiles liens qu'Arthur venait de rompre, elle se trouva tout-à-coup sans direction et sans but. Elle ne

pouvait rester plus longtemps dans cette demeure où on lui refusait même un coin solitaire pour pleurer ; mais à qui demander protection ?

Elle s'était d'abord levée avec une seule pensée, fuir ! et elle avait rassemblé à la hâte quelques vêtements, quelques objets précieux, quelques chers souvenirs ; puis la raison avait murmuré tout bas : — Où aller ? Où aller, en effet, alors que sa tante l'avait vendue, que son tuteur était mort, que le duc avait disparu ! Et cependant il le fallait ! dût-elle partir exposée à toutes les chances de l'abandon, il le fallait ; c'était le seul moyen de consentir à vivre.

Elle pria devant le portrait de sa mère, lui demandant conseil et appui, jusqu'à ce que la fatigue fermât ses yeux rougis de larmes.

Mais alors même, par un de ces phénomènes fréquents qui semblent constater l'indépendance de l'âme, celle-ci continua à res-

ter éveillée et à chercher une voie de salut. Seulement, chaque pensée se traduisait en image, et tous ceux qui avaient laissé une trace au cœur d'Honorine, lui apparurent successivement dans son rêve. Elle vit ainsi la prieure, le jardinier Étienne, Marcel, le duc de Saint-Alofe; tous murmuraient des paroles d'affection, mais sans donner de conseil ni d'espérance.

Et à chaque vision, l'âme plus désolée invoquait un nouveau protecteur.

Enfin, il lui sembla qu'elle se trouvait dans la *Maison-Verte* à Château-la-Vallière. Les lieux dont elle ne gardait, éveillée, aucun souvenir, lui apparurent comme dans un miroir fidèle et avec tous leurs détails. Elle se voyait elle-même toute petite, debout sur le perron. Plus bas était un homme tenant à la main un bâton de voyage et près d'elle sa mère, qui, tout en passant les doigts dans ses cheveux, disait :

— Mon enfant n'avait plus personne au monde, aussi je suis revenue, quoique morte, pour la sauver. Vous allez la prendre par la main et la conduire à sa grand'mère qui aura peut-être pitié d'elle; et de peur que vous ne la perdiez ou qu'elle ne vous perde dans la foule, voici un anneau dont je vous donne à chacun la moitié.

Alors sa mère se pencha sur Honorine, posa les lèvres sur ses yeux, et comme l'enfant refusait de partir, elle le poussa doucement vers son guide, en lui disant :

— Va et crois en lui, car il a le signe !

A ces mots tout disparut et Honorine se réveilla.

Elle appuya son front sur ses deux mains, repassa dans sa mémoire tout le rêve et, redressant vivement la tête :

— Oui, ma mère, s'écria-t-elle en tendant la main vers la peinture adorée, oui, je croirai et j'irai !

Elle se leva aussitôt sans hésitation et écrivit un billet adressé à Arthur.

« Les derniers liens sont rompus entre nous ; je pars pour les Motteux, où j'espère trouver asile et protection. Je vous laisse la libre jouissance de tout ce qui m'appartient. Tant que vous respecterez ma retraite, je m'interdirai toute réclamation de mes droits; si vous essayez de la troubler, j'en appellerai aux juges qui, en légitimant une séparation nécessaire entre les personnes, devront la prononcer également entre les intérêts...

« J'espère que vous comprendrez cette position et que vous éviterez un éclat qui ne pourrait tourner que contre vous-même.

« Adieu, soyez heureux si vous le pouvez ; je pars sans rancune et sans haine.

« HONORINE. »

Ce billet cacheté, elle chercha les objets

qu'elle avait réunis la veille, prit une capote, un manteau de voyage et sortit de l'hôtel.

Le jour commençait seulement à paraître. Les premières rues qu'elle traversa étaient encore désertes; mais elle allait sans crainte et dans une sorte d'ivresse. Préparée par sa première éducation de couvent à croire possible l'intervention des êtres invisibles, elle avait accepté son rêve, non comme une symbolisation des pensées qui préoccupaient son âme, mais comme un avertissement surnaturel adressé par sa mère. Aussi, n'avait-elle aucune des incertitudes que laissent les résolutions basées sur les raisonnements humains. Elle allait, conduite par une autorité irrésistible et sainte, ne sentant ni le poids de la responsabilité, ni la crainte du résultat. Les sages eussent peut-être regardé cette confiante audace comme une crise de folie; mais, aux yeux d'Honorine ce n'était que la foi dans l'ordre et les promesses de sa mère.

Sept heures sonnaient à l'horloge de Saint-Louis lorsqu'elle frappa à la porte de la maison de la rue des Morts.

VIII

Les Motteux.

Trois jours après les derniers évènements connus du lecteur, Marc et Honorine gravissaient le coteau qui s'élève au nord de Trévières, entre la route d'Isigny et la petite rivière d'Esques. Tous deux venaient de quitter la voiture de Bayeux et se dirigaient vers l'habitation de la mère Louis, dont ils aperçurent bientôt la toiture élevée.

Ancien domaine seigneurial transformé en

exploitation agricole, les Motteux s'offraient sous un aspect équivoque dont le regard était désagréablement affecté. L'allée d'arbres qui menait directement au château avait été abattue et l'avenue elle-même livrée à la culture. Un chemin oblique conduisait maintenant aux bâtiments de service dans lesquels l'ancienne meunière avait établi sa ferme.

Quant au château le rez-de-chaussée servait de magasin pour les récoltes, et l'étage supérieur de grenier à foin. Les combles avaient été abandonnés aux dégradations successives du temps, qui avaient fait fléchir le toit et brisé la plupart des fenêtres. A gauche de l'entrée s'élevait la chapelle dont la mère Louis avait fait une écurie, et la serre changée en grange. L'ancienne cour d'honneur était devenue une aire à battre le blé; enfin, les jardins dépouillés de leurs tonnelles, de leurs charmilles et de leurs fleurs, n'offraient plus à l'œil que de grands carrés de

pommes de terre ou de choux qu'encadraient quelques restes de bordures de buis et au milieu desquels s'élevaient des socles de pierre surmontés de vases à demi détruits ou de statues mutilées.

Toutes ces transformations brutales donnaient aux Motteux un air trivial et dévasté. On n'y trouvait ni la triste majesté que l'abandon imprime aux grands édifices, ni la grâce champêtre de la ferme. C'était je ne sais quelle association de splendeur déguenillée et de simplicité prétentieuse. Le château n'avait pu devenir une ferme, et la ferme avait trop conservé du château. Ajoutez le désordre, inévitable dans toute grande exploitation dirigée par une femme, et l'économie inintelligente qui laissait les chemins impraticables et les clôtures en ruines.

Marc s'arrêta à quelques pas de la cour d'entrée, péniblement saisi. Son regard, après s'être promené un instant autour de lui, se

reporta sur Honorine avec une sorte d'angoisse ; mais une autre préoccupation troublait alors celle-ci : elle songeait à l'accueil qu'elle allait recevoir de sa grand'mère, et comme il arrive souvent dans les inquiétudes extrêmes, elle pressait le pas afin de savoir plus vite ce qu'elle avait à craindre ou à espérer. Marc franchit avec elle la porte d'entrée, et allait s'avancer vers la ferme pour demander la mère Louis, lorsqu'elle parut à la porte des écuries avec un paysan. Tous deux paraissaient vivement irrités.

— Moi, je te dis, Romain, que tu me paieras la *bringée* (vache tachetée), s'écriait la fermière, vu que c'est ton chien qui l'a *égohinée* (étouffée).

— Pourquoi que vous faites pâturer la bête dans un endroit qu'est pas enclos, répliquait le paysan ; je réponds pas de mon chien.

— Non ! eh bien ! c'est ce que nous verrons ; je te ferai venir devant le juge.

— Faut pas *m'écarer* (irriter), mam' Louis, reprenait Romain, qui froissait son bonnet entre ses mains : vous m'avez fait de la peine assez souvent ; mais y a pas de saint qui ne se fatigue à la fin.

Comme la mère Louis allait répondre, Honorine, qui venait de l'apercevoir, courut à sa rencontre.

— Dieu nous sauve ! c'est la petite ! s'écria-t-elle à sa vue.

— Ah ! vous ne m'avez point oubliée ! dit la jeune femme qui se jeta dans ses bras.

— Toi ici ! reprit la mère Louis, en se dégageant ; c'est-y bien possible ! et comment que t'es venue ? où donc qu'est ton homme ?

— A Paris ! répliqua Honorine embarrassée.

— Pourquoi ça, reprit la fermière, est-ce qu'une femme doit *voster* (courir) sans son mâle ? Qu'est-ce que c'est donc que celui-là, alors ?

La mère Louis désignait Marc.

— Je vous expliquerai tout, dit Honorine, qui ne pouvait répondre devant le paysan; mais je voudrais parler... à vous seule?

— Oh ! je devine, interrompit la fermière, je parie que t'as planté là ton mari.

— De grâce !!...

— C'est-y vrai ou non, voyons? oh! y faut pas *se catuner* (baisser la tête avec humeur). Je te vois arriver sans savoir quoi ni qu'est-ce, et l'air tout *douillant;* qu'est-ce qui s'est passé, voyons ; parle vite, je puis pas perdre de temps ; j'ai là une bête au *mouroir!*

— Je tâcherai de ne vous prendre que peu d'instants, dit Honorine émue de cet accueil; seulement, je vous en conjure, permettez-moi de vous parler en particulier.

La mère Louis céda en grommelant ; mais avant de partir elle se retourna vers Romain et lui répéta sa menace ; celui-ci y répondit par un regard haineux, remit son bonnet à

deux mains, et tourna brusquement les talons.

Cependant la paysanne avait conduit Honorine dans une pièce basse de la ferme qui lui servait en même temps de salon, de bureau et d'office. Dès qu'elles se trouvèrent seules, la jeune femme commença le récit des faits que le lecteur connaît déjà. A mesure qu'elle avançait dans cette confession, ses souvenirs réveillés semblaient raviver sa douleur, et, arrivée au dernier outrage qui l'avait forcée de fuir, les larmes l'empêchèrent d'achever.

La fermière parut ne rien comprendre à cette désolation.

— Dieu me sauve ! elle est affolée ! s'écria-t-elle. Comment ! c'est pour des *lures* (sornettes) pareilles que tu as quitté ton mari ! un biau gars, qu'avait tout ce qui faut pour te rendre heureuse. Ah ! Jésus ! le proverbe a-t-il raison ?

« Femmes, moines et pigeons
« Ne savent où ils vont. »

— Mais vous n'avez donc point entendu? s'écria Honorine, avec désespoir.

— J'ai entendu, j'ai entendu que tu parlais de ton mari comme d'un *gadolier* (garnement), interrompit la mère Louis; mais qu'est-ce qu'il a fait après tout? T'a-t-il refusé de l'argent? T'a-t-il empêchée de sortir? T'a-t-il battue! non! eh bien! pourquoi donc que tu *griches* alors? Il fait la *riotte* avec des créatures, que tu dis! Est-ce que tu espères l'avoir pour toi toute seule, par hasard? Ah ben! un joli garçon qui n'aurait point de jeunesse; ça ferait *hodiner* la tête aux saints du Paradis. D'ailleurs, je peux-t-y y faire quéqu' chose, moi? Qu'est-ce que tu viens chercher aux Motteux?

— Je croyais vous l'avoir dit? reprit Honorine tremblante. Je venais vous demander... de me recevoir.

— Toi! s'écria la mère Louis; une grande dame dans la ferme! ah bien, il n'y aurait plus alors qu'à mettre le feu aux quatre coins. Non, non, je veux que tu retournes avec ton mari.

— Ah! jamais! s'écria Honorine exaltée, je partirai plutôt seule, en mendiant sur mon chemin. Vous pouvez me condamner, me repousser; mais aucune puissance humaine ne me forcera à rentrer dans cette chaîne honteuse.

— Eh bien! v'là une femme soumise! reprit l'ancienne meunière étonnée de l'air résolu d'Honorine; on la croirait *jodane* (bonasse), et c'est comme les agneaux de Caumont, il n'en faut que trois pour étrangler un loup. Mais tu me crois donc cousue d'écus, malheureuse, pour que je *peuve* entretenir ici une Parisienne à *battre le Job* (rien faire).

— Oh! je ne vous serai point à charge! dit vivement Honorine, je vous aiderai, je travaillerai.

— Toi, s'écria la fermière ; si ça ne fait pas compassion ! Qu'est-ce que tu sais faire ? boire, manger , dormir et chanter ? Ça n'est pas assez pour nous autres. Ici, vois-tu, il faut savoir aussi ben gagner que les grandes dames savent dépenser. C'est pas assez de dire : — j'aiderai ! il faut voir à quoi tu pourras m'aider, car comme dit le proverbe : Il est difficile de peigner un diable qui n'a pas de cheveux.

— Eh bien ! si je suis mal habile d'abord, vous me dirigerez, dit Honorine avec une humilité touchante ; ce que les autres ont appris, je puis aussi l'apprendre. Essayez au moins, Madame, ne me traitez point plus mal qu'une étrangère qui viendrait vous demander du travail. Songez que j'arrive de bien loin vers vous, que j'ai compté sur votre pitié ; que vous êtes ma seule espérance ! ne me repoussez pas, mon Dieu ! je vous en prie à mains jointes,

madame... et si j'osais... oui, tenez, je vous en prie à genoux.

Le mouvement de la jeune femme avait été si instantané que la paysanne en fut tout étourdie.

— Allons! qu'est-ce qu'elle fait donc, s'écria-t-elle un peu émue, veux-tu bien finir tes *adoremus*. Lève-toi, je te dis... tu resteras!

Honorine poussa un cri de joie et baisa les mains de la vieille femme que cette caresse acheva de gagner.

— Puisque tu le veux, nous essaierons, reprit-elle... Et pour commencer, laisse là ta *roquelaure* et ta *bourguignote!*

La jeune femme se débarrassa vivement de son manteau et de sa coiffure.

— Je vas te montrer ce qu'il y a à faire dans la maison, pendant que moi j'irai *donner un roc* (réprimande) aux garçons.

A ces mots elle passa devant Honorine et la

conduisit dans la pièce voisine où Marc l'attendait. La jeune femme courut à lui.

— Elle a cédé, dit-elle rapidement et à voix basse.

— J'ai tout entendu, répondit Marc.

— Je reste.

— Mais à quelles conditions !

— Silence, au nom du ciel ! c'est mon seul refuge.

— Eh bien ! c'est comme ça que tu viens, s'écria la mère Louis de l'autre bout de la pièce.

— Adieu, revenez avant de partir, dit Honorine, en tendant la main à son conducteur.

Et elle courut rejoindre la paysanne.

Marc la suivit des yeux, resta quelque temps immobile, dans une attitude de méditation douloureuse, puis, faisant un effort, il quitta la ferme et se dirigea vers le bourg de Trévières.

Le jour baissait ; l'atmosphère était humide

et froide. Le brouillard qui s'élevait de la vallée commençait à envelopper les coteaux de ses plis glacés. Bien qu'il ne fût point encore tard, on n'apercevait plus de travailleurs aux champs, et à peine entendait-on, de loin en loin, les sonnettes de quelques attelages attardés qui regagnaient les fermes.

Marc, qui avait d'abord marché lentement, hâta le pas, et il venait d'atteindre la route qui conduit au bourg, quand il aperçut, à peu de distance, une jeune femme qui suivait la même direction, avec un enfant dans ses bras.

Les vêtements de ce dernier, frais, soignés et élégants, formaient un contraste singulier avec ceux de la voyageuse, misérables et souillés par une longue marche. Elle se traînait avec peine, mais semblait oublier sa fatigue pour égayer l'enfant par ces agaceries que les mères seules savent trouver.

Le nourrisson y répondait par mille ga-

zouillements et mille gestes joyeux entremêlés d'embrassements.

Intéressé malgré lui, Marc s'approcha de la jeune femme pour lui adresser la parole; mais en entendant le son de sa voix, celle-ci se retourna brusquement et s'écria :

— Dieu ! M. Marc !

— Mademoiselle Françoise ! dit le garçon de bureau stupéfait.

— Ah ! c'est une rencontre du bon Dieu, reprit la fleuriste, dont les traits pâlis et fatigués se ranimèrent ; voilà la première figure d'ami que je trouve sur mon chemin.

— Mais que faites-vous ici ? D'où venez-vous ? demanda Marc.

— D'où je viens ? reprit Françoise ; eh bien ! vous ne voyez donc pas que je l'ai, mon fils, mon trésor !... ce n'a pas été sans peine ; mais enfin, on me l'a rendu, et, maintenant, je défie bien qu'on me l'ôte ! Cher sang de mon cœur, va !

Elle avait rapproché l'enfant de ses lèvres et le couvrait de baisers. Il la serra dans ses petits bras potelés, en répétant mam... man, mam... man, avec cette accentuation saccadée des enfants qui s'essaient à répéter les sons.

— Entendez-vous? il parle! s'écria Françoise triomphante. Est-il beau, n'est-ce pas? et fort, cher monsieur Marc, et bien portant, et gai!... Ah! Dieu m'a-t-il fait une grande grâce de me le rendre ainsi!

Et la grisette attendrie se remit à embrasser son fils avec une ivresse triomphante.

Marc la regardait silencieusement. Cette exaltation de mère semblait n'avoir rien qui l'étonnât; loin de là, on eût dit qu'il y trouvait ses propres sensations : il laissa la tendresse de la jeune femme s'épancher librement, et ne reprit qu'après une pause :

— J'avais su tout ce qui était arrivé : votre maladie, votre départ pour chercher l'enfant,

mais le petit était près de Gaillon, comment vous trouvez-vous à Trévières?

— Ah ! ce n'est pas volontairement, allez, reprit Françoise; j'ai eu bien du tourment depuis que j'ai quitté Paris et il y en aurait pour longtemps à vous conter.

— Donnez-moi d'abord le petit à porter, interrompit Marc; vous êtes morte de fatigue.

Il avança les bras pour prendre l'enfant ; mais celui-ci se rejeta sur l'épaule de sa mère.

— Vous avez cru qu'il irait comme ça avec vous? dit Françoise en riant ; ah ! bien oui, il ne connaît que moi, il ne veut être porté que par moi : voilà deux mois qu'il vit, pour ainsi dire, entre mes bras.

— Mais il vous tue, fit observer le garçon de bureau, qui avait été frappé du changement opéré chez Françoise.

— Oh ! ne croyez pas ça, reprit-elle en couvant l'enfant d'un regard passionné, quand je ne l'ai plus je suis brisée ; mais dès que je

le reprends il me revient des forces. De sentir comme ça sa petite main sur mon épaule et son haleine sur ma joue ça me soulage, ça m'empêche de penser à autre chose. On dirait qu'il le sait, car il ne se laisse prendre par personne ; faut que ça soit toujours moi qui le porte ! n'est-ce pas, cher ange du bon Dieu?

Et elle recommença à caresser l'enfant toute reconnaissante de la fatigue qu'il lui imposait. Marc n'insista pas.

— Vous avez pu retrouver sans peine le petit ? demanda-t-il.

— Parce que je suis arrivée avant les échanges, répliqua Françoise. Figurez-vous, monsieur Marc, que maintenant dans les hospices, ils ont pris la manière de faire des trocs d'enfants d'un endroit à l'autre. Ça s'échange, tête pour tête, entre les administrations. Il y a des parents qui, de peur de voir éloigner leurs enfants, les reprennent : comme ça on

a des bouches de moins à nourrir et il est clair que l'hospice y gagne.

— Et les orphelins qui n'ont point de famille ?

— Oh ! ceux-là ils ont encore la chance d'être adoptés par leurs pères nourriciers ; car vous savez qu'on donne les enfants trouvés en pension dans les campagnes ; il y a des gens qui s'attachent à ces pauvres abandonnés comme si c'était leur sang, et, quand on leur demande de les échanger contre un autre, ils ne peuvent pas comme ça transporter leur affection à commandement et abandonner l'ancien enfant qu'ils aiment pour un nouveau qu'ils ne connaissent pas. J'en ai vu qui faisaient mal à voir : ils priaient, ils suppliaient de leur laisser le petit, et le monsieur de l'hospice leur répondait : — Alors, adoptez-le. — Mais nous avons déjà notre famille que nous pouvons à peine nourrir, répondaient-ils. — Alors, rendez-le, reprenait le

monsieur. Les braves gens se consultaient quelque temps, et, ceux qui avaient trop de cœur finissaient par dire : — Eh bien, nous partagerons avec lui; nous le garderons! C'était encore autant de gagné pour l'hospice.

— Oui répliqua Marc, on exploite comme ça les bons cœurs, on espère qu'ils auront plus d'amitié que de prudence, et on s'arrange pour mettre à leur seule charge ce qui devrait être à la charge de tout le monde. Pour nourrir le nouvel adopté, il faut que toute la famille mange un peu moins que sa faim, et marche nus pieds au lieu d'aller en sabots; mais l'hospice prospère, il fait des économies. Dans le public on dit que c'est un établissement bien conduit! Je connais ça, moi qui ai été élevé aux enfants trouvés!

— Vous, monsieur Marc? dit Françoise surprise.

— Oui, oui, reprit le garçon de bureau qui semblait sous le poids de souvenirs pénibles;

mais il n'est pas question de moi, vous vouliez me parler de votre petit !

— Eh bien ! je vous disais donc que j'étais justement venue le jour des échanges, reprit Françoise ; il y avait de pauvres innocents à qui on avait ôté leurs anciennes mères-nourrices, et qui les appelaient sans pouvoir se consoler. La religieuse m'a dit qu'on en voyait de si attachés, qu'ils dépérissaient à vue d'œil après l'échange et mouraient avant la fin du mois.

— Nouvelle économie pour l'hospice, murmura Marc.

— On était donc au moment de donner aussi mon fils à une nouvelle nourrice quand je suis arrivée, reprit la grisette ; mais j'ai dit tout de suite que je venais pour le réclamer, et alors, on m'a reçue bien poliment. J'ai payé les dépenses qui avaient été faites pour le petit, et je l'ai emporté comme une folle. Je

n'aurais pas été plus heureuse si je l'avais sauvé d'un naufrage.

— Et vous n'avez pas voulu reprendre la route de Paris ?

— Oh ! non ! répliqua vivement Françoise. Paris m'aurait rappelé trop de choses... Puis, j'aurais pu rencontrer... Non, je n'ai pas voulu retourner à Paris, mais je suis allée à Louviers espérant que je trouverais à travailler de mon état ; il n'y avait rien ! à Evreux on m'a proposé une place dans un magasin, mais il eût fallu me séparer encore du petit ; je n'en ai pas eu la force. Alors, on a dit que j'étais une paresseuse, que les femmes comme nous ne devaient pas tant s'occuper de leurs enfants, que c'était bon pour les bourgeoises qui n'avaient rien autre chose à faire. Ça m'a nâvré, monsieur Marc, car c'est vrai, pourtant.

— Et vous avez continué à chercher du travail ?

— Oui, n'importe lequel, pouvu qu'il me

permît de rester avec mon chérubin : mais partout j'étais renvoyée à cause de lui. Une pauvre femme qui a un enfant dans les bras, c'est comme un homme infirme, on pense qu'elle ne sera bonne à rien. Puis, quand on me demandait le nom de son père, je balbutiais toujours et je devenais rouge, de sorte qu'on me renvoyait avec un air de mépris. Je trouvais bien, de loin en loin, à m'occuper, mais au bout de quelque temps le travail manquait toujours, aussi j'arrivai à me trouver presque sans ressources.

— Pauvre femme ! murmura Marc en jetant à la jeune mère un regard d'affectueuse compassion.

— Enfin, reprit Françoise, il y a huit jours, j'appris par hasard qu'une dame dont j'avais été autrefois la protégée à Paris, habitait Bayeux ; je me décidai aussitôt et je partis à pied.

— Avec votre enfant ?

— Oui. Oh ! je crus d'abord que les forces me manqueraient ; de lieue en lieue je m'arrêtais et je m'asseyais sur la route en pleurant, mais le petit riait et jouait avec les brins d'herbe, baisait mes larmes et alors je reprenais courage. Des fermiers qui revenaient du marché me prenaient aussi quelquefois en pitié, et me donnaient place dans leurs charriots; des saulniers me faisaient monter sur celles de leurs mules dont ils avaient vendu la charge ; enfin, après-huit jours de fatigues, je suis arrivée hier matin à Bayeux.

— Et vous y avez trouvé votre ancienne protectrice ?

— J'ai appris que, depuis un mois, elle était repartie pour Paris !

— Ah ! pauvre créature ! s'écria Marc, en s'arrêtant tout court.

— Oh ! oui, dit la jeune femme, à qui les larmes vinrent aux yeux ; vous avez raison de me plaindre, allez, car j'avais usé pour ce

voyage toutes mes forces, dépensé jusqu'au dernier sou, et il ne me restait même pas de quoi donner à manger à ce pauvre innocent! Comprenez-vous, monsieur Marc, n'avoir rien pour mon enfant! Cette idée me fit tourner le sang. Je m'échappai, en courant devant moi, jusqu'à ce qu'on ne vit plus de maisons (car je ne sais pourquoi je n'ose pas pleurer devant tout le monde); et quand je me trouvai dans la campagne, je m'assis sur une pierre, où je me laissai aller. Jules, qui ne comprenait rien, continua d'abord à jouer et à me caresser comme d'habitude; mais, cette fois, le cœur était trop malade : ses caresses, au lieu de me consoler, me faisaient pleurer plus fort. J'étais comme folle, et je me répétais en l'embrassant : — Plus rien... rien pour lui!... il faudra mourir tous deux!... Personne pour avoir pitié de mon enfant!... Il faut croire que dans ma douleur je parlais tout haut, car, au milieu de mes sanglots,

j'entendis tout-à-coup une voix qui me demandait : — Qu'avez-vous, pauvre femme ? Et en relevant la tête, j'aperçus un jeune homme à cheval qui s'était arrêté devant moi.

— Vous ne le connaissiez point !

— Non ; mais le chagrin vous ouvre le cœur : je lui racontai, aussi bien que je le pouvais en pleurant, ce qui m'était arrivé et comment je me trouvais sans ressources. Alors il m'interrogea en détail sur ce que je pouvais faire, et, après m'avoir bien écoutée, il me dit :

— Je suis attendu à Caen pour une affaire importante qui ne me permet pas de m'arrêter ; mais je vais vous remettre un billet avec lequel j'espère que vous trouverez à vous placer.

Il tira alors un carnet, écrivit sur une feuille qu'il détacha, y mit l'adresse et me la donna avec l'argent nécessaire pour continuer ma route.

— Et ce billet? demanda Marc.

— Le voici, dit Françoise en présentant un petit papier plié sur lequel le garçon de bureau lut :

A Madame Louis, propriétaire aux Motteux (près Trévières).

Il fit un mouvement de surprise.

— Connaissez-vous la personne? demanda Françoise.

— Je viens de la quitter, répondit Marc.

— Elle est donc en affaires avec votre maison? car c'est à votre tour de me dire comment vous avez pu laisser votre bureau pour venir ici.

— Plus tard je vous le dirai, répondit Marc... pour le moment il faut tâcher de faire accepter vos services par madame Louis. Il y a maintenant aux Motteux sa petite-fille... une pauvre femme qui est aussi bien malheureuse et qui vous trouvera, j'espère, prête à la consoler et à lui rendre service.

— Ah ! si je peux quelque chose, elle n'a qu'à parler, s'écria Françoise, avec l'empressement dévoué qui lui était naturel ; ça rend si heureux de faire plaisir aux autres, surtout quand ils souffrent. Mais qu'est-ce qu'une pauvre créature comme moi pourrait faire pour la petite fille de madame Louis.

— Plus tard, si vous êtes reçue aux Motteux, vous le saurez, dit Marc ! aujourd'hui vous ne devez songer qu'à vous reposer ; voici précisément l'auberge qui m'avait été indiquée ; entrons ensemble, il me reste encore beaucoup de choses à vous demander.

Après avoir donné à son fils tous les soins que réclamait son âge, et s'être assurée qu'il dormait paisiblement, Françoise descendit pour rejoindre Marc.

Celui-ci avait fait apprêter un repas propre à réparer les forces épuisées de la jeune femme, et tous deux se mirent à table.

Le garçon de bureau interrogea longuement

la jeune fille sur son passé, sur ses projets; on eût dit qu'il voulait entrer plus avant dans cette âme et savoir jusqu'à quel point Honorine pourrait y trouver de la sympathie et de l'appui. La fleuriste, étrangère à tout détour, se laissa voir telle qu'elle était, déjà oublieuse d'un triste passé qu'elle pardonnait, et n'ayant pour l'avenir d'autre rêve que son fils. Aussi, après un long entretien, Marc demeura-t-il persuadé que la rencontre de Françoise était un coup du ciel. Il pensa que s'il réussissait à l'établir à la ferme près d'Honorine, celle-ci n'y serait plus seule, et qu'il pourrait la quitter plus tranquille, sûr de lui laisser quelqu'un qui saurait la servir et l'aimer.

Mais tandis qu'il songeait aux moyens d'assurer la réussite de ce projet, Honorine se trouvait déjà aux prises avec les difficultés de sa nouvelle position.

IX

Un gendre.

Restée seule avec sa petite fille, la mère Louis voulut mettre sur-le-champ sa bonne volonté à l'épreuve, en l'occupant aux soins domestiques dont elle-même avait l'habitude.

Bien qu'elle eût été jusqu'alors étrangère à ces travaux, la jeune femme s'y soumit avec une résignation empressée. Elle était à cet âge où les changements extrêmes découragent moins qu'ils n'excitent, et dans une de ces

heures d'exaltation qui rendent toute tâche possible. Résolue de s'affranchir à tout prix, elle était prête à payer cet affranchissement par la fatigue, les veilles, la souffrance même.

La fermière, qui triomphait d'avance des maladresses et des répugnances de la dame de Paris, fut donc complètement trompée dans son attente. Honorine obéissait à tous ses ordres, ne reculait devant aucun détail et suppléait à l'habitude par l'intelligence.

Cette aptitude, loin de plaire à la vieille paysanne l'irrita. Comme toutes les femmes exclusivement appliquées aux détails du ménage, elle tirait gloire de sa capacité reconnue et souffrait impatiemment tout ce qui pouvait en amoindrir la valeur. Elle avait espéré jouir de sa supériorité en constatant l'ignorance de la Parisienne, et jouer près d'elle ce rôle de protectrice bourrue qui satisfaisait en même temps sa vanité et sa mauvaise humeur; mais l'activité intelligente d'Honorine dérangeait

toutes ses espérances. A peine trouvait-elle, de loin en loin, l'occasion d'une réprimande, reçue même trop doucement pour être renouvelée.

Ce désappointement aigrit la vieille femme. Irritée de ne pouvoir trouver sa petite-fille en faute, elle multiplia les ordres, demanda des choses plus difficiles, les exigea plus rapidement. On eût dit une de ces fées malfaisantes des vieux contes, soumettant quelque pauvre princesse, *belle comme le jour,* à des épreuves au-dessus des forces humaines.

Par malheur, Honorine n'avait pas de marraine toute-puissante qui pût lui prêter le secours de sa baguette. Aussi ses forces et sa présence d'esprit ne purent-elles longtemps suffire.

Elle avait, d'ailleurs, à surmonter, dans ses nouvelles fonctions, mille difficultés, mille frayeurs, dont sa volonté ne triomphait qu'avec peine. Le vieux puits ruiné auquel la mère

Louis l'envoyait lui donnait le vertige; chaque fois qu'elle devait franchir le seuil, les aboiements furieux du dogue enchaîné près de la porte la faisaient pâlir et trembler. Mais ce fut encore bien pis, quand il fallut visiter les étables avec la fermière, effleurer les taureaux qui lui jetaient, de côté, un regard farouche, sentir sur sa joue l'haleine brûlante des chevaux impatients de l'entrave, entendre toutes ces voix fauves hennir et meugler à son oreille. Cependant, elle s'efforçait de cacher son trouble, et la fermière, de plus en plus mécontente, redoublait d'exigence. Enfin, elle s'écria aigrement :

— En v'là assez, voyons ; c'est pas des métiers de Parisienne que tu fais là. Je veux pas que tu *t'estermines* par gloriole.

Honorine voulut répondre; la vieille femme l'interrompit.

— C'est bon, c'est bon, dit-elle sèchement; on sait bien que tu ne voudras pas en venir à

jubé (à repentance); les dames de Paris c'est toujours un tantinet *jésuet* (hypocrite); mais tu vas me suivre.

— Où cela? Madame.

— Chez le *mière;* faut ben qu'y sache que t'es ici; c'est ton oncle après tout. Prends le panier qui est là; c'est de la victuaille sur quoi il compte... Eh bien! est-ce que tu le trouves trop lourd?

— Non, dit Honorine, qui fit un effort violent pour enlever le panier.

— Est-elle glorieuse, grommela la mère Louis, avec un dépit concentré; elle n'avouera pas qu'elle en a trop; c'est pour m'*erjuer* (m'agacer), eh bien! tant pis, elle le portera pour lui apprendre!

Et elle prit le chemin du bourg avec la jeune femme qui, chargée de son fardeau, avait peine à la suivre.

M. Vorel n'habitait point à Trévières même. Sa maison, située sur la gauche, n'était que la

plus petite partie d'un ancien manoir dont le docteur avait démoli le reste pour en vendre les pierres et la charpente. Ce fragment d'édifice, revu et corrigé par son propriétaire, ne conservait, d'ailleurs, plus rien de sa physionomie primitive. Le docteur en avait fait un pavillon, sans autre caractère apparent que la propreté. Tout y était entretenu avec un soin qui annonçait l'intelligence et l'économie. Les crépis de chaux ne présentaient ni lézardes ni soufflures; les volets, qui garnissaient toutes les croisées, étaient parfaitement d'équerre sur leurs gonds; la vigne, récemment taillée, courait régulièrement le long du cordon placé entre le rez-de-chaussée et le premier étage, et les gouttières descendaient du toit, sans aucune déviation, jusqu'à des tonneaux soigneusement goudronnés.

Devant la maison se trouvait une petite cour défendue par une grille de fer, et dont les pavés cimentés ne laissaient paraître ni le

plus léger brin d'herbe, ni la moindre mousse.

Cependant, cet air de bon entretien avait quelque chose de sec qui lui ôtait son charme. On voyait bien partout la surveillance attentive du propriétaire qui veut *conserver sa chose,* mais rien qui annonce qu'on l'aime ou qu'on en jouit. La plupart des volets étaient fermés, la cour restait déserte, et aucun bruit de voix ne se faisait entendre.

Ce que l'on apercevait du jardin confirmait, en quelque sorte, ce premier aspect. C'étaient des arbres fruitiers sévèrement taillés, des plates-bandes tirées au cordeau et en pleine culture, mais pas un arbuste, pas une fleur, rien de ce qui réjouit l'œil. Tout dans cette demeure semblait soumis à une règle d'arithmétique : évidemment le maître savait compter, mais il *n'avait pas de goût!*

Cette sévérité calculée donnait au pavillon du docteur, malgré son élégance relative, une apparence plus triste encore que celle des

Motteux. A la ferme, du moins, la création se montrait par instants au milieu des dégradations et du désordre; le lierre tapissait les murs en ruines, les gramens germaient autour de l'aire, et quelques fleurettes s'épanouissaient sur la toiture de chaume. Puis il y avait le bruit, le mouvement; c'était la vie en désordre, mais enfin la vie! Ici, c'était la mort régulièrement administrée, mais toujours la mort!

Honorine, que la fatigue avait forcée de s'arrêter à une centaine de pas du manoir, fut saisie, dès le premier coup-d'œil de cet aspect morne, et demanda si c'était le logis du docteur.

— Ah! t'es pressée d'arriver? dit la mère Louis ironiquement. Oui, c'est la maison du *mière;* y la soigne plus que son âme; tu vas voir ça en dedans. Ah! dame, y a pas de *varivara* (désordre) chez lui; c'est l'autel avant la grand'messe. Voyons, encore un coup de

jarret, Madame de Paris, nous voilà rendues.

Honorine fit un dernier effort et reprit le panier.

— Y a pas beaucoup de logement au manoir, reprit la fermière, mais aussi y sont que trois; M. Vorel, le *grand'jodane* et la Sureau. Une fière servante, la Sureau ! Y en a pas une pareille dans le pays. Mais le *mière* a toujours eu, comme ça, de la chance.

— Sauf pour son fils, à ce qu'il me semble, fit observer Honorine.

— De quoi ! son fils? reprit l'ancienne meunière, parce qu'il est de la famille de M. Matignon * ? Voilà le *mière* bien à plaindre ! Il restera toujours tuteur, donc, et c'est autant de gagné. Ah ! y serait bien fâché si les sorciers du pays pouvaient redonner de

* En Normandie, on attribue à M. Matignon ou à M. La Vaquerie tous les coqs-à-l'âne et toutes les naïvetés qui sont attribuées ailleurs à MM. de Sottenville ou à Jean-l'Innocent. Le Matignon normand est l'Hercule de la bêtise ; il résume en lui tous les idiots.

l'esprit au *grand'jodane*. Ton oncle vois-tu, c'est un *grec* (avare) dans le cœur; il a toujours faim de ce qui se prend et de ce qui se garde.

Elles étaient arrivées à la porte du manoir : la mère Louis frappa.

Une servante déjà vieille, mais encore robuste, vint ouvrir.

C'était la Sureau, espèce de bête de somme qui servait le docteur depuis trente ans sans avoir jamais reçu de lui autre chose que le vêtement et la nourriture. Ses gages restaient aux mains de son maître, qui lui avait promis de ne point l'oublier dans son testament. Cette espérance était devenue l'unique pensée de la Sureau; elle vivait pour l'accomplissement de ce rêve, elle y rapportait toutes ses actions; c'était le règne de mille ans promis à son avenir. Fatigues, privations, gronderies, elle se consolait de tout avec ce mot :

— Je serai sur le testament de Monsieur.

Elle salua la mère Louis du ton familier ordinaire aux vieux serviteurs.

—Eh bien! oùs' donc que vous êtes restée? demanda t-elle un peu brusquement, j'attendais toujours après les œufs que vous aviez promis.

— Fallait-il pas tout laisser pour te les apporter, *dobiche* (vieille femme), répliqua la fermière, pourquoi que tu n'es pas venue les chercher.

— J'ai pas eu le temps dans la *veprée* (soirée).

— Eh bien! ni moi; chacun connaît midi à sa porte, vois-tu; j'avais une vache malade... puis il m'est arrivé une Parisienne à la ferme; tu ne vois pas?

— Ah! c'est une dame de Paris! dit la Sureau, qui jeta à Honorine un regard soupçonneux et presque malveillant; et quoi donc qu'elle vient faire au pays?

—C'est la fille du général, reprit la fermière avec une nuance d'orgueil; elle n'a pas pris

avec son mari, et alors elle est venue me demander de la garder.

— Voyez-vous ça, dit la Sureau en continuant à regarder Honorine qui rougissait; on a ben raison de dire que dans la grande ville les ménages sont comme la canivière au diable; le mâle et la femelle n'en valent rien, Mais dites-moi donc, mam' Louis, si c'est la fille au général, c'est la cousine à Zozo.

— Certainement.

— Ah bien! il va être joliment étonné; dis donc, Zozo, viens ici; il y a une belle dame de Paris qui est ta parente; viens l'embrasser.

Celui qu'on appelait parut à la porte du pavillon. Bien qu'il eût trois ans de plus qu'Honorine, sa taille ne dépassait pas celle d'un enfant. Il avait les cheveux rares et blonds, les yeux gros, la mâchoire pendante et le teint d'une blancheur blafarde. De longs poils follets, témoignages d'une virilité man-

quée, garnissaient son menton et ses joues.

Il s'avança d'abord, d'un air incertain et en se balançant, jusqu'à moitié de la cour; mais dès que sa myopie lui permit de reconnaître la fermière, il s'arrêta.

— Eh bien! approche donc, *grand'jodane*, s'écria celle-ci; est-il mal *housté* (habillé) au moins; toujours les bas sur les talons. Avec ça qu'il marche de travers comme un chien qui revient de vêpres; c'est ma vraie croix que ce failli gars de rien du tout.

L'idiot, qui était d'abord resté immobile, fit un mouvement pour rentrer au manoir; Honorine en eut pitié; elle courut à lui, prit sa main et dit doucement :

— C'est moi, monsieur Henri, qui suis votre cousine, ne voulez-vous point me souhaiter la bien-venue?

Zozo, rassuré par cette douce voix, regarda la jeune femme dont il n'avait pu, de loin, distinguer les traits, et parut frappé d'admiration.

— Ma cou.... cousine! répéta-t-il avec un bégaiement qui semblait moins chez lui un défaut d'organe que l'effet de la timidité.

Et ses yeux restèrent fixés sur le visage triste et charmant de la jeune femme.

— Eh bien! embrasse-la donc, *jodane*, s'écria la mère Louis avec un gros rire.

L'idiot fit un mouvement pour obéir, mais la crainte l'arrêta : Honorine pencha en souriant son front jusqu'à ses lèvres.

— Oh! ma....a cousine, vous n'êtes pas mé...méchante.... vous! bégaya-t-il.

— C'est-à-dire que nous autres nous le sommes? interrompit la fermière qui fit un geste de menace.

Par un mouvement instinctif, l'idiot se rangea contre Honorine, comme s'il eût déjà compté sur sa protection.

— Ce n'est point la pensée de M. Henri, reprit celle-ci d'un ton conciliant; il a seulement voulu me dire une chose aimable, et je

l'en remercie! J'espère que nous serons bons amis.

—Oh! ou...i... oui, répliqua Zozo, avec une sorte de vivacité; je vous fe.... ferai des corbeilles.

— C'est tout ce qu'y peut faire , le pauvre innocent! dit la Sureau avec commisération; y tresse des paniers de jonc pour ses amis..... ça n'peut servir à rien; mais y croit vous rendre service.

—V'là pourquoi il n'a jamais voulu m'en faire à moi le *souton* (dissimulé), reprit la fermière ; du reste, je m'en bats l'œil; amitié de crapaud ne fait pas de profit; mais , voyons, où est le *mière,* il faut que je lui mène la Parisienne.

— Le voici, dit la Sureau en montrant le médecin qui descendait le perron.

Il avait vu arriver la fermière avec sa petite-fille ; mais, fidèle à son habitude de prudence,

il s'était décidé à écouter la conversation des trois femmes avant de se montrer.

En apprenant qu'Honorine arrivait aux Motteux pour y rester, il n'avait pu réprimer un tressaillement d'inquiétude. Son front se plissa et ses sourcils grisonnants se rapprochèrent. Il était évident que cette arrivée imprévue dérangeait quelque projet longuement médité. Il pencha la tête en portant la main à ses lèvres, comme il avait coutume de faire lorsqu'une difficulté à résoudre l'absorbait, et demeura à la même place jusqu'à ce que la voix de la mère Louis se fît entendre de plus près. Il sortit alors brusquement de sa rêverie. L'expression soucieuse de ses traits s'effaça sous cette espèce de rire *normal* dont nous avons déjà parlé, et il s'avança sur le perron avec tous les signes de la surprise et de l'empressement.

—Suis-je bien éveillé ! madame de Luxeuil ici ! s'écria-t-il, en courant au devant de la jeune

femme les mains tendues ; par quel heureux hasard..... comment se fait-il?.... mais vous n'êtes point seule?

— On va vous conter tout ça, dit la fermière, qui montait le perron en soufflant. J'ai tant *vosté* (couru) aujourd'hui, que les jambes me rentrent dans l'estomac; voyons, arrivez donc, vous vous ferez des politesses plus tard.

Le docteur, qui se confondait en humilités près d'Honorine, lui offrit le bras et la conduisit au salon.

C'était une grande pièce boisée, sans autre ameublement que des chaises, une table et un casier formant pharmacie. Vorel s'excusa de recevoir madame de Luxeuil dans son pauvre logis de médecin de campagne.

—En v'là un *gas mentoux* (menteur), s'écria la mère Louis, y rabaisse sa *turne* (cabane) pour qu'on l'admire.

—Vous oubliez qui est madame et d'où elle arrive? fit observer Vorel avec respect.

— Eh ben, quoi? continua la fermière : elle arrive de Paris ; le pays de la noblesse à Martin-Firou, gilet de velours et ventre de son.

— Ce proverbe peut être vrai pour beaucoup de gens, reprit le médecin en souriant, mais pour madame de Luxeuil...

— Ah ! non; elle, c'est pas ce soulier-là qui la blesse, interrompit l'ancienne meunière ; mais elle n'en a pas moins sa croix à porter, et la preuve c'est qu'elle s'en est fui de Paris.

La mère Louis se mit alors à raconter au docteur l'arrivée de la jeune femme à la ferme et tout ce qui s'était passé entre elles.

— Je voulais la renvoyer, dit-elle en finissant, mais elle a tant *pigné* (pleuré) qu'a ben fallu la garder.

— Il me semble que vous ne pouviez avoir un seul instant d'hésitation, répliqua le médecin de sa voix caressante : recevoir madame doit être pour vous, pour nous tous, un devoir et un plaisir.

— Merci, j'aime pas ce qui me dérange, moi, répondit grossièrement la fermière., et j'aurais autant aimé qu'elle reste chez elle.

— Mon Dieu! Madame a suivi un premier mouvement de dépit bien naturel, reprit le docteur, et je dirais de plus que j'en espère un heureux résultat.

— A cause donc? demanda la paysanne.

— A cause de la hardiesse même de la démarche. Ce sera pour M. de Luxeuil une leçon qui le rendra plus circonspect.

—Vous croyez?

— Il devra tout faire pour qu'on oublie un pareil éclat.

— Eh bien, alors, reprit la mère Louis, rien n'empêche la petite de retourner avec lui.

—Moi! interrompit Honorine, oh! c'est impossible, Madame.

— Impossible! impossible, ma chère; c'est ce qu'on verra, reprit la fermière aigrement: on n'est pas mari et femme pour jouer aux

quatre coins, peut-être! S'y a moyen de vous remettre ensemble, faut vous remettre. Le *mière* se chargera d'arranger la chose.

—Ah! ce n'est point là ce dont nous étions convenus! s'écria Honorine les larmes aux yeux; je m'étais engagée à ne point être pour vous une gêne, et à vous servir selon mes forces; j'ai tâché de tenir ma promesse, pourquoi revenir sur la vôtre?

L'allusion d'Honorine aux efforts qu'elle avait faits pour se rendre utile depuis son arrivée, loin de toucher la fermière, ralluma sa mauvaise humeur.

— Ah! tu me reproches déjà tes services! s'écria-t-elle; eh ben, je n'en veux plus.

— Mais, Madame...

— Non, je n'en veux plus. Aussi bien, ça n'aurait pas pu durer; c'était un feu de paille: tu ne feras plus rien, je te nourrirai comme les chapons, d'ici que le *mière* ait réglé l'affaire avec ton homme. Allons, c'est décidé,

ainsi, il est inutile de *vessiner* (tourner) autour de moi ; j'en veux plus entendre parler, que je te dis.

La paysanne écarta de la main Honorine, qui s'était approchée pour renouveler ses prières, et reprit, en grommelant, le panier que la Sureau venait de rapporter. Vorel parut affligé de sa brusquerie.

— Que madame de Luxeuil pardonne, dit-il en souriant avec intention ; on est un peu vif dans le Bessin, mais on n'est pas si diable qu'on le paraît. Nous mettrons toute la réserve désirable dans une pareille affaire, et j'ose espérer qu'elle se terminera heureusement. Ce soir même je vais écrire à Paris.

— A propos d'écriture, et mes mémoires ? interrompit la fermière ; voilà huit jours que vous devez les régler.

— Je n'ai pu trouver encore un instant, objecta Vorel ; mais au premier jour...

— C'est çà ! reprit madame Louis avec hu-

meur ; y n'a pas le temps de faire mes comptes, et il a le temps d'écrire à Paris. C'est comme l'an dernier, qu'y m'a fait manquer la vente de mon grain par le retard d'une lettre ; mais aussi ça lui a fait mieux vendre le sien.

— Allons, ma mère, encore cette histoire ! dit le médecin, qui ne put se défendre d'un geste d'impatience.

— Tiens ! il y a peut-être pas de raison pour que j'm'en souvienne, reprit la vieille femme ; j'ai perdu de l'affaire plus de soixante écus. Faut il être malheureuse d'avoir pas été éduquée et de ne pouvoir chiffrer toute seule !

— Prenez un commis, dit Vorel ironiquement.

— Eh bien ! pourquoi donc que j'en prendrais pas ? s'écria la mère Louis, chez qui couvait depuis longtemps une colère que la plaisanterie du docteur fit éclater. Oui, j'en gagerai un. Ah ! vous croyez me défier ; vous vous dites : — La bonne femme peut pas s'passer

de moi, et alors vous prenez votre air de petit bon Dieu sur une pelle ; m'ais j'veux pas que ça continue, non! D'avenir, j'veux faire faire mes comptes chez moi ; j'aurai qué-qu'un.

Et se tournant tout-à-coup vers Honorine.

— Mais, à propos, tu es une savante, toi, dit-elle ; tu dois savoir l'orthographe et compter en centimes, comme ils veulent à c'theure.

Honorine répondit affirmativement.

— Alors, reprit la mère Louis en jetant au médecin un regard de triomphe, je te garde ! ça sera un commis tout trouvé !

— Parlez-vous sérieusement, Madame? s'écria la jeune femme avec un geste de joie.

— Puisque je te le dis, interrompit la fermière ; à preuve que le *mière* va te donner les quittances qu'il avait pour établir les comptes. Voyons, dépêchez-vous, mon gendre.

La fermière ne se servait de cette dernière désignation avec Vorel que dans les moments

d'irritation sérieuse. Le médecin parut inquiet.

— C'est une plaisanterie, dit-il, en exagérant son sourire habituel ; la chère maman Louis ne voudrait point m'enlever ainsi mon emploi.

— C'est vous qui l'avez proposé et maintenant c'est accepté, répliqua la paysanne avec résolution ; la petite fera mon affaire.

— Mais vous ne l'aurez point toujours! fit observer Vorel, qui continuait à sourire.

— Pourquoi ça, si elle veut rester aux Motteux ? demanda la mère Louis.

— Rappelez-vous donc ce que vous me disiez tout-à-l'heure, qu'il fallait travailler à une réconciliation.

— Puisqu'elle a répondu qu'elle refusait! s'écria la fermière, dont les opinions avaient changé avec les intérêts ; faudrait peut-être la renvoyer avec ce *gadolier* (mauvais sujet), qui la rend plus malheureuse que les pavés.

— Prenez garde, reprit Vorel gravement; ce *gadolier*, comme vous l'appelez, a le droit en sa faveur, et il viendra ici la reprendre de force.

— Lui !

— Et il faudra bien que vous la laissiez aller.

— C'est ce que nous verrons ! s'écria la paysanne, qui, dans la disposition aggressive de son humeur, fut pour ainsi dire encouragée par cette menace. Ah ! on viendra pour m'arracher ma petite-fille ; alors ça sera aux juges à décider ! J'en appellerai jusqu'au Père éternel, d'abord, quand je devrais manger ma dernière chemise ! Qu'il vienne un peu ce gas de Paris, je lui montrerai que Taupin vaut bien Marotte ! N'aie pas peur, ma petite, s'il faut des procès nous lui en ferons, et en attendant tu chiffreras pour moi. Voyons, à la fin de tout, je vous dis que je veux les quittances, mon gendre !

Vorel comprit qu'un plus long débat ne ferait que raffermir la résolution de la fermière et il lui remit les papiers qu'elle demandait.

L'espoir d'échapper à la dépendance du médecin par l'entremise de la jeune femme avait complètement changé les dispositions de la mère Louis, et la menace d'une lutte à soutenir contre de Luxeuil était plutôt propre à la confirmer dans sa nouvelle résolution qu'à l'en détourner. Il y avait chez elle trop de sang normand pour que la nécessité de défendre un bien devant le juge ne le lui rendît pas plus précieux.

En arrivant à la ferme, elle conduisit Honorine à la chambre qu'elle lui destinait, comme pour constater sa résolution de la garder, y fit porter le livre de compte, une table pour écrire et aida la jeune femme à tout ranger.

Mais tant de fatigues et d'émotions avaient épuisé cette dernière : après quelques efforts,

elle se laissa tomber au bord du lit qu'elle voulait préparer, et porta les deux mains à son front.

— Qu'est-ce qu'y lui prend donc? dit la mère Louis en courant à elle.

— Je ne sais, balbutia Honorine, je vois... tout flotter... devant mes yeux.

—Par exemple! va pas tomber en faiblesse! s'écria la fermière en la soutenant; j'étais bien sûre que tu en faisais trop pour tes forces!... Pourquoi donc que tu t'es pas reposée... Y a-t-il du bon sens de se mettre dans un pareil état... et puis... V'là que j'y pense je t'ai rien proposé quand t'es arrivée; t'as besoin peut-être.

— En effet, murmura Honorine, je n'ai rien pris depuis ce matin.

La fermière recula.

— Qu'est-ce que tu dis là! s'écria-t-elle, malheureuse! et t'as pas demandé?...

— Je ne voulais... rien déranger... aux

habitudes, dit Honorine, qui continuait à lutter contre sa défaillance.

La mère Louis joignit les mains avec une exclamation de surprise dans laquelle perçait une sorte d'admiration. La réserve de la jeune femme était un mérite trop à portée de cette nature plutôt grossière que mauvaise, pour qu'elle n'en fût pas touchée. A la pensée que sa petite-fille avait eu faim chez elle sans rien dire, elle sentit une larme lui venir dans les yeux.

— C'est aussi passer la plaisanterie, s'écria-t-elle. A-t-on jamais vu! elle se serait laissée périr plutôt que de donner de l'embarras... et on dit encore la Parisienne!..... Ici Marie-Jeanne, François! apportez tout ce qu'y a à manger dans la maison! Et dire que j'ai pas pensé plus tôt... non, y a des jours comme ça, où je suis une vraie Iroquoise... Attends petite, attends *mezette* (mésange); je vais te chercher queuque chose qui te remettra.

La mère Louis sortit en trottant et revint bientôt avec une bouteille de cassis dont elle força sa petite-fille à boire quelques gouttes ; de leur côté, les servantes apportèrent des fruits, des viandes, du laitage : en un instant la table fut couverte.

La fermière voulait forcer Honorine à manger de tout, prétendant que si elle refusait, ce serait preuve de rancune. La jeune femme eut beaucoup de peine à se défendre et à faire comprendre qu'un peu de lait et quelques heures de repos suffiraient pour la remettre. La mère Louis ne se rendit que sur la promesse qu'elle se *dédommagerait le lendemain*. Elle arrangea elle-même l'oreiller d'Honorine, tendit une nappe devant la fenêtre qui n'avait point de rideau, se retira sur la pointe du pied en lui recommandant de dormir la grasse matinée et descendit pour empêcher tout bruit qui eût troublé son sommeil.

La révolution opérée ne pouvait être plus

complète ; Honorine était maintenant *sa petite-fille*, ce n'était plus *la dame de Paris*.

Mais pendant que ce changement favorable s'opérait aux Motteux. Vorel parcourait le jardin du manoir les bras croisés, la tête basse et les lèvres serrées. Ce qui venait de se passer entre lui et la mère Louis avait trompé toutes ses espérances, et en assurant le séjour d'Honorine à la ferme, lui donnait une dangereuse rivale. Il n'ignorait point qu'en cédant à son influence, la mère Louis avait contre lui une haine tempérée de crainte qui ne demandait que l'occasion pour s'exprimer et grandir. S'il ne réussissait à éloigner la jeune femme, sa domination était donc compromise, et, par suite peut-être, toutes ses espérances de richesse anéanties !

Cette dernière pensée coula au cœur de Vorel comme un venin et y alluma une sourde haine contre sa nièce. Une fois déjà elle avait fait obstacle à ses projets, en lui échappant

pour passer aux mains de la prieure de Tours. Depuis, près de vingt années avaient été consacrées à réparer cet échec, et l'enfant devenue femme menaçait de nouveau son édifice de ruses! Une telle persistance ressemblait à de la fatalité; évidemment Honorine était l'archange destiné à le perdre, s'il ne réussissait à s'en délivrer!

A la ville, le lever du soleil n'est qu'un changement de sensation pour le regard, tout au plus un réveil de la pensée et de l'action; mais, à la ferme, c'est l'apparition d'un nouveau monde: la différence de la nuit et du jour n'y est point seulement un contraste d'optique, c'est la manifestation de deux formes distinctes de la création. Le monde des ombres rentre au repos pour laisser paraître le monde de lumière. Les cris de l'oiseau de nuit s'éteignent; la bête fauve, dont l'ombre rôdait autour des habitations, disparaît dans les bois; les lumières mystérieuses s'évanouis-

sent, la brise plaintive tombe, les rumeurs des eaux s'apaisent, et tout-à-coup, aux lueurs rougissantes de l'aurore, les pinsons s'éveillent dans les feuilles, les grands bois sortent de l'obscurité étincelante de rosée ; les aboiements des chiens retentissent, et les appels des travailleurs se font entendre. L'homme reprend possession de son domaine ; la création entière semble célébrer la réapparition de son roi !

Honorine fut réveillée par ce concert de lumières et d'harmonie. L'aube illuminait sa chambre de joyeux rayons, et les parfums qu'exhale au matin la sève ravivée pénétraient jusqu'à son lit par les vitrages à demi brisés.

Elle se leva ranimée et courut à la fenêtre. Les brumes qui enveloppaient la vallée commençaient à se soulever, montrant au loin des percées lumineuses dans lesquelles scintillaient les toits du hameau.

Les servantes traversaient la cour en chantant ; les vaches mugissaient dans leurs étables, les pigeons roucoulaient sur les toits de chaume ; tout respirait enfin je ne sais quelle gaîté agreste et vivace ! c'était comme un réveil de la vie, mais plus facile, plus calme et pour ainsi dire renouvelée !

Quelle que fût la préoccupation de la jeune femme, elle ne put échapper à cette influence bienfaisante du matin. Aussi la mère Louis poussa-t-elle une exclamation de joie en entrant.

— Ah ! vertudieu ! à la bonne heure, voilà ses couleurs revenues, s'écria-t-elle en l'embrassant ; eh bien ! comment que t'as dormi dans notre *logane* (cabane), petiote ?

— Fort bien, Madame, répondit Honorine timidement.

—Et t'as pas fait de mauvais rêves? T'as pas vu de *hans* (fantômes) ? Dam ! c'est pas gentil comme dans vos palais de Paris ; mais l'ac-

coutumance fait la jouissance. Nous tâcherons, d'ailleurs, de t'arranger un peu ton nid.

— Tel qu'il est j'en suis satisfaite, dit Honorine, et je ne demande rien de plus, Madame.

— M'appelle donc pas comme ça, interrompit la fermière avec une grosse bonhomie. Voyons, ma *mezette* (mésange), parle-moi d'amitié, et dis-moi mère Louis... Tu me gardes peut-être rancune d'hier.

— Oh ! ne le croyez pas, Madame.

— Encore !

— Non... ma mère, reprit Honorine en levant sur la paysanne un regard plus rassuré ; ma mère, puisque vous me permettez de me dire votre fille.

— Si je te le permets ! Eh bien ! est-ce que c'est pas un droit ? Allons, allons, *mezette*, tu verras que nous nous entendrons. Mais, pour le quart-d'heure, il faut que tu descendes, vu

qu'il y a en bas l'homme qui t'a conduite ici.

— Marc !

— Oui , il vient d'arriver avec une femme ; je leur ai fait servir à déjeuner... car y faut pas croire, d'après ce qui t'est arrivé hier, que ta grand'mère soit avaricieuse , au moins ! Vertudieu ! j'suis jamais plus contente que quand j'peux faire manger mon bien par de braves gens... Aussi je leur ai fait servir du meilleur.

X

Adieux.

Honorine suivit la mère Louis, et trouva Marc et Françoise assis devant une table, sur laquelle la fermière avait fait entasser tout ce qui pouvait se manger à la ferme. Il était évident qu'elle tenait à rétablir sa réputation aux yeux de sa petite-fille, et à racheter, à ses propres yeux, son oubli de la veille. C'était de l'hospitalité, exaltée par le remords !

— Vois-tu, dit-elle en entrant, les voilà qui

s'empaffent (se rassâsient) à discrétion ; vous dérangez point, braves gens ; table servie doit être amie. Vous voyez que ce matin la petite est gaillarde comme le *moisson d'arbanie* (le moineau).

— Madame est-elle vraiment comme elle le souhaitait? demanda Marc, qui s'était levé, et dont le regard interrogateur donnait un double sens à ces paroles.

—Oui, dit Honorine avec intention, ne vous inquiétez point pour moi, monsieur Marc, tout ira bien.

Le garçon de bureau parut respirer plus librement.

— J'en réponds que ça ira bien, reprit la mère Louis, qui n'avait vu, dans la question et dans la réponse échangées, qu'une allusion à l'indisposition de la veille ; avant un mois je parie vous l'engraisser que vous ne la reconnaîtrez plus. Je me charge de sa santé, moi ! Pas vrai, petite, que tu me laisseras être

ton *mière?* Oh ! c'est qu'elle n'a plus peur de moi ; nous sommes toutes deux maintenant à pain et à pot ; mais remettez-vous donc à table !

— Faites excuse, Madame, dit Marc, nous avons fini ; mais puisque vous nous êtes si bonne, ça m'enhardit à vous adresser une demande.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Voici une jeune femme qui a besoin, et bonne volonté de gagner sa vie. On lui a dit qu'elle trouverait du travail à la ferme, et alors elle est venue...

— Ah ! c'est pour ça, dit la mère Louis, qui changea subitement de ton et jeta sur Françoise un regard inquisitorial, et qu'est-ce qu'elle fait, votre protégée ?

— Tout ce qu'on m'ordonnera, Madame, dit Françoise avec soumission.

— Ce qui veut dire que vous ne savez rien, reprit la fermière rudement ; ça ne peut pas nous aller, ma chère ; d'ailleurs, vous avez les

mains trop blanches pour nous autres gens de la campagne ; vous vous êtes trompée de maison.

— Pardonnez-moi, dit Marc, elle était adressée à la ferme par une personne qui lui a remis une lettre.

— Qui ça ?

— Un Monsieur bien bon, reprit Françoise, en présentant le billet ; il m'a dit qu'il était le voisin de Madame.

— Donnez à la *mezette ;* j'ai pas d'assez bons yeux pour lire l'écriture de main... Un voisin des Motteux ?... Qui donc que ça peut être ?

Honorine ouvrit le billet, regarda la signature et tressaillit.

— M. de Gausson, s'écria-t-elle.

— Ah ! c'est le beau brun, reprit l'ancienne meunière ; c'est différent ; je l'aime tout plein.

— Il est donc ici ? demanda Honorine agitée.

— Mais certainement, reprit la mère Louis ;

il demeure à son vieux pigeonnier de Vert-Bec ; est-ce que tu le connais aussi ?

— Je l'ai vu à Paris.

— Tiens, c'est juste, il en est... eh ben, comme ça se trouve.., y vient souvent aux Motteux, vous pourrez refaire connaissance ; mais voyons donc ce qu'elle chante sa lettre.

Honorine lut :

« Chère madame Louis,

« Je vous adresse une pauvre femme que
« je recommande à votre bon cœur. Procu-
« rez-lui du travail; elle paraît douce, pleine
« de zèle et de bons sentiments. A mon retour,
« j'irai vous remercier de ce que vous aurez
« fait pour elle.

« Je vous avertis que le gros Lorry a vendu
« ses foins 37 francs le millier.

« DE GAUSSON. »

— Voyez-vous, s'écria la mère Louis, frappée surtout de ce dernier renseignement qui

formait comme la péroraison de la supplique de Marcel ; 37 fr. le millier, quand mon gendre voulait me les faire livrer à 34 ; c'est comme ça qu'y prend mes intérêts ! on ne peut compter sur personne.

— Sauf sur M. de Gausson, fit observer Honorine en souriant.

— C'est vrai qu'il est bien gentil d'avoir pensé à moi, reprit la mère Louis ; du reste, je l'ai toujours dit, c'est un *fel* gars.

— Aussi vous ne refusez point sa protégée, ma mère, continua la jeune femme ; il la recommande *à vötre bon cœur,* et il doit venir vous remercier à son retour, il faut bien, pour cela, que vous fassiez quelque chose.

— Tu crois, dit la fermière adoucie ; eh bien ! nous verrons. Mais qu'est-ce qu'on peut faire de quéqu'un qu'a un enfant sur les bras ?.. encore si elle pouvait coudre... laver !

Françoise se hâta de répondre qu'elle le pouvait.

— Alors on vous prendra... mais rien qu'à l'essai! dit la fermière qui, au milieu même de ses entraînements, gardait quelque chose de la prudence normande; vous demeurez à Trévières, pas vrai?

— Elle est arrivée hier, fit observer Marc, et ne demeure encore nulle part.

— Ah! elle est sur le pavé, reprit la mère Louis avec brusquerie, mais en jetant à Françoise un regard plus attentif; il faut bien pourtant qu'elle trouve une niche pour elle et son petit.

— Je chercherai, Madame...

— Oui, mais y faut un ménage, et m'est avis que vous portez tout votre faix dans votre bonnet de nuit! Y a bien ici au bout du petit bois, la *turne* de l'ancien garde qu'on pourrait vous prêter.

— Ah! madame! s'écria Françoise attendrie, comment vous remercier...

— C'est qu'en attendant, je vous avertis,

reprit la mère Louis toujours précautionneuse, si j'trouve à la louer plus tard, faudra déménager... mais pour le moment vous serez toujours à l'abri avec le petit... Quel âge qu'il a vot'gars.

— Trente mois, Madame.

— C'est éveillé comme un *jacquet* (écureuil), donnez-le moi donc un peu.

— Mon Dieu! je vous demande bien pardon, dit timidement Françoise; mais il est si accoutumé à moi qu'il ne veut point me quitter... Veux-tu aller à madame?

L'enfant regarda la fermière, et, trompé sans doute par son costume, qui lui rappela son ancienne nourrice, il se jeta dans ses bras avec un cri joyeux.

— Vous le voyez qu'il veut bien venir, dit la mère Louis en le faisant sauter.

— C'est la première fois! répliqua Françoise étonnée, et madame est la seule personne qui ne lui ait point fait peur.

— Et pourquoi donc que je lui ferais peur à ce pauvre friquet, dit la paysanne visiblement flattée de l'exception faite en sa faveur par l'enfant ; ces petits, ça sent le monde, voyez-vous ; ça a l'instinct de connaître les bons des *maxis* (méchants) ; pas vrai, mon *jaquet* ; allons, gazouille ; grimpe sur ma *falle* (estomac) ; a-t-y l'air *dégoté* au moins ; je veux que nous soyons bons amis. Dites donc, ma fille, comment qu'on vous appelle ?

— Françoise, madame.

— Eh bien, Françoise, faudra que vous preniez tous les soirs une *guichonnée* de lait à la ferme pour le petit.

— Ah ! madame, que de bontés !...

— Je vous dis pas que ça sera une rente à perpétuité, au moins ; mais pour le quart-d'heure l'enfant en profitera.

Honorine se joignit à Françoise et à Marc pour remercier la mère Louis, dont leur reconnaissance exalta la bonne volonté, et qui

voulut établir sur-le-champ la grisette dans l'ancienne maison du garde.

Celle-ci, placée à la lisière du taillis, sur le penchant du coteau qui domine au nord la rivière d'Esque, avait quelque chose de sauvage, qui formait contraste avec les autres habitations du pays. Sa vue, bornée de tous côtés par les fourrés ne s'étendait que sur une friche semée de rochers et de touffes de chênes, tandis qu'un peu plus bas, le coteau, soigneusement cultivé, présentait à l'œil des vergers, des champs de blé vert et des prairies entrecoupées de maisonnettes blanches.

Mais après tant d'épreuves, l'aspect d'un toit qui pût abriter son fils ne pouvait manquer, quel qu'il fût, de réjouir Françoise. Douée d'ailleurs de cette heureuse souplesse, qui fait que les désirs s'abaissent ou s'élèvent selon la situation, comme une eau docile qui prend d'elle-même son niveau, la grisette n'avait à combattre ni le regret des biens perdus,

ni l'ajournement des biens espérés. Elle recevait de Dieu son bonheur au jour le jour, sans se tourmenter de ce qu'il avait été la veille, de ce qu'il serait le lendemain. Aussi, lorsque après avoir mis en ordre le pauvre ménage de la maison des taillis, elle se retrouva, le soir devant un feu de broussailles, et son enfant endormi sur ses genoux, sa pensée ne se reporta point vers les angoisses qu'elle venait de traverser, mais sur le secours inespéré qui lui était offert. Satisfaite d'avoir trouvé, comme l'oiseau du ciel, un nid et le repos du soir, elle ne porta pas plus loin ses regards et attendit tranquillement le sommeil.

Quant à Honorine, de retour à la ferme, elle y avait trouvé une réponse d'Arthur, à la lettre écrite avant son départ. Sans entrer dans aucune explication, de Luxeuil déclarait consentir provisoirement à son séjour près de sa grand'mère, et lui demandait une procura-

tion qui lui permît d'exercer les droits qu'elle avait déclaré lui abandonner.

La lettre était courte, sans allusions, et ne laisssait aucun moyen de deviner les intentions d'Arthur pour l'avenir.

En tous cas, le présent semblait assuré et la jeune femme pouvait espérer qu'emporté par le tourbillon du monde, son mari finirait par l'oublier. Trop de prévoyance d'ailleurs eût entraîné trop d'inquiétudes ; elle résolut de se laisser aller au courant des événements, sans ajouter au poids de chaque jour celui d'un avenir incertain.

Rien ne retenait plus Marc à la ferme ; il prit congé d'Honorine qui, au moment de le quitter, se sentit saisie d'un attendrissement mêlé d'angoisses. Malgré l'évidence du service reçu, la révélation d'Arthur continuait à la troubler : elle eût voulu réhabiliter dans son propre jugement celui dont elle avait obtenu le secours, ennoblir sa reconnaissance

par l'estime, glorifier enfin un dévoûment dont elle profitait sans pouvoir l'avouer!

Au moment où Marc se découvrit en répétant, d'un accent ému, un dernier adieu, elle lui saisit la main et s'écria :

— Vous ne partirez pas ainsi sans m'avoir ôté mes doutes! on vous a accusé devant moi!... mais ce qu'on a dit était un mensonge, avouez-le, je vous en conjure à mains jointes; avouez-le, à moi, à moi seule! je ne vous demande pas d'explication, dites seulement : non! et je vous croirai.

Au premier mot prononcé par la jeune femme, Marc était devenu très pâle; il retira sa main et répondit à voix basse :

— Madame n'a-t-elle point vu que je n'avais rien à répondre, quand Monsieur de Luxeuil m'a accusé?

— Oui, dit vivement Honorine, mais quelque motif... que j'ignore... vous a sans doute forcé à vous taire.

Il secoua la tête.

— Je me suis tu parce qu'il disait la vérité, répliqua-t-il sourdement.

Honorine le regarda.

— Mais alors, reprit-elle troublée, si vous avez été.... si vous êtes... ce qu'il a dit, que peut-il y avoir eu de commun entre vous et ma mère ? Pourquoi ce dévoûment dont je ne puis désormais soupçonner la sincérité ? Quel intérêt trouvez-vous à me défendre ?

— Vous m'avez déjà fait cette question, murmura Marc.

— Et vous m'avez répondu : plus tard !

— Oui, plus tard..... peut-être... peut-être aussi jamais ! cela dépendra de vous.

— De moi ? comment faut-il vous supplier alors ?

— Ne suppliez pas, c'est inutile... pour me faire parler il faut autre chose que vos désirs d'aujourd'hui... car je comprends bien, allez, pourquoi ces questions ! Vous êtes triste d'être

protégée par un réprouvé comme moi ; vous voudriez ne pas être obligée de me mépriser, le mépris gêne la reconnaissance ! mais je n'en attends pas ; vous ne m'en devez pas !

— Que dites-vous ?

— Non ; tout ce que je vous demande, c'est d'avoir confiance ! c'est, quand vous aurez besoin de moi, de me faire signe, c'est de me regarder comme votre esclave, comme votre chien, de me dire : va là, viens ici ! et j'irai, je viendrai ! de vous servir de moi sans vous inquiéter de moi ; de me regarder comme une chose qui est à vous et dont vous pouvez tout faire pour votre bonheur.

Honorine fut remuée jusqu'au fond du cœur. Le ton de Marc n'avait ni l'élévation ni l'élan que donne l'exaltation ; il était bas, presque calme, mais profond. On sentait qu'il n'y avait là aucune surexcitation passagère ; c'était l'expression d'un sentiment depuis longtemps maître de l'âme tout entière,

et qui en était devenu pour ainsi dire l'état.

— Et vous pensez que je puis accepter un échange aussi inégal, s'écria-t-elle, les yeux fixés sur Marc ! à vous tous les sacrifices ; à moi la liberté de l'ingratitude ! je repousse de pareilles conditions ! si je ne dois être pour vous qu'une cause d'abnégation et de souffrance, je renonce à en profiter plus longtemps.

— Ah ! ne dites pas cela ! interrompit précipitamment Marc, d'un accent douloureux ; ce que je fais pour vous est désormais ma seule consolation ; si je ne l'avais point, tout serait fini ! Savez-vous, d'ailleurs, si ce n'est pas un moyen de me racheter... si je n'ai rien à expier !... Ah ! ne me faites pas de questions, mais laissez-moi continuer ce que j'ai commencé... Si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour moi-même ; j'en ai besoin et je..... je l'ai PROMIS !

Ce dernier mot fut accentué par Marc avec

une sorte d'exaltation pieuse. Il semblait l'avoir prononcé sous l'obsession d'un souvenir toujours présent, et comme si quelque ombre invisible eût pu entendre ce renouvellement de serment. Honorine saisie garda le silence ; il y eut une pause assez longue.

— Je retourne à Paris, reprit enfin Marc, c'est là surtout que vous avez besoin d'un serviteur dévoué. Je veillerai sur M. de Luxeuil; et, s'il est nécessaire, vous recevrez mes avertissements.

— Allez donc, dit la jeune femme, puisque vous voulez rester un bienfaiteur inconnu; allez, et quel qu'ait été votre passé, soyez béni pour ce que je vous dois.

Elle lui présenta les deux mains qu'il prit et qu'il baisa l'une après l'autre avec une humilité attendrie, puis il salua et partit.

Les premiers jours furent employés par Honorine à s'établir à la ferme. Marc lui avait recommandé Françoise avant son départ; mais

cette recommandation était inutile. La protégée de Marcel était déjà celle d'Honorine.

Il y avait d'ailleurs, entre les deux jeunes femmes, des rapports de position qui devaient les rapprocher. Toutes deux meurtries par de douloureuses épreuves, toutes deux exilées dans un milieu nouveau et inconnu, elles sentirent le besoin de s'appuyer l'une sur l'autre. La similitude des souffrances avait fait disparaître l'inégalité des rangs, et à peine ces cœurs de même famille se furent-ils sentis, qu'ils s'adoptèrent avec ardeur.

Seulement, la différence des habitudes donna à chacune une position distincte. Honorine fut la maîtresse affectueuse et tendre, Françoise la servante reconnaissante et dévouée.

Toutes deux travaillèrent ensemble à conquérir les bonnes grâces de la mère Louis, non par calcul, mais par un besoin commun d'être aimées. La fermière, dont le grossier égoïsme

s'était jusqu'alors agité au milieu des basses servilités ou des résistances brutales, se trouva comme enveloppée dans l'affectueuse complaisance de ces deux femmes. Leur zèle et leur patience désarmaient sa mauvaise humeur. Toujours dans son tort avec elles, sans qu'elles le fissent jamais sentir, la paysanne finit par reconnaître intérieurement son injustice. Ces coups, auxquels on ne répondait jamais que par le sourire ou les caresses, lui firent honte ; elle mit les deux Parisiennes hors de la sphère où grondaient ses emportements, et n'eut plus pour elles que des paroles amicales. C'était comme un port où, après les tempêtes du ménage, elle venait respirer. Elle arrivait toujours près des deux femmes chargée de malédictions ou de menaces, et, tout en criant ses plaintes, elle se dégrisait de sa colère, se calmait insensiblement et finissait par redevenir tranquille et souriante. On eût dit

une nuée d'orage entrant dans une atmosphère paisible où elle se déchargeait insensiblement de ses foudres.

XI

Amis et ennemis.

Vorel s'était vite aperçu de l'influence acquise par Honorine et par Françoise ; mais tous ses efforts pour y nuire furent inutiles : la fermière des Motteux étant une de ces natures pour lesquelles l'opposition est un stimulant, loin d'être un obstacle. En voyant le médecin combattre sa nouvelle préférence, elle y trouva, outre le charme de l'entraînement, celui de la contradiction, et elle s'y affermit.

C'était, d'ailleurs, pour elle, un moyen d'échapper à Vorel, que la nécessité lui avait longtemps imposé, et elle le lui déclara avec sa liberté habituelle. Le docteur ne témoigna nulle rancune apparente à sa nièce ni à Françoise, mais il ne négligea rien de ce qui pouvait leur nuire dans le pays.

L'humeur de la fermière amenait de fréquentes querelles de voisinage, des réclamations d'ouvriers, des débats d'intérêt dont le docteur était l'arbitre : qui avait à se plaindre de la mère Louis venait s'adresser à lui comme au seul intermédiaire qui pût faire entendre raison à la propriétaire des Motteux, et son intervention était toujours décisive. Mais, peu après l'arrivée d'Honorine, il affecta de refuser son entremise, en déclarant que la fermière avait renoncé à ses conseils, qu'elle était désormais sous de nouvelles influences, et qu'il n'y avait plus rien à espérer.

Les malheureux, ainsi éconduits, se retiraient le cœur gros de malédictions contre les deux Parisiennes, qui devenaient responsables, à leur insu, de toutes les injustices et de toutes les violences de la paysanne.

Celle-ci contribuait, de son côté, sans le vouloir, à grossir l'animadversion générale contre ses protégées. Justement préoccupée de tout ce qu'il y avait chez elles à louer, elle les citait sans cesse en exemple ; elle s'en faisait une arme pour frapper, et un moyen de comparaison pour déprécier ; les noms d'Honorine et de Françoise étaient devenus à Trévières ce qu'avait été celui d'Aristide à Athènes. Les plus vicieux les avaient prises en haine, et les meilleurs eux-mêmes se lassaient de les entendre appeler justes. Ajoutez l'hostilité instinctive des paysans pour tout ce qui vient de la ville, et surtout de la grande ville. Rien qu'en leur qualité de Parisiennes, les deux

femmes étaient déjà des ennemies. Que venaient chercher ces étrangères? Pourquoi occupaient-elles à la ferme des places qu'auraient pu occuper des gens du pays? Ne suffisait-il pas de voir leur beauté, leur grâce, leurs manières polies pour deviner que toutes deux devaient être des intrigantes?...

Et avec cela elles se montraient fières. Elles évitaient de causer indifféremment avec tout le monde; elles ne faisaient point de visites aux voisins; elles ne prenaient part à aucun des commérages qui occupaient la paroisse: on ne les voyait qu'au travail pendant la semaine, et à l'église le dimanche! Pour se condamner à vivre ainsi isolées, il fallait avoir quelque chose de bien sérieux à se reprocher.

Ces calomnies et ces inductions passant de bouche en bouche, grossies par la sottise ou par la méchanceté, une sorte de ligue se forma contre les deux femmes: on les accusait sour-

dement de tout ce qui se faisait de mal à la ferme.

Mais, parmi les haines ainsi fomentées, il en était une plus dangereuse que toutes les autres : c'était celle de ce paysan entrevu par le lecteur lors de l'arrivée d'Honorine aux Motteux.

Romain, le fermier du Vrillet, passait depuis longtemps pour l'homme le plus redoutable du canton. L'opinion publique l'accusait même tout bas d'avoir occasioné la mort de sa sœur par ses violences ; mais nul n'eût osé répéter hautement, et en sa présence, une pareille dénonciation. Capable de tous les excès quand il était poussé par la passion, il avait réussi à se faire une sauve-garde de ses emportements ; la terreur qu'il inspirait lui tenait lieu d'innocence : personne ne l'avait pour ami, tout le monde évitait de se le rendre ennemi.

La propriétaire des Motteux partageait, sans

l'avouer, la crainte générale. Elle se querellait bien, de temps en temps avec Romain, dont la ferme touchait à ses terres ; elle le menaçait même par instants, mais tout s'arrêtait là, et le paysan, sûr d'obtenir ce qu'il voulait, pardonnait à sa voisine cette résistance plus bruyante que sérieuse.

L'arrivée d'Honorine changea cet état de choses. Affligée des débats qu'elle voyait, la jeune femme engagea la mère Louis à y couper court, en brisant tout rapport avec le fermier du Vrillet. En conséquence, les clôtures furent rétablies, un terrain qui se trouvait commun partagé, quelques comptes arriérés soumis à un arbitre et l'on cessa de se voir et de se parler.

Cette rupture, dans laquelle Romain eut tout à perdre, l'enflamma de haine contre la dame de Paris qui en avait été la conseillère innocente mais avouée. Seule, elle avait secoué ce joug de terreur qui, après avoir fait la sûreté

du paysan était insensiblement devenu son orgueil, et elle l'avait fait sans effort, sans bruit, avec une facilité indifférente qui augmentait son dépit. Aussi, lorsqu'assis à sa porte, il voyait passer cette jeune femme frêle et timide en apparence, qui avait réussi à débarrasser la mère Louis de ses exigences, son front ne manquait jamais de se plisser ; ses lèvres se tordaient autour de la courte pipe serrée entre ses dents et il se demandait en lui-même comment il pourrait se venger.

Honorine ne soupçonnait ni cette rancune ni ce danger. Ne connaissant point Romain, elle n'avait pu prévoir l'effet que produiraient sur lui les mesures conseillées ; son audace n'avait été que de l'ignorance et elle y persistait.

Cependant, parmi tant d'ennemis, la jeune femme avait un allié ; c'était le fils même de Vorel.

Le *grand Jodane*, comme on l'appelait,

avait trouvé chez sa cousine une bienveillance compatissante qui l'avait d'autant plus touché qu'elle était, pour lui, toute nouvelle. Chaque jour plus assidu près de la jeune femme, il retrouvait, à ses côtés, quelques lueurs de son intelligence avortée ; il comprenait ce qu'elle disait, il avait pour elle des prévenances qui prouvaient un reste de mémoire et de raisonnement; il s'apercevait de sa gaîté et de sa tristesse; il la partageait! L'âme de l'idiot semblait prendre des forces au contact de celle d'Honorine, comme l'enfant au sein de sa mère; c'était une sorte d'allaitement spirituel qui, momentanément, renouvelait chez lui la vie et donnait à son intelligence une énergie passagère.

La jeune femme se plaisait à faire jaillir ainsi quelques étincelles de ce foyer presque éteint ; elle y soufflait doucement, elle y entretenait le reste de flamme vacillante qui retenait encore son cousin dans l'humanité ; elle

le disputait à l'abrutissement avec une caressante sollicitude !

Contrairement à ce qu'on eût pu craindre, Vorel favorisa cette intimité de son fils avec Honorine.

Quant à celle-ci, ignorant l'orage qui la menaçait, elle s'était peu à peu accoutumée à sa nouvelle situation.

Trois mois s'écoulèrent sans y rien changer. Une lettre de Marc lui avait appris que de Luxeuil, lancé plus que jamais dans les hasards du *turff*, s'y soutenait grâce à des paris toujours heureux, et ne pensait point à elle ; d'un autre côté, la mère Louis continuait à lui montrer une confiance croissante, et Françoise entrait chaque jour plus avant dans son affection.

Elle était donc aussi tranquille qu'elle pouvait l'être, lorsque, se trouvant un dimanche matin dans l'avenue des Motteux, avec la grisette, qui lui racontait son histoire, le petit

Jules, occupé à cueillir des fleurettes, se redressa tout-à-coup au milieu de l'herbe et montra du doigt un cavalier qui venait de tourner l'avenue. Les deux femmes levèrent les yeux en même temps, et poussèrent deux cris, l'une de joie, l'autre de saisissement. Le cavalier était Marcel de Gausson.

. . . .

Après la première surprise et les premières questions échangées, Françoise avait pris la bride du cheval de Marcel pour le conduire à la ferme et avertir madame Louis. Le jeune homme et Honorine restèrent seuls.

Celle-ci venait de prendre sur ses genoux le petit Jules, et passait les doigts dans ses cheveux bouclés. Marcel, debout devant elle, la regardait sans parler.

Il y eut une assez longue pause pendant laquelle on n'entendit que le gazouillement des oiseaux et de l'enfant. Enfin, de Gausson laissa échapper un geste douloureux.

— Et c'est ici que je vous retrouve, dit-il, comme s'il achevait tout haut une pensée commencée tout bas; vous ici, mon Dieu!...

— C'était mon seul asile, murmura Honorine.

— Ainsi, tout ce que j'avais craint s'est accompli! Ah! si j'avais pu vous parler avant mon départ, avant ce mariage...

— Ne rappelons point le passé, interrompit précipitamment Honorine; à quoi bon revenir sur ce qu'on ne peut changer? Parlez-moi de vous, de vos projets...

— Je n'en ai point, reprit de Gausson; ou plutôt, ceux de la veille sont détruits par les désirs du lendemain. Mon âme ressemble à ces malades qui cherchent une attitude moins douloureuse sans pouvoir la trouver. Il y a quelques jours encore, je songeais à partir, à quitter la France...

Honorine leva brusquement la tête.

— J'ignorais alors votre arrivée aux Mot-

teux, continua Marcel; depuis..... j'ai réfléchi...

— Et vous avez renoncé à ce projet?

— Je veux le soumettre à votre décision.

— Comment?

— Rappelez-vous notre première entrevue, il y a trois ans, reprit-il en regardant la jeune femme; alors nous étions tous les deux libres, heureux, pleins d'espérance, et je vous proposai d'associer nos joies... de devenir votre ami! Aujourd'hui tout est changé; nous voici enchaînés au passé, sombres, l'âme abattue; eh bien! je viens vous offrir de mettre en commun nos tristesses, de renouer cette amitié suspendue. Si vous acceptez, je reste, car ma vie aura retrouvé un but; je ne serai plus inutile et isolé; si vous refusez, au contraire, je pars, et cet entretien sera un adieu!

— Pourquoi une pareille alternative! dit

Honorine émue; vous ne pouvez ignorer combien votre amitié m'est précieuse; mais cette amitié ne peut absorber votre vie tout entière. Vous avez d'autres joies à attendre. Qui vous oblige à devenir solidaire d'une destinée perdue, quand la vôtre est libre, riche d'avenir? Que pouvez-vous trouver dans cette association fraternelle où je n'apporterais que des afflictions sans remèdes?

— J'y trouverai... le bonheur de m'affliger avec vous, dit Marcel d'un ton plein de passion, celui de vous soutenir! Nous chercherons ensemble une distraction à vos chagrins; de bonnes actions à faire; quelque généreuse mission à remplir. Vous aurez la volonté, moi l'action. Je serai le serviteur dévoué de vos projets, et je vous rapporterai la joie de la réussite. Un jour, vous l'avez oublié peut-être, un jour vous m'avez dit : — Pourquoi ne suis-je pas votre sœur? Eh bien! ce que le hasard n'avait point voulu faire, le malheur

l'aura fait; je deviendrai votre frère... Votre frère, comme les hommes sont les frères des anges.

— Hélas! c'est un beau rêve! dit la jeune femme, qui s'animait malgré elle à l'ardeur de Marcel; mais rien qu'un rêve!

— Pourquoi cela? demanda de Gausson étonné.

— Pourquoi? répéta Honorine, avec une émotion embarrassée, parce qu'à la femme abandonnée le monde impose la solitude.

Le front de Marcel s'assombrit subitement, et il demeura muet. Depuis qu'il avait appris la présence d'Honorine aux Motteux, ce projet de rapprochement avait grandi en lui sans que son exaltation soupçonnât aucun obstacle. Les mots prononcés par madame de Luxeuil frappèrent ses espérances comme la flèche qui atteint l'oiseau dans les nuages. Il sentit une douleur aiguë lui traverser le cœur et demeura un instant paralysé; mais, trop

loyal pour nier la vérité parce qu'elle renversait son édifice de bonheur, il reprit avec accablement :

— Vous avez raison, Madame; oui, le monde ne croit pas aux affections pures; la souffrance excite plutôt ses soupçons que sa pitié. Je ne pourrais venir à la ferme sans que mes visites fussent connues, calomniées. Ah! vous avez raison. Il vaut mieux que je parte.

— Non, dit Honorine avec prière; si la malignité humaine nous défend l'intimité, elle ne nous impose point une séparation inutile. Demeurez près de nous. Je saurai du moins que vous êtes là ; je vous verrai de loin en loin, j'entendrai prononcer votre nom, je penserai enfin qu'il y a, dans le voisinage, un ami qui ne m'oubliera pas, et que je puis appeler au besoin.

— Eh bien ! soit, dit Marcel ranimé par cette espérance d'être encore, de loin, un protecteur

pour Honorine; puisque vous le voulez, je resterai à portée de votre voix, sans me montrer; ne songeant qu'à vous, mais attendant votre appel. Seulement, laissez-moi la consolation des absents; celle de vous écrire...

Honorine voulut l'interrompre.

— Oh! ne me refusez pas! continua de Gausson avec impétuosité; songez que ce sera ma seule joie. Si le monde nous sépare, que nos esprits au moins puissent s'entendre à travers l'espace; que pouvez-vous craindre? Je ne vous écrirai que ce que vous m'auriez permis de vous dire, si j'avais pu vous voir. Je ne vous demande point de me répondre, mais de me lire, à vos heures perdues, comme vous liriez le journal d'un ami éloigné ou mort! Vous me le promettez, n'est-ce pas, Madame? Il le faut, il le faut, ou moi aussi je n'ai rien promis: si vous me refusez, je partirai.

L'arrivée de la mère Louis empêcha Honorine de répondre.

L'ex-meunière venait au-devant de Marcel avec cet empressement souriant qu'elle avait toujours pour les *beaux gars*. Elle conduisit de Gausson à la ferme, où elle le força d'accepter une collation et de visiter avec elle ses étables, ses granges, son courtil. Comme elle se faisait toujours suivre par Honorine, le jeune homme multipliait les questions pour prolonger la visite et s'extasiait sur tout. Aussi, au moment de se séparer, la mère Louis déclara-t-elle que le monsieur de Paris était né pour vivre à la campagne et pour conduire une ferme.

— Qué dommage qu'y lui aient mangé, là-bas, son *saint frusquin*, ajouta-t-elle, en s'adressant à demi-voix à Honorine ; maintenant faut qu'il aille chercher fortune dans les colonies.

— Dans les colonies ! répéta la jeune femme étonnée.

— Ou ailleurs, reprit la fermière ; toujours est-il qu'une fois parti, nous n'aurons guère chance de le revoir !

Honorine tressaillit.

— Pas vrai, voisin, reprit la fermière plus haut, et se retournant vers de Gausson ; pas vrai que la dernière fois vous m'avez parlé de quitter le pays.

— En effet, dit Marcel.

— Et vous êtes décidé sur l'endroit ?

— Pardon, reprit le jeune homme, en regardant Honorine avec intention ; j'ai tout-à-l'heure expliqué à Madame mes projets.

—Ah ! eh bien, qu'est-ce que c'est, *mezette*, y part ?

— Non, ma mère, balbutia Honorine émue, il reste !

En acceptant l'espèce de compromis proposé par de Gausson, la jeune femme n'avait pas

seulement obéi à la crainte de le voir s'éloigner ; elle avait aussi cédé, sans le savoir, à sa propre inclination. Ces lettres qu'il demandait à lui écrire, et qu'elle avait d'abord refusées, elle les désirait de toute l'ardeur de son amour et de son isolement.

La première qu'elle reçut la jeta dans une agitation inexprimable. Marcel la remerciait avec effusion d'avoir consenti à cette correspondance ; il lui racontait la joie qu'il trouvait à lui écrire de son donjon à demi ruiné ; il réglait, pour l'avenir, l'emploi de ses journées solitaires, et cette solitude était pleine du souvenir d'Honorine.

Ainsi qu'il l'avait promis, sa lettre ne renfermait aucun aveu ; mais l'amour brillait à travers, comme ces lumières qu'enveloppe un globe d'albâtre.

Pendant la journée, Honorine s'échappa dix fois pour relire cette lettre qu'elle savait

par cœur le soir, et qu'elle passa une partie de la nuit à relire encore!

Celle du lendemain ne la trouva ni moins empressée ni moins ravie. Les jours se succédèrent ainsi, apportant toutes les pensées, toutes les aspirations de Marcel. Bientôt Honorine sentit le besoin de répondre; ce fut d'abord pour se plaindre d'une lettre désespérée, pour rappeler de Gausson à la résignation, au courage ; son billet n'était qu'un acte d'humanité vulgaire ; mais la réponse de Marcel fut si expansive, qu'il y eût eu de la cruauté à ne point poursuivre une cure si heureusement commencée. La jeune femme continua donc sans s'apercevoir du changement de rôle, et que c'était le consolateur qui maintenant devait être consolé !

La correspondance d'abord limitée aux encouragements, devint bientôt plus variée et plus intime. Au monologue avait succédé le dialogue rapide, ardent, entrecoupé ! Un cou-

rant électrique s'établit du donjon à la ferme et de la ferme au donjon. On avait d'abord employé pour faire parvenir les lettres, mille expédients que créait l'adresse ou que fournissait le hasard ; mais quand l'échange se fut régularisé, il fallut trouver un moyen sûr et constant. On convint donc que les lettres seraient déposées, tous les matins et tous les soirs, au creux d'un vieux pommier qui s'élevait sur le coteau, au point où finissait le fourré et où commençaient les cultures. Caché par les taillis, Marcel pouvait y arriver sans être aperçu, et Honorine trouvait l'arbre presque sur son passage, en revenant de la cabane habitée par Françoise. Rien ne devait donc éveiller les soupçons.

Un intérêt trop grave préoccupait d'ailleurs depuis quelque temps les habitants de la ferme et ceux de Trévières, pour qu'ils pussent songer à surveiller les deux amants.

XII

Présages.

Parmi tous les fléaux qui parfois frappent la population des champs, il en est un plus redouté qu'aucun autre, si redouté qu'elle ne peut se résoudre à l'attribuer à Dieu et qu'elle en accuse hautement l'esprit du mal; nous voulons parler des épizooties.

C'est que, pour le paysan, le troupeau n'est point une partie de la richesse, mais toute la richesse! c'est l'instrument sans lequel la

charrue demeure immobile. Les laboureurs, privés d'attelages, ressemblent à ces archers auxquels le prince Noir fit couper les trois doigts de la main droite; la vie leur devient inutile. En 1815, des chefs de bande parcouraient les fermes de l'ouest en criant aux paysans :

— Envoie tes fils aux chouans ou nous tuons tes bœufs.

Et les paysans obéissaient.

Quand l'inondation ou l'incendie ravagent les campagnes, on peut leur disputer une part des richesses; quand le choléra décime les familles, ceux qui échappent se consolent par le travail ou la prière; mais, après l'épizootie, nulle ressource! Il faut rendre au maître la ferme qu'on ne peut plus cultiver et quitter la paroisse où l'on était connu pour aller demander, à son tour, le pain journalier que l'on donnait autrefois!

Or, ce fléau terrible menaçait le Bessin

depuis plus de deux mois. Il avait été jusqu'alors combattu par un certain Roc Jallu, espèce de sorcier, étranger au pays, dont on racontait des merveilles. Mais le mal, arrêté par lui sur un point du département, reparaissait aussitôt ailleurs et tenait la population entière dans l'inquiétude.

Bien que par un heureux et singulier privilége Trévières eût échappé jusqu'alors à la contagion, on s'en préoccupait vivement dans la paroisse, non pour s'y préparer (la prévoyance est une vertu inconnue du peuple), mais pour en parler.

Un soir, tous les gens de la ferme se trouvaient réunis dans une salle basse où l'on prenait en commun les repas. La journée avait été orageuse ; un brouillard pluvieux couvrait le ciel, et bien que l'on fût au mois de juin, la nuit était sans étoiles.

Un vent tiède et lourd grondait à travers les hangars vides ou faisait crier la gi-

rouette rouillée de la chapelle. Le feu allumé pour préparer le repas s'éteignait au foyer, et la *puette* (chandelle de résine) elle-même ne jetait qu'une clarté trouble qui donnait aux objets des formes incertaines. Il y avait enfin dans l'air je ne sais quoi de triste et d'étouffant qui oppressait toute expansion de vie, une atmosphère de plomb par laquelle on se sentait douloureusement alourdi.

Malgré l'insensibilité nerveuse ordinaire aux paysans, les gens de la ferme éprouvaient eux-mêmes l'influence de cette sombre soirée. La conversation était plus languissante et les funestes prévisions avaient remplacé les plaisanteries de la veillée.

On parlait depuis quelques jours de bestiaux morts à Balleroy; le tour de Trévières ne pouvait tarder à venir.

Un des garçons de charrue fit observer que M. Vorel était parti depuis la veille pour Bayeux où il était appelé, avec les autres

maires de l'arrondissement, afin de chercher les mesures à prendre contre la mortalité des troupeaux.

Le vieux berger Micou tira sa pipe, regarda le foyer et secoua la tête. C'était sa manière habituelle, toutes les fois qu'il voulait dire quelque chose de grave.

Anselme Micou, qui se trouvait à la ferme avant qu'elle eût été acquise par la mère Louis, appartenait à cette race de bergers sentencieux et songeurs auxquels la crédulité de nos paysans attribue une seconde vue. Il avait passé quarante années à parcourir les friches, à la suite de son troupeau, à voir les étoiles se lever et mourir, à observer le vol des hirondelles de mer, à écouter les mille voix du crépuscule ou du soir, et ces contemplations solitaires avaient amené chez lui une sorte d'exaltation intérieure. Il parlait rarement, mais ses paroles avaient toujours quelque chose de solennel, de prophétique.

Au geste bien connu qu'il venait de faire, tous les regards s'étaient tournés vers lui; le vieux Micou demeura quelque temps muet, puis, retournant vers les gens de la ferme son visage tanné et plissé de rides :

— Les *monsieurs* de Bayeux auront beau faire, dit-il, y n'empêcheront pas les malheurs qui se préparent pour le pays.

— Y a donc eu des signes, *vieu* Anselme? demanda une jeune servante effrayée.

— Y a toujours des signes pour ceux qui voient, répliqua Micou.

— Et vous avez vu qué'q'chose, reprirent plusieurs voix?

— J'ai vu que le diable *vellinait* (rôdait) autour de la paroisse; la nuit dernière il était chez Romain.

Tous les assistants se regardèrent.

— Comment donc que vous savez ça? demanda le garçon de charrue.

Le berger secoua les cendres de sa pipe éteinte.

— Vous connaissez bien tous la *viette* (sentier) qui conduit de la route d'Isigny aux Motteux ? demanda-t-il.

— Oui, répliqua la jeune servante; elle passe devant la maison de Romain.

— Pour lors donc je revenais hier dans la *serence* (soirée) de conduire au boucher les moutons que mam' Louis avait vendus et j'allais passer le *riolet* (petit ruisseau), quand je vois tout-à-coup je ne sais quoi dans le sombre, ça allait sans pieds et sans rien, à travers l'herbe, jusqu'à la petite cour de Romain.

Plusieurs exclamations d'étonnement l'interrompirent.

— J'm'étais arrêté tout coi, reprit le berger, avec son calme habituel, j'attendais d'voir la chose là où y avait d'la lune; ça glissa tout doucettement le long d'la grange et ça arriva en pleine clarté !.... C'était un buisson.

— Un buisson qui marchait ? répéta tout le monde.

— Ça en avait la mine du moins, continua Micou, ça avait d'la branche et d'la feuille ; mais j'ai ben compris su l'moment c'qu'en était et j'ai fait autour de moi, avec mon bâton, le cercle de conservation ; alors le buisson s'est approché des étables et il est entré dedans.

— Dans l'étable ?

— Où il est resté *cunché* (caché) un tantinet ; après quoi j'lai vu ressortir, il a passé devant moi en *halaisant* (haletant) comme un être de chair et y s'est perdu dans les *vignots* (joncs marins).

Les paysans se regardèrent avec une expression dans laquelle l'étonnement se mêlait à l'inquiétude.

— Quoi donc qu'ça peut être ? demanda le garçon de charrue ; on n'a jamais entendu

parler de rien d'pareil dans le pays; c'est ni un *varou* ni le *rongeur d'os de Bayeux*.

— Dans mon pays, fit observer une des servantes, qui portait la coiffure des environs de Falaise, y a ben *tarane* et *fourlore* ; mais y paraissent avec des figures comme le monde vivant et tout brillants de flammes.

— Chez nous, ajouta un gars de Domfront, on s'défie surtout de la *Mazarine*, qu'est la mère de tous les mauvais esprits, mais toutefois et quantes on la voit, c'est avec l'air d'une *housta* (femme-hommasse) et non pas d'un buisson.

— Quoi donc qu'ça peut être? reprirent en chœur les assistants, dont les regards s'arrêtèrent sur le berger pour lui demander l'explication de sa vision.

— On ne l'saura ben que trop tôt! répliqua Micou d'un air triste. Quand les choses n'vont pas à l'ordinaire, voyez-vous, c'est que l'bon Dieu s'est *écaré* (impatienté) contre ceux

d'en bas et qu'y veut *effriter* (effrayer) par un exemple. Romain est dur avec les pauvres gens, il a donné un mauvais coup à sa sœur qui en est morte ; le bon Dieu n'oublie pas ça, non ; et il faudra ben que le fermier du Vrillet *ravoue* (répare) ses mauvaisetés.

Honorine, placée à quelques pas du cercle de paysans, près de la mère Louis, qui sommeillait dans son fauteuil de jonc, et de Françoise, occupée à bercer son fils sur ses genoux, n'avait jusqu'alors pris aucune part à la conversation. Mais, à ces derniers mots, elle se tourna vers Micou et lui dit en souriant :

— Alors vous pensez que la punition s'arrêtera à Romain, vieil Anselme, et que les braves gens n'auront rien à craindre ?

— Perjou ! s'écria le garçon de charrue : ça ne serait pas juste si nous étions *housqués* (punis) pour l'homme du Vrillet ; faudra que le malheur s'arrête à lui et à son fait.

— Oui, s'il n'y a qu'un pécheur dans le

pays, reprit Micou ; mais si on les trouve à *grouée* (en quantité) faudra ben que le bon Dieu frappe partout. Ah ! il y a longtemps que je dis qu'y s'lassera ; mais on est *calard* (paresseux) pour sortir du mal ; et ben v'là le jour où faudra faire ses comptes ; y aura des signes...

Un éclair, suivi d'un cri terrible, interrompit le berger. Les paysans effrayés se retournèrent. Françoise pâle, le corps rejeté en arrière et enveloppant son enfant d'un de ses bras, comme pour le défendre, montrait de l'autre main la fenêtre ouverte.

Tous les yeux prirent cette direction ; mais l'éclair avait passé et l'on n'apercevait plus au dehors qu'un abîme obscur.

— Qu'est-ce qui a *vipé* (crié)? dit la mère Louis éveillée en sursaut.

— Quoi donc est-ce que vous avez, ajoutèrent la voix des domestiques?

— Je l'ai vu, bégaya Françoise, là, j'en suis sûre.

— Qui ça ?

— Il était grand comme lui... et tout blanc...

— Blanc ? Ah ! Jésus ! c'est un *raparat* (fantôme) ! s'écrièrent les servantes.

— Non, reprit Françoise qui serrait son enfant contre elle ; non... c'était un des assassins... de M. Marc.

— Un assassin ! répétèrent toutes les voix.

Il y eut une courte pause, puis deux des garçons se levèrent.

— Faut voir, dirent-ils en décrochant, l'un une vieille hallebarde suspendue au mur, l'autre un fusil.

La mère Louis se leva également et saisit une fourche neuve que l'on venait d'emmancher.

— J'vas avec vous, mes gars, dit-elle ; dans

ces cas-là une femme peut servir, il n'y a pas de mauvais coups pour tuer une vipère.

Malgré sa terreur, Honorine voulut suivre sa tante et Françoise voulut suivre Honorine.

La petite troupe, accompagnée d'une des servantes, qui avait eu la bravoure d'allumer la lanterne, fit le tour de l'aire à battre, visita les granges, les étables, la buanderie sans rien découvrir. Enfin il fut bien constaté qu'il n'y avait personne dans l'enclos.

Cependant le chien de garde, dont les aboiements avaient d'abord semblé appuyer la déclaration de Françoise, faisait entendre maintenant des hurlements plaintifs et demeurait devant sa loge rampant sur le ventre et allongeant convulsivement les pattes sous son museau dont il creusait la terre. A la vue de la troupe qui rentrait à la ferme, il redoubla ses gémissements, se laissa aller sur le flanc et roidit tout son corps qui frissonnait.

La mère Louis s'arrêta saisie malgré elle.

— Eh ben, qu'est-ce qu'il a donc Castor? demanda-t-elle, en regardant le chien qui râlait.

— Il a le mal de la mort, dit Anselme Micou qui venait de s'approcher.

— Comment, mon chien va mourir! s'écria la fermière; mais il est venu quelqu'un alors?

— Il est venu le mauvais esprit! continua le berger, le même qui a visité la ferme du Vrillet. Faut qu'chacun songe à ses torts.

— Allons, tu nous *assouis* (étourdis) toi, interrompit brusquement la paysanne; v'là-t'y pas qu'on devrait faire sa confession générale parce qu'un chien est malade. Faut que tu n'as pas plus d'*assent* (raison) que tes bêtes.

— Que ceux qui ne croient rien ne craignent rien! dit le berger d'un air sombre; mais il viendra des enseignements!

— Prenez garde à vous, voisine! interrom-

pit tout-à-coup la voix d'un paysan à cheval qui suivait le chemin du Balleroy.

— C'est Richard ! s'écria le garçon de charrue.

— Le mauvais air est sur Trévières, continua la voix ; toutes les bêtes sont mortes au Vrillet !...

A ces mots l'homme et le cheval disparurent rapidement dans la nuit !

. . . .

La nouvelle donnée par Richard se confirma, malheureusement, le lendemain ; mais le fléau ne s'arrêta pas au Vrillet ; il frappa successivement la plupart des fermes environnantes, et la contagion devint bientôt générale.

Tous les travaux furent suspendus, les hommes, réunis aux cabarets, rendez-vous ordinaire dans les afflictions comme dans les joies, se communiquaient les nouvelles arrivées des différents points du canton, tandis

que les femmes se lamentaient devant les seuils ou allumaient des cierges bénis à l'église de la paroisse. La consternation croissait à chaque instant par l'annonce de quelque nouveau désastre et par la révélation des circonstances mystérieuses qui l'avaient précédé; car, soit vision, soit réalité, partout des apparitions étranges avaient effrayé les habitants des fermes isolées. Les uns avaient aperçu, comme Anselme Micou, le buisson marchant, d'autres, comme Françoise, un fantôme à figure sinistre, plusieurs parlaient d'un mendiant qui, après avoir rôdé autour de leur habitation, s'était échappé sans que l'on pût dire comment; quelques-uns enfin assuraient avoir aperçu un homme vêtu de noir et d'une grandeur démesurée, qui, en passant devant les étables, avait avancé la main par les étroites fenêtres, comme pour jeter un sort sur les animaux.

Mais quelle que fût la nature des visions

aperçues, tous s'accordaient pour reconnaître une intervention mystérieuse et surhumaine; le pays était évidemment sous l'influence de quelque maudit, auquel l'esprit du mal avait dévolu sa puissance par un acte signé.

Les vieillards racontaient, à ce propos, une foule de faits transmis par la tradition et qui constataient les ravages exercés, à différentes reprises, dans le Bessin, par ces souffleurs de mauvais air. Certains auditeurs échauffés par ces récits, communiquaient déjà leurs soupçons et hasardaient des noms! Les plus sages songeaient à demander ce Roc-Jallu dont le secours avait été si efficace dans les autres cantons, lorsqu'on apprit qu'il se trouvait précisément à Isigny. Romain partit aussitôt avec un autre paysan pour le chercher.

Le fermier du Vrillet était d'autant plus intéressé à l'arrivée du sorcier étranger qu'il avait été frappé le premier et le plus cruelle-

ment. Tous ceux de ses bestiaux qui n'avaient point succombé dès le premier jour, se trouvaient dans un état désespéré, et un miracle seul semblait pouvoir les sauver.

Par un inexplicable hasard, la ferme des Motteux avait été épargnée. L'apparition qui avait effrayé Françoise et la mort du chien n'avaient été suivies d'aucun nouvel incident; mais cette exception même, loin de rassurer Madame Louis, la tenait dans une continuelle inquiétude : son bonheur l'effrayait. Elle se trouvait dans la situation d'un commandant de redoute qui, sachant tous les autres postes emportés par l'ennemi, attend que le sien subisse le même sort ; bien qu'il ne s'agît point pour elle, comme pour ses voisins, d'une question de vie ou de mort, la pensée d'une perte qui pourrait amoindrir ses économies de l'année lui donnait le frisson.

L'enrichissement n'avait, en effet, rien changé à cette nature de paysan, âpre au gain,

thésauriseuse et toujours en effroi devant la ruine. Menacée par l'épizootie qui désolait Trévières, elle se reprochait de ne l'avoir point prévue plus tôt ; elle eût dû renoncer à l'*élève* des bestiaux, vendre ses foins, mettre ses terres labourables sous grains. Elle ne pouvait se consoler d'avoir placé son argent dans des *choses vivantes*, comme elle les appelait, au lieu de l'avoir employé en cultures, elle eût voulu s'en prendre à quelqu'un de cette faute commise par sa seule volonté.

Aussi son inquiétude et ses regrets se traduisaient-ils en perpétuelles plaintes. A l'entendre, il y avait un complot général contre ses intérêts. Tous les gens de la ferme s'entendaient pour appeler sur elle la ruine. Elle n'était entourée que de paresseux, de voleurs, d'ennemis ! Ses deux favorites, Honorine et Françoise, échappaient à peine à ce soupçon universel ; la mère Louis ne formulait point encore contre elles d'accusations précises,

mais elle avait déjà cessé de faire leur éloge.

Sur ces entrefaites, Vorel arriva de Bayeux, où le conseil d'arrondissement l'avait retenu.

XIII

Projets de vengeance.

La première visite du docteur fut à la ferme. La mère Louis se trouvait dans la chambre qu'elle occupait au rez-de-chaussée, et où elle venait de toucher le prix d'une vente de fourrages. En reconnaissant la voix du médecin, elle rejeta l'argent dans le sac de toile et le fourra au fond de son armoire, qu'elle referma, prudence de paysan fondée sur cette morale normande, que notre *main gauche ne doit*

point savoir ce que notre main droite a compté d'écus.

Cependant, quelle qu'eût été sa promptitude, le docteur en vit assez, sans doute, pour deviner, car il dit en souriant :

— Maintenant, je sais où est le magot, mère Louis.

— Eh bien! de quoi? Est-ce que vous voulez le voler? demanda la fermière avec une maussaderie brutale. Y en a assez d'autres qui s'en occupent, allez.

— Vous avez donc découvert quelque nouveau *gavaillage* (gaspillage)? dit Vorel.

— Pardi! y a pas besoin de chercher, répliqua la paysanne, les voleries, c'est comme le *gloria patri*, on en trouve partout... sans parler du malheur qui est sur le pays à c't'heure.

— Et dont vous avez été heureusement préservée? fit observer Vorel.

La mère Louis haussa les épaules.

— Belle avance! reprit-elle; faudra bien

que notre tour arrive; et alors Dieu sait ce que nous deviendrons tous. Si ça continue, voyez-vous, nous n'aurons plus qu'à prendre le bissac et le bâton blanc.

— Ne croyez donc pas cela! dit Vorel en souriant; j'espère, d'abord, que cette prétendue contagion va s'arrêter; on a fait des découvertes qui ont donné certains soupçons... Enfin, j'attends demain deux de mes confrères et le vétérinaire du département. Nous examinerons les animaux morts...

— Et y resteront toujours morts! interrompit brusquement la paysanne; *mières* pour hommes, *mières* pour bêtes, c'est toujours de la même farine; ça vous *égohine* (assassine) en vous disant de grands mots. Non, non, le malheur, pour moi, c'est que j'aie pas vendu l'an dernier tout mon bétail.

— Vendu votre bétail, dit le médecin étonné; mais quand je suis parti, il y a huit jours, vous étiez décidée à l'augmenter!

— Moi ?

— A telles enseignes, que vous m'avez chargé de vous chercher trois paires de bœufs maigres.

— Et vous les avez trouvées ?

— On doit vous les amener aujourd'hui.

La mère Louis, qui était assise, frappa sur ses genoux.

— Ah ! ça me manquait, s'écria-t-elle; trois paires de bœufs maigres... Et vous croyez que je les recevrai !

— J'ai donné des arrhes, objecta Vorel.

— Ça vous regarde ! s'écria la vieille femme ; vous avez fait le marché, vous le déferez. Trois paires de bœufs ! ici !... quand les bêtes meurent comme mouche ! un *mière* qui va se mettre à faire le *harivelier* (marchand de bestiaux) ; mais c'est donc exprès pour me ruiner ; vous voulez donc tous ma mort ? pourquoi donner des arrhes ? pourquoi acheter des bœufs ? qui vous l'a demandé ?

Ce dernier mot, qui, pour le geste et le ton, pouvait être regardé comme la parodie du fameux *qui te l'a dit* d'Hermione, produisit sur Vorel le même effet que sur Oreste. Il resta d'abord étourdi.

— Qui l'a demandé ? s'écria-t-il ; mais c'est vous, ici, il y a cinq jours ; vous ne pouvez l'avoir oublié ?

— C'est-à-dire que je mens ? interrompit la mère Louis.

— Mais rappelez-vous donc ?...

— Ah ! je mens, répéta la fermière, qui se hâtait de prendre le rôle d'offensée, afin de n'avoir pas à donner de raisons, eh bien ! alors vous garderez les trois paires de bœufs à votre compte ; oui ! je n'en veux plus entendre parler ; je dirai que vous n'aviez pas d'ordre... que vous avez voulu faire votre *esbrouffe* (important). Y s'arrangeront avec vous à leur idée ; je ne paierai rien.

Le sang monta au visage de Vorel. Quelle

que fût chez lui la domination habituelle du calcul sur la sensation, il arrivait des instants où la violence de cette nature s'échappait malgré lui.

Depuis l'arrivée d'Honorine, il avait refoulé dans son âme tant de mouvements de dépit, que cette âme, refermée sur sa haine, ressemblait aux mines trop chargées ; une étincelle suffisait pour qu'elle éclatât. Il tordit convulsivement la cravache qu'il tenait à la main, et ses lèvres se tendirent.

— Prenez garde à ce que vous ferez, dit-il, en regardant fixement la mère Louis ; voilà longtemps que je souffre, sans rien dire, ce qui se passe ici ; mais il ne faut pas me pousser à bout. Je me suis engagé sur votre prière ; vous ferez honneur à ma parole, ou sinon...

— Eh bien ! quoi ? demanda la fermière en l'interrogeant d'un regard de défi.

— Sinon je vous y forcerai ! s'écria Vorel

avec emportement ; et la preuve, c'est que vous allez me compter tout de suite la somme que je dois payer pour vous ; tout de suite, entendez-vous bien.

Les yeux du médecin lançaient des éclairs, et il avait saisi le bras de la mère Louis ; mais la paysanne se dégagea brusquement. .

— Laissez-moi ! s'écria-t-elle, pâle de colère ; vous êtes bien hardi d'oser me toucher.

— Finissons ! murmura Vorel les dents serrées, et comme ayant peine à se maîtriser.

La fermière recula d'un pas, le regarda en face et son visage vulgaire s'éclaira de je ne sais quelle audace vaillante.

— Et si je n'veux pas finir, moi ! cria-t-elle énergiquement ; non, je n'veux pas. Ah ! v'là donc q'vous montrez enfin vot'naturel... Eh bien ! j'aime mieux ça que des *lousses* (tromperies) ; mais faut pas croire seulement q'vos menaces pourront m'*effriter* (effrayer) ; ah !

mais non, mais non ! vous vous croyez le bourgeois ici, parce qu'un temps je vous ai laissé tout faire ; mais c'temps-là est passé et y n're-viendra pas.

— Peut-être ! murmura Vorel sourdement.

La mère Louis tressaillit.

— Au fait y sera un jour le maître, reprit-elle comme frappée d'un souvenir subit.... avec cet acte qu'y m'ont fait signer...

— Mon Dieu, il ne s'agit point de cela dit le médecin précipitamment ; je voudrais seulement vous faire comprendre...

— Qu'l'autre n'a plus de droit, n'est-ce pas, interrompit la fermière, vous m'avez entortillée *tezi-tezant* (tout doucement), j'ai signé le papier ; mais j'irai voir le notaire...

Et s'interrompant tout-à-coup.

— C'est-à-dire non, s'écria-t-elle ; j'ai même pas besoin de lui.

Elle courut à son armoire, l'ouvrit vivement, fouilla sous une énorme pile de draps,

jaunis faute d'usage, et retira un papier dont l'enveloppe soigneusement cachetée portait le mot TESTAMENT.

A sa vue Vorel fit un geste de saisissement.

—Vous n'saviez pas qu'on m'l'avait rendu, dit la fermière d'un air de triomphe ; mais le v'là.

— Et que voulez-vous faire ? s'écria le médecin.

— J'veux rendre justice à tout l'monde ! répliqua la mère Louis ; avec ça vous comptiez *houquer* (voler) sa part à la petite deParis, et ben faut en faire vot'deuil.

L'action avait accompagné la parole et le testament était déchiré avant que le médecin eût pu s'y opposer. Au cri qu'il jeta, la paysanne tourna vers lui un regard de vengeance satisfaite et continua son œuvre de destruction.

— Ah ! tu me menaces, méchant *halabre*, reprit-elle avec un acharnement haineux ; tu

oses mettre la main sur moi, eh bien, ça te coûtera gros. Tiens, tiens, en v'là une pluie de papier; autant de morceaux, autant de *lesches* de terre perdues pour toi. Tu m'disais tout-à-l'heure de tout finir; v'là que j'finis; mais tu vois bien que c'est toi qui paies les trois paires de bœufs, et un bon prix encore; vingt milles écus de rente pour six bêtes maigres. Ah! ah! ah! ça t'apprendra qu'y faut pas faire le *maxi* (méchant) avec la mère Louis.

Le premier mouvement de Vorel avait été de surprise, le second fut de rage. Il demeura un instant devant la fermière les poings fermés, le corps rejeté en arrière, l'œil flamboyant comme la bête fauve prête à s'élancer; enfin, au moment où elle jeta à ses pieds les débris du testament, une exclamation furieuse monta de son cœur à ses lèvres, un nuage passa sur ses yeux; il fit un pas en avant, un reste de raison l'arrêta!... Effrayé de lui-

même, il tourna la tête, chercha la porte et s'élança hors de la ferme dans un inexprimable transport de colère.

C'était en effet plus que n'en pouvait supporter cette âme déjà gonflée de venin et ulcérée d'avarice. Perdre en une seule fois tout le prix de tant de ruses, de tant de patience ! Voir tomber l'épi d'or cultivé pendant quinze années, être dépouillé, non de vingt mille écus de revenus, comme l'avait dit la fermière qui connaissait mal ses propres ressources, mais de cinquante mille écus peut-être ! Cette seule pensée soulevait en lui des flots de désespoir et de rage. Violentées de bonne heure par la loi sociale, toutes les énergies de cette nature absorbante s'étaient tournées vers la richesse. C'était le seul but permis à son ambition et il y tendait avec l'âpreté farouche de toutes les ardeurs qui grandissent à l'ombre de la dissimulation. Pour l'atteindre il eût tout brisé

devant lui sans hésitations, sans regrets ; c'était son goût, sa foi, son besoin.

Aussi, en quittant la ferme ne laissa-t-il point son esprit flotter dans de vains ressentiments ; sa logique prit en bride sa colère. Sans s'occuper de la mère Louis, il retourna toute sa haine contre la rivale qui lui avait enlevé la domination et qui pouvait seule profiter de ses dépouilles.

Mais cette haine ne se borna point à des malédictions intérieures : sa pensée roulait déjà mille projets sinistres. Arrêtée sur l'image d'Honorine, elle cherchait le point pour frapper, comme ces magiciens qui tuent de loin leur ennemi, en perçant au cœur son simulacre.

Là, en effet, se trouvait le véritable obstacle. Délivré d'Honorine, Vorel était sûr de recouvrer son influence, et de ressaisir cette fortune qu'elle seule pouvait lui disputer. Tout sans elle, rien avec elle, peut-être ! L'al-

ternative était trop pressante pour laisser aucun doute : le médecin voulait tout.

Mais le moyen, le moyen ! il le cherchait en suivant la route du manoir. Qui eût pu lire, dans ce moment, au fond de ce cœur ténébreux eût peut-être reculé d'épouvante ; mais à l'extérieur, rien n'en trahissait ses pensées. Protégé par son masque souriant, Vorel s'avançait d'un pas lent et la tête baissée, comme un homme livré à une méditation paisible.

Ce fut seulement en arrivant à sa porte qu'il sortit de sa rêverie. La Sureau vint lui ouvrir, et l'avertit que Richard l'attendait depuis longtemps avec le fameux sorcier Roc Jallu, qu'il avait demandé à voir aussitôt son arrivée.

Cette annonce sembla donner un nouveau cours aux idées du médecin ; il passa dans le salon que le lecteur connaît déjà, et dit à la

servante de lui amener le sorcier sans son conducteur.

Un instant après, Roc parut.

C'était un homme déjà vieux, et portant un costume qui pouvait également appartenir au paysan et à l'ouvrier. Il s'arrêta près de la porte, salua le médecin avec une certaine brusquerie, et lui demanda en quoi il pouvait le servir.

Vorel remarqua que son accent n'avait rien de normand.

— Je vous ai fait appeler comme maire, dit le médecin, dont le regard scrutateur restait attaché sur l'étranger.

— Alors, ce sont mes papiers que vous voulez ? dit Jallu.

Et il tira de sa poche un portefeuille usé dans lequel il chercha un passeport, qu'il présenta à Vorel.

— Celui-ci le prit, mais ne l'ouvrit point et continua à observer le sorcier.

— Vous faites profession de guérir les animaux atteints par la contagion? reprit-il; vous vous présentez à Trévières dans ce but?

— Je ne me suis pas présenté, répliqua Roc, sans répondre directement; on est venu me chercher à Isigny.

— Comment vous y trouviez-vous?

— Eh bien!... pour mes affaires, donc!

— Pour quelles affaires?

Roc parut embarrassé.

— Cela me regarde, dit-il; mes papiers sont en règle, et je peux aller où il me convient.

— Et il vous convient d'aller où la maladie se déclare! ajouta Vorel.

— Quand cela serait, répliqua le sorcier, qu'est-ce qu'il y a d'étonnant?

— Ce qu'il y a d'étonnant, reprit le médecin, dont le regard ne quittait point Jallu, je vais vous le dire: c'est que, d'après la remarque faite dans plusieurs autres cantons, partout où la maladie éclate, on vous voit ar-

river dès le lendemain, comme si vous connaissiez d'avance son invasion ! C'est que vous employez, pour arrêter le mal, des moyens illusoires, et que cependant le mal s'arrête, dit-on, à votre commandement ; c'est qu'enfin les vétérinaires de Ryes et de Creuilly ont cru reconnaître, dans plusieurs des animaux morts, la trace du poison.

— Et c'est moi qu'on accuse de le leur avoir donné ? s'écria Roc ; je prouverai que j'étais absent du pays ; qu'ils étaient malades avant mon arrivée ; que je ne les ai pas approchés ! Ah ! je comprends la chose maintenant ; ce sont les médecins de bêtes qui m'en veulent, parce que je suis plus recherché qu'eux ; mais je ne les crains pas : on ne peut pas dire que j'exerce leur métier, puisque je ne donne aucun remède ; que je ne suis venu que pour le bien ; et si on ne veut pas de moi à Trévières, je ne demande pas mieux que d'en partir.

Il fit un mouvement pour sortir ; mais, tout

en parlant, le médecin s'était placé, sans affectation, entre lui et la porte ; il l'arrêta du geste.

— Il faut auparavant que tout s'explique, dit-il, et d'abord, je ne sais pourquoi, plus je vous regarde, et plus il me semble vous avoir vu ailleurs.

— C'est impossible ! interrompit Roc, visiblement troublé.

— Vous n'êtes point Normand ?

— Non, Bourguignon, il n'y a qu'à voir sur mes papiers.

Vorel ouvrit lentement le passeport, mais, pendant que ses yeux le parcouraient machinalement, sa pensée continuait à fouiller dans le passé et à y chercher quelque réminiscence qui pût aider sa mémoire. Enfin, en relevant la tête, son regard rencontra le portrait du général suspendu vis-à-vis de la fenêtre !

Ce fut pour lui comme un éclair dans la nuit ! son souvenir alla, par un enchaînement

rapide, du général à la mère d'Honorine, et de la mère d'Honorine à la *maison verte!*... Il regarda de nouveau son interlocuteur, tressaillit et recula jusqu'à la porte.

Le sorcier, qui remarqua ce mouvement, parut inquiet.

— Est-ce que tout n'est pas en règle? demanda-t-il, en désignant du doigt le passeport.

— A peu près, dit Vorel, dont l'œil alla chercher l'un des casiers de sa pharmacie portative; il y a seulement une légère erreur.

— Dans le signalement?

— Dans les noms et qualités du signataire.

— Comment?

— On a écrit ici Roc Jallu, exerçant la profession de marchand de bestiaux.

— Eh bien! qu'est-ce qu'il fallait donc écrire?

— Il fallait écrire, dit Vorel qui le regarda

en face, Jacques dit le Parisien, condamné pour tentative de vol à Château-Lavallière.

Le sorcier changea de visage : il avait reconnu, dès son entrée, le médecin pour l'un des témoins appelés à déposer contre lui dans l'affaire de la *Maison verte*, mais l'espoir que le temps aurait fait oublier ses traits à ce dernier l'avait d'abord rassuré : en se voyant découvert, il demeura un instant saisi, puis regarda autour de lui. La pièce n'avait d'autre issue que la fenêtre garnie de barreaux de fer, et la porte contre laquelle le médecin se tenait appuyé ! Les lèvres de Jacques se serrèrent ; il enfonça sa main dans la poche de sa veste.

— Monsieur le maire se trompe, dit-il d'une voix brève ; et, en tous cas, il ne peut me retenir ; il n'a point de mandat d'arrêt ; qu'il me rende mon passeport, et je quitte le pays.

— Vous n'êtes point seul ici ? demanda Vorel en le regardant.

— Peut-être, reprit le Parisien ; c'est une

raison pour ne pas chercher à m'*ostiner*... Rendez-moi mon passeport, mille noms !

— Il ne vous appartient pas, dit le médecin en le repliant.

— Ainsi, vous le gardez ! s'écria Jacques, dont l'œil devenait plus farouche.

— Vorel fit un signe affirmatif.

— Et vous ne voulez pas me laisser passer ?

— Non.

— Vous êtes décidé?

— Décidé.

Le Parisien tira brusquement un couteau de la poche de sa veste et voulut s'élancer vers le médecin ; mais celui-ci, qui avait étendu la main dans le casier, lui présenta le bout d'un pistolet armé.

— Ah ! tu joues toujours à ce jeu-là, vaurien, dit-il, d'un ton qui n'exprimait ni crainte ni colère ; ton nouveau métier ne t'a pas fait renoncer à l'ancien.

— Ne me poussez pas à bout! dit le Parisien, qui avait reculé d'un pas, et qui se tenait à demi replié sur lui-même, le couteau en arrière et comme prêt à l'attaque ; j'ai juré de ne pas retourner au *pré* (bagne), et, si vous ne me laissez point passer, il y aura du sang versé.

— Tu passeras, dit Vorel, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que tu me rendras un service.

Le Parisien le regarda.

— Vous avez quelque ennemi? demanda-t-il en baissant la voix et d'un air d'intelligence.

Vorel posa un doigt sur ses lèvres, désarma son pistolet, et, rouvrant la porte, il fit signe à Jacques de le suivre au jardin.

XIV

Le sorcier.

Quelques heures après l'entrevue de Vorel et du Parisien, celui-ci descendit seul, à la tombée du jour, un des petits sentiers qui traversaient le fourré placé au sommet de la colline. Il s'arrêtait de temps en temps avec hésitation pour regarder autour de lui, puis reprenait sa route, comme s'il eût aperçu des signes indiquant la direction qu'il devait suivre. Cependant, il eût été difficile

de rien remarquer, dans le taillis, qui pût servir de point de reconnaissance ou d'avertissement. Sauf quelques petites branches brisées çà et là par le vent, quelques touffes d'herbes arrachées par les chèvres qui s'échappaient parfois dans le fourré, rien ne pouvait y frapper l'œil le plus attentif. Ceux que nos guerres de chouannerie avaient initiés à ces mystères de la vie des bois auraient seuls observé peut-être que ces branches n'étaient point brisées à l'encontre du vent, et que les touffes d'herbe se trouvaient arrachées seulement de loin en loin, là où Jacques changeait de direction.

Il fit d'assez longs détours, et la nuit était complètement venue lorsqu'il s'arrêta à la lisière du taillis, dans un endroit singulièrement sauvage. Plusieurs rochers ombragés de buissons rabougris, nés dans les fentes de la pierre y étaient groupés de manière à présenter, de loin, l'apparence d'une tour en

ruine ; mais les ronces et les orties ne permettaient point de reconnaître si le centre de ce groupe formait un espace libre comme l'extérieur pouvait le faire supposer. Le problème offrait, du reste, assez peu d'intérêt pour que personne, dans le pays, n'eût songé à le résoudre, et l'on n'y connaissait guère les *Grandes Mercs* que pour les digitales et les épines blanches que les enfants allaient quelquefois y cueillir.

Cet amas de pierres servait pourtant de limite à la propriété de la mère Louis, et c'était là ce qui lui avait valu le nom de *Mercs*, employé par les Normands pour désigner les bornes qui séparent les héritages. Au-dessous commençaient les terres du *Vrillet*, dont les vergers s'étendaient jusqu'au groupe de rochers.

Jacques en fit deux fois le tour, afin de s'assurer qu'il était bien seul, puis se baissant pour examiner de plus près les arbustes qui

bordaient les *Grandes Mercs*, il s'arrêta devant un buisson de houx dont une branche pendait brisée, plaça ses deux mains, réunies en porte-voix, devant sa bouche et fit entendre le cri du hibou, si longtemps employé comme signal parmi les chouans.

Aucun cri ne répondit, et il y eut un assez long intervalle avant que Jacques fît entendre de nouveau son appel.

Cette fois une sorte de glapissement qui rappelait imparfaitement celui du renard, retentit au milieu des ronces qui couvraient les *Grandes Mercs* ; bientôt les broussailles s'agitèrent, et un petit chien griffon parut sous les branches d'un houx.

—Ah ! c'est toi, *Sapajou*, dit Jacques à voix basse ; eh bien ! bonne bête, le juif ne sort donc pas de son trou ?

Pour toute réponse, le chien fit entendre un léger grognement et rentra sous les buissons. Le Parisien le suivit en rampant sur les

mains et sur le ventre jusqu'à ce qu'il eut atteint une sorte d'enceinte, d'environ dix pieds carrés, où l'attendait Moser.

Celui-ci portait un déguisement dont la forme étrange rappelait à la fois le costume de Méphistophélès et celui de Crispin. Il donnait à la grande taille de l'Alsacien quelque chose de si bouffon, que Jacques ne put s'empêcher de rire.

— Ah ! tu es donc déjà en habit de bataille, toi? dit-il à voix basse, et en regardant son compagnon de la tête aux pieds; tonnerre! sais-tu que c'est une vraie bonne fortune d'avoir *soulevé* la malle de ce cabotin de Caen ; ça te va comme un gant.

— Bas frai ? dit Moser, qui se redressa et avança avec une certaine fatuité ses jambes maigres qui flottaient dans le maillot noir ; bas frai que j'ai l'air gomme y faut?

—Tu as l'air d'un grand bâton de cire à cacheter, répliqua le Parisien.

— Eh pien! ça leur fait beur! reprit le Juif avec une expression d'orgueil souriant ; y m'brennent pour le tiable!... Eh! eh! eh! frai, ça m'amuse! d'autres fois, je m'hapille en bierrot, et y m'brennent pour un refenant ; d'autres fois je m'change en fagot...

— C'est bon, interrompit Jacques, dont la gaîté avait duré peu de temps ; en voilà assez pour le quart-d'heure...

— J'sais pien, dit Moser ; puisque te foilà, y faut plus tonner de boudre aux pêtes, bour que t'aies l'air de jasser la maladie.

— Il s'agit bien de maladie, reprit le Parisien ; la boutique est enfoncée, M. Jérusalem, il y a un gredin qui connaît nos couleurs.

— Pach!

— Si bien qu'il nous faut trousser bagage.

— Ah! mein godd! alors ma beine y sera berdue?... et ma boudre aussi!

— Oui.

— Mein Godd, mein Godd!... mais on beut bas même attendre.... pour faire un beu de gommerce?...

— Je te dis qu'il faut partir! seulement, avant de filer nous travaillerons.... dans l'ancien genre.

— Ah! et y aura cras?

— Pas trop; mais il faut que l'affaire se fasse.... à moins que nous ne voulions être raccourcis.

— Faut bas, faut bas, interrompit gaîment Moser; on n'est jamais trop crand.

— Excepté quand il faut mettre les pantalons des autres! fit observer Jacques, en regardant le maillot de l'Alsacien, qui ne pouvait rejoindre la veste; du reste l'affaire en question n'est pas commode; il y aura des précautions à prendre. Et d'abord, dis-moi, tu es allé à la ferme des Motteux?

— Rien qu'une fois; y a là une betite, tu sais pien, celle que nous affons vue à l'*hôtel*

des Étranchers; elle m'a regonnu et j'ai bas osé retourner.

— Mais il y a aussi une jeune dame de Paris.

— Ah! foui, matame Honorine? J'ai là une lettre bour elle.

— Une lettre; d'où te vient-elle?

— C'est une varce, reprit Moser en riant; une cholie varce. Imachine-toi que c'matin en refenant de faire ma tournée, je bassais près du vercher qui est là, plus pas, quand je fois un pourcheois qui sort du pois, tout toucement, tout toucement; il recarde s'y a bersonne, y gourt au bommier qui est au port du gemin et pouff! y chette une lettre dans le fieux tronc.

— Tiens!

— C'est ce que j'ai dit: diens! mais guand il a été barti, je me suis abroché du bommier.

— Et tu as pris la lettre?

— Chuste!

— Donne-là.

— Bourquoi faire, tu beux bas lire la nuit?

— Ah! c'est vrai, mais tu l'as lue, toi.

— Foui, foui; faut pein faire quéq'chosse bendant le jour; on beut pas touchours tormir?

— Eh bien! qu'est-ce qu'elle chante?

— Elle jante la romance :

Faut qu'fous m'aimiez, mon betit cœur.

— Ah! diable!

— Et buis y s'blaint.... y temande à foire matame Honorine; y la brie d'aborter sa rébonse au bommier.

— Et sais-tu si elle l'a portée?

— Non, non, c'est blus tard, en refenant de gontuire la betite oufrière. Je la fois basser tous les chours à dix heures.

— Et elle est seule?

— Toute seule.

Le Parisien parut réfléchir.

— Ce serait une bonne occasion, murmura-t-il; mais ce soir, c'est impossible, il y aura par-là des gens qui nous empêcheraient de travailler.

— Quelles chens ?

— Les hommes du Vrillet : ils m'ont demandé de chasser le mauvais air de leur ferme, je leur ai donné rendez-vous dans la cabane du verger pour la cérémonie.

— Ah ! pon, s'écria Moser réjoui; ça fera un betit goup de gommerce afant de bartir ; compien qu'ils ont bromis?

Jacques ne répondit pas. La tête baissée et les poings appuyés sur ses genoux, il concentrait évidemment toutes les forces de son intelligence sur une idée qui venait de surgir dans son esprit : le Juif qui le comprit respecta sa méditation, et il y eut un assez long silence.

Enfin il se leva résolument et frappant la terre du pied :

— J'ai notre affaire, M. Jérusalem, dit-il avec un éclat de gaîté farouche.

— Un noufeau brochet? demanda Moser.

— Oui, mon vieux, reprit Jacques, à qui son idée souriait évidemment d'une façon toute particulière; quelque chose de neuf, d'étourdissant. Ça vaudra mademoiselle Georges dans *Lucrèce Borgia.* Tu te rappelles *Lucrèce Borgia?*

— Barfaitement; c'est une bièce où nous afons *fait* un pracelet.

— Oui.

— Un pien pel ouvrage, Barisien, le pracelet y fallait cent écus.

— Eh bien! mon ouvrage à moi nous en rapportera quatre cents, vieux squelette, sans nous exposer à aucun désagrément.

— Gomment que tu feras tonc?

— Je vas te dire ça, reprit le Parisien, en regardant le ciel. Mais il doit être déjà neuf heures; nous allons *filer* jusqu'à la lisière du

fourré pour que tu me montres le pommier qui sert de boîte aux lettres et là je t'expliquerai tout. Envoie Sapajou en avant ; il nous servira d'éclaireur.

Moser appela le chien griffon qui, sur un signe, s'élança dans l'espèce de corridor par lequel Jacques était entré. Les deux compagnons prirent bientôt le même chemin et atteignirent l'enceinte extérieure des *Grandes Mercs*.

Bien que le ciel fût sombre pour la saison, on pouvait encore distinguer les objets d'assez loin. Une lueur morne qui filtrait à travers l'atmosphère grisâtre, jetait sur la campagne une teinte pâle mais uniforme, au milieu de laquelle les rochers, les arbres, les maisons, se dessinaient en masses vigoureusement sombres. On entendait encore à l'horizon quelques roulements de charrettes et quelques bêlements de troupeaux, mais ni chants, ni cris d'appel, car la contagion avait suspendu les

réunions dans les fermes et les rondes dansées devant les seuils. Chacun demeurait renfermé chez soi, oppressé par la tristesse.

Moser et le Parisien purent donc atteindre les vergers du Vrillet sans faire aucune rencontre.

Arrivés là, ils s'abritèrent derrière un massif de noisetiers toujours gardés par *Sapajou* qui faisait sentinelle à quelques pas, l'oreille droite et le museau au vent.

Là, Moser désigna à son compagnon l'arbre choisi pour la correspondance établie entre Honorine et Marcel, C'était un de ces pommiers appelés Marin-Onfroy, du nom de leur introducteur en Normandie, et qui, à en juger par son apparence de vétusté, pouvait dater de l'époque même de cette introduction. Le tronc miné par les ans ne conservait de sève qu'à sa surface, et les branches desséchées pour la plupart, n'avaient plus pour ornement que la verdure parasite du guy.

A environ trente pas du vieil arbre s'élevait une de ces huttes en torchis, recouvertes de paille, destinées à abriter un gardien pendant la récolte. C'était là que Jacques avait donné rendez-vous aux gens du Vrillet. Il les aperçut déjà rassemblés à la porte de la cabane et attendant son arrivée.

Après avoir examiné avec soin la disposition des lieux qu'il trouva favorable à son projet, et donné à Moser toutes les instructions nécessaires, il quitta le massif de noisetiers, fit un long détour et rentra enfin dans le verger par un côté opposé.

Ceux qui l'attendaient l'aperçurent et vinrent à sa rencontre.

Il y avait là, outre Romain, son oncle Pierre Fareu, vieil avare au cœur d'acier, son jeune frère Richard, chez qui les superstitions populaires étouffaient toute conscience, sa femme et sa fille âgée de douze ans.

Le Parisien les compta du regard, puis entra sans rien dire dans la hutte.

Le choix qu'il avait fait de cet abri écarté pour l'acomplissement de ses sortilèges, avait d'autant moins surpris les gens du Vrillet, qu'il était en tout conforme à la tradition. C'était toujours dans un lieu solitaire et inhabité, que de pareilles opérations devaient s'accomplir. Pierre Fareu se rappelait avoir assisté, dans sa jeunesse, à une de ces évocations magiques, entreprise pour démasquer un voisin soupçonné d'*avoir le cordeau* *, et elle avait eu lieu dans une bergerie abandonnée. Instruit par les leçons d'un mendiant de Falaise, longtemps voué à la profession de sorcier, et qu'il avait eu pour compagnon de chaîne à Toulon, le Parisien connaissait toutes les formes usitées pour ces incantations,

* On prétend en Normandie que certaines gens ont la faculté de s'approprier le lait de vos vaches et de vos chèvres, au moyen d'un *cordeau* magique qui fait passer les produits de vos étables dans leur laiterie.

et ce qu'il y mettait de sa propre inspiration, selon les besoins du moment, ne faisait qu'ajouter à l'infaillible effet produit sur son auditoire. Cette fois surtout, l'importance du but à atteindre l'engagea à plus de soins et d'efforts.

La hutte dans laquelle il se trouvait n'avait d'autre ouverture que la porte et une fenêtre sans volet, trop étroite pour que l'on pût y passer la tête. Il la parcourut d'abord en tous sens afin de s'orienter, puis se plaça debout au milieu, se dépouilla jusqu'à la ceinture, et commença à prononcer quelques paroles incompréhensibles, d'une intonation de plus en plus accentuée. Enfin il se pencha et traça sur la terre une ligne qui brilla quelques instants autour de lui comme un cercle de flamme ; il jeta alors trois cris d'appel, et, presque au même instant, un murmure semblable à celui d'une voix qui parle bas se fit entendre vers la fenêtre. Tous les regards se tournèrent de ce côté. mais sans rien apercevoir.

Jacques répondit en mots mystérieux, et l'entretien continua ainsi quelques instants, jusqu'à ce que l'être invisible, qui semblait parler du dehors, eut poussé un rugissement accompagné d'une secousse dont la cabane fut ébranlée.

La petite fille cacha sa tête sur les genoux de sa mère, qui n'avait pu retenir une exclamation de saisissement; les trois hommes eux-mêmes pâlirent.

Quant à Jacques, il s'était accroupi avec toute l'apparence de la terreur; mais, au bout d'un instant, il se redressa lentement, traça de nouveau, autour de lui, plusieurs cercles de feu, murmura quelques phrases cabalistiques, puis, respirant avec effort, il s'écria :

— Le grand Varou m'a parlé; je sais d'où vient le mal qui frappe le pays.

— Et d'où vient-il? demanda Romain, qui était le moins effrayé?

— Il vient d'une personne qui a un pacte

rouge avec le noir-velu; le pacte rouge lui donne le droit sur tout ce qui vit, depuis le moindre animal jusqu'à l'homme fait.

— Alors, c'est elle qui a *enfantômé* nos bêtes? reprit Fareu.

— Et elle les prendra toutes, y compris la *gerce* (vieille brebis), et le poulain.

Le vieux paysan joignit les mains d'un air consterné.

— Et après les bêtes, continua le sorcier, viendra le tour des enfants!

— Ah! Jésus! cria la femme de Romain, en serrant sa fille entre ses genoux.

— Et, après les enfants, le reste! acheva Jacques.

Les trois hommes se regardèrent.

— Mais ne peut-on rien faire pour empêcher le mal? demanda Richard.

— Pour sauver les bêtes? continua Fareu.

— Et les enfants, ajouta la paysanne.

— Si on connaissait seulement la magi-

cienne, murmura Romain d'un air sombre.

— Quand on la connaîtrait, dit Jacques, ça empêcherait-il quelque chose?

— Oui bien, oui bien, reprit le fermier du Vrillet, dont la nature violente commençait à se révéler, car, dans ce cas, je la *matrasterais*.

—C'est le seul moyen d'échapper à son pouvoir, fit observer Richard.

— Et ça nous empêcherait d'être ruinés! continua Fareu.

— Faites-nous savoir quelle est la sorcière de malheur qui m'a enlevé mes *banons* *, reprit le fermier du Vrillet, avec une exaltation croissante; aussi vrai que v'là deux mains, je l'étranglerai comme une *mauve* (mauviette).

— Faut prendre garde de faire des promesses, objecta Jacques; si vous n'alliez pas les tenir, le grand Varou se vengerait sur vous et

* Nom donné en Normandie aux bestiaux qu'on laisse pâturer librement.

sur moi ! peut-être qu'en connaissant la personne qui a amené la malédiction sur le pays vous n'oserez plus...

— Moi! s'écria Romain avec rage, j'oserai pas me revenger de celle qui m'a fait mourir une paire de bœufs! Dites-donc, père Fareu, est-ce que vous croyez que j'oserais pas?

— Je t'aiderai, répliqua le vieillard, pour sauver ce qui nous reste! Perjou! si tu l'étrangles, j'tirerai la corde.

— Et moi les pieds, ajouta Richard.

— Le nom seulement, dites le nom, reprit Romain; faut en finir tout de suite.

Jacques parut céder, mais déclara que ce qui allait se passer demandait certaines précautions. Il ordonna aux trois hommes de tirer leurs habits et leurs chaussures, de se noircir le visage avec de la poudre de charbon qu'il avait apportée; puis il recommença ses évocations.

Bientôt la voix se fit entendre de nouveau,

et, à chaque repos, Jacques traduisait tout haut ce qu'elle lui avait dit.

— La personne qui jette le mauvais air est une femme.... Elle n'est pas du pays.... La ferme où elle demeure est épargnée par la maladie... Ce sont ses ennemis qui ont été les premiers frappés.

Ces désignations étaient trop claires pour laisser le moindre doute ; aussi le nom d'Honorine sortit presque en même temps de toutes les lèvres.

Romain ferma les poings et ses yeux s'injectèrent de sang : au milieu de sa rage, il éprouvait une sorte de joie féroce à trouver l'intérêt de sa vengeance si bien d'accord avec l'inspiration de sa haine.

— Où peut-on la trouver maintenant ? demanda-t-il.

— Sur ta terre, répondit Jacques; elle vient tous les soirs pour y jeter ses maléfices.

— Tous les soirs ! et je ne l'ai jamais aperçue !

— Parce qu'elle se rend invisible ; mais veux-tu que le grand Varou te la montre ?

— Oui.

Le Parisien fit quelques signes magiques, puis, sur un léger glapissement qui se fit entendre derrière la hutte, il ouvrit brusquement la porte et les trois hommes qui avaient avancé la tête avec une avidité palpitante, demeurèrent immobiles de surprise.

Plongés dans l'ombre, ils apercevaient devant eux la campagne doucement éclairée par la lune, comme un tableau lumineux qu'encadrait la porte de la cabane. Au premier plan apparaissaient les arbres du verger projetant leurs ombres gigantesques ; un peu plus loin, le pommier séculaire, et, tout au fond, le sentier qui côtoyait le fourré.

Or, dans ce sentier, au penchant du coteau, glissait une forme blanche qui s'avançait vers

la Pommeraie. Elle dépassa les derniers buissons du fourré, atteignit la ligne de lumière et les trois paysans la reconnurent.

— C'est elle, dit Romain.

— Elle traverse la *viette.*

— La voilà qui entre dans notre champ.

— Faut qu'elle y reste ! reprit le fermier en faisant un mouvement pour sortir.

Sa femme se jeta devant lui.

— Prends garde, Romain, elle peut te reconnaître ! s'écria-t-elle.

— Il est trop bien peint, murmura le sorcier.

— Mais demain, quand on la retrouvera dans notre verger...

— La rivière n'est pas loin, continua Jacques.

— C'est ça, la rivière ! répéta Romain ; c'est le plus sûr.... Vous avez promis de m'aider, vous autres ?

— Nous sommes prêts.

— Alors, c'est dit.

Il sortit suivi de Richard et de Fareu. Dans ce moment, Honorine avait dépassé le massif de noisetiers et arrivait près du vieil arbre, au creux duquel sa main plongea : elle parut surprise de n'y rien trouver, fouilla de nouveau, et, y déposant enfin sa lettre, voulut regagner le sentier. Elle atteignait déjà le détour du verger lorsque Romain, qui avait suivi le sillon à travers les blés, se dressa tout-à-coup sur son passage.

A la vue de ce noir visage, elle poussa un cri et voulut reculer ; mais, au même instant, deux bras vigoureux la saisirent par derrière, une main s'appuya sur sa bouche, tandis que son écharpe, violemment serrée, lui ôtait la respiration ; elle ne se débattit que quelques instants et tomba suffoquée aux pieds de ses meurtriers.

Le Parisien, qui avait tout regardé sans dire un mot et sans faire un mouvemeut, s'approcha.

— A l'eau, maintenant! murmura-t-il d'un ton bas et précipité.

Les paysans s'efforcèrent de soulever le corps immobile.

— Nous ne pourrons jamais la *chiboler* (transporter) jusque-là, dit Fareu.

— J'ai vu plus bas un cheval au vert, fit observer Jacques.

— Oui, à la friche! répéta Romain.

Tous trois prirent à gauche, et, gagnant un champ voisin où des bestiaux se trouvaient parqués, s'approchèrent du cheval, sur lequel ils déposèrent leur fardeau.

Le fermier du Vrillet monta lui-même par derrière, tandis que Richard se plaçait à côté.

— Prenez la *quaire*, mon oncle, dit il à Fareu; nous allons au *petit tourbillon*.

Le vieux paysan détacha la corde qui retenait le cheval au piquet et ils se mirent en marche.

XV

Le petit tourbillon.

Romain et ses deux compagnons traversèrent d'abord plusieurs champs, puis arrivèrent à la route qui longeait les prairies. On apercevait plus bas l'Esques, dont le cours, dessiné par une ligne d'aulnes et de saules, serpentait au fond de la vallée. Le silence de la nuit n'était troublé que par le lourd clapottement de l'eau contre ses rives, ou, de temps en temps, par les hurlements sinistres d'un chien dans quelque ferme éloignée.

Les meurtriers marchaient palpitant d'une sourde terreur; mais tout-à-coup le fermier du Vrillet, qui soutenait la morte d'une main crispée, crut la sentir s'agiter.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Richard.

— Elle a *gandolé* (remué), dit Romain.

— Faut aller plus vite, interrompit Fareu, qui excita le cheval à presser le pas.

Ce mouvement sembla ranimer Honorine, qui se raidit sous l'étreinte du fermier; Richard, qui la soutenait, recula.

— Eh ben! *picot* (dindon), c'est comme ça que t'es *rufle* (courageux), dit le fermier avec colère. Veux-tu nous faire *sourguer* (surprendre)?

Il ramena en même temps le corps vers lui et frappa sa monture du talon; mais, au même instant, le galop d'un cheval se fit entendre au fond du chemin creux qu'ils allaient prendre; il approchait rapidement, et les

trois paysans aperçurent bientôt, dans l'ombre, un cavalier qui venait droit à eux.

Il y eut un mouvement d'épouvante. Fareu s'était arrêté ; Richard lâcha de nouveau le fardeau qu'il soutenait, et Romain lui-même fit un mouvement pour sauter à terre.

— Nous sommes pris! murmura le vieux paysan.

— Faites entrer le cheval dans le pré ! répliqua le fermier

— Fareu tira la corde à lui ; mais la brèche qu'il fallait franchir se trouva fermée par une claie, et le cavalier approchait toujours ; il n'était plus qu'à quelqnes pas lorsque Honorine se redressa avec un soupir.

Romain serra convulsivement l'écharpe, se courba à moitié pour retenir le corps qui glissait à terre, et murmura à l'oreille de Richard :

— Si tu *grouces* (remues), tu es frit.

Le jeune paysan demeura glacé et muet. Le cavalier n'était plus qu'à quelques pas ; il avait ralenti l'allure de son cheval, et tenait

les yeux fixés sur les trois hommes que l'ombre des arbres ne lui permettait point de bien distinguer. Il s'arrêta même un instant, comme s'il eût voulu se rendre compte de ce groupe étrange, puis remettant son cheval au trot, il passa en se retournant plusieurs fois.

Lorsqu'il eut disparu dans la nuit, Romain respira fortement.

— Au Petit-Tourbillon, maintenant, dit-il, d'un accent précipité, et vitement, car elle *jonfle* (respire) toujours.

Fareu, qui avait réussi à ouvrir la barrière reprit la corde du cheval, et ils descendirent rapidement vers la rivière.

Ils la rejoignirent sur un point où le lit, subitement abaissé, donnait lieu à une chûte assez forte. L'eau, tombant du niveau supérieur, avait fini par creuser plus bas une sorte de gouffre au-dessus duquel on voyait tournoyer l'écume, et que l'on connaissait dans le pays sous le nom de Petit-Tourbillon. Romain, qui était descendu, fit signe à Richard. Tous

deux saisirent Honorine, redevenue immobile, et s'approchèrent du petit cap qui surplombait la rivière. Mais les arbustes formaient, dans cet endroit, une barrière qui ne permettait point d'apercevoir le tourbillon; il fallut poser le corps au penchant de la berge et écarter les branches pour lui faire un passage. Il glissa doucement entre les feuilles... on entendit sa chûte dens le gouffre... et tout redevint silencieux.

Les trois hommes se regardèrent glacés de terreur, puis, par un mouvement involontaire, tous trois se découvrirent, se signèrent et reprirent en silence la route du Vrillet.

Comme ils y arrivaient, Jacques sortit de derrière une haie, les regarda rentrer, puis, se tournant vers Moser :

— Le pain est cuit, dit-il; il faut maintenant, qu'on nous paie la façon.

. . . .

. . . .

Pendant que ceci se passait, le cavalier qui avait croisé Romain et ses compagnons, continuait à suivre la route conduisant au Vrillet. Ce cavalier n'était autre que M. de Gausson, qui dans sa fièvre d'impatience, n'avait pu attendre le matin pour venir chercher la réponse déposée au creux du vieux pommier. Mais, quelles que fussent ses préoccupations, la rencontre qu'il venait de faire le frappa. Deux ou trois fois il s'arrêta pour chercher derrière lui l'étrange apparition et il crut voir des ombres traverser la prairie.

Il remit son cheval au pas, cherchant à s'expliquer quelles pouvaient être ces ombres et ce qu'elles faisaient.

Or, parmi les phénomènes psychologiques auxquels notre nature complexe donne naissance, il en est un que tout le monde connaît par sa propre expérience. Un objet a frappé notre regard au passage sans que nous ayons pu le distinguer assez nettement pour le juger, et cependant, à mesure que nous y pen-

sons, l'impression obscure qu'il nous a laissée s'éclaircit; les détails prennent plus de précision, le raisonnement éclaircit les images vaguement imprimées dans notre mémoire ; enfin, ce qui n'était qu'une vision confuse devint subitement une perception nette et arrêtée !

Ce fut là ce qui arriva à M. de Gausson ; à mesure qu'il réfléchissait à son apparition ; elle se dessinait plus distinctement à ses yeux. Les trois hommes qu'il venait de rencontrer avaient le visage peint ou masqué de noir, et le fardeau porté sur leur cheval rappelait la forme humaine! selon toute apparence un crime avait été commis; Marcel venait de rencontrer la victime et les assassins.

Il en était là de ses inductions lorsque ses yeux, baissés vers la route, y virent briller quelque chose à la lueur des étoiles ; il descendit de cheval et releva une petite croix de brillants qu'Honorine tenait de la prieure et qu'elle portait toujours au cou.

Ce fut pour lui un horrible trait de lumière! Saisi d'épouvante, il remonta vivement sur son cheval, et, lui faisant franchir la clôture qu'il avait à sa droite, afin de couper au plus court, il gagna au galop le point vers lequel il avait vu les ombres se diriger.

Mais dans ce moment même les gens du Vrillet venaient de finir leur sinistre expédition et revenaient, comme nous l'avons vu, par la route ordinaire.

Ils étaient déjà rentrés depuis quelque temps et ils avaient fait disparaître tout ce qui pouvait les trahir, lorsqu'un grand bruit de voix et de pas précipités retentit au dehors.

La femme, qui était assise sur l'âtre, pâle et frissonnante, jeta un cri. Le fermier lui imposa silence par un geste terrible.

Le bruit approchait; on heurta à la porte et plusieurs voix appelèrent Romain.

Il fit signe de ne pas répondre.

L'appel se renouvela plus élevé.

— Dieu Sauveur! c'est sa grand'mère! bal-

butia la fermière du Vrillet, dont les dents claquaient, et qui, par un mouvement instinctif, attira sa fille près d'elle.

Romain s'était approché de la porte et demanda d'un accent altéré ce que l'on voulait.

—Ouvrez, c'est Madame Louis répliquèrent plusieurs voix.

Le fermier tira le verrou avec répugnance, et l'ancienne meunière entra précipitamment.

Elle était essoufflée, couverte de sueur et dans un désordre de costume prouvant qu'elle avait quitté les Motteux au moment de se mettre au lit.

— Ma petite-fille, dit-elle d'une voix haletante; avez-vous vu, par ici, ma petite-fille?

— Vous voulez dire la dame de Paris, balbutia Romain qui cherchait ses mots.

— Oui, oui, savez-vous où elle est?

— Comment est-ce que je pourrais le savoir répliqua le paysan?

— Elle m'a quittée après neuf heures pour

retourner aux Motteux, fit observer Françoise qui avait suivi la mère Louis avec la plupart des gens de la ferme, et elle a pris, comme d'habitude, par le petit sentier qui longe le verger de M. Romain.

— On ne peut pas voir d'ici dans la *vielle*, objecta le bonhomme Fareu.

— Qui est-ce qui te dit le contraire, vieux *grec* (avare), reprit la grand'mère dont l'inquiétude ne pouvait changer le ton habituel; mais quelqu'un de vous a dû aller aux champs ce soir.

— Personne.

— Personne, répéta la mère Louis, dont le regard venait de s'arrêter sur une charge de luzerne déposée près de la porte; d'où vient alors la *pagnolée* fraîche que je vois là?

Les trois hommes demeurèrent interdits, mais la fermière du Vrillet vint à leur secours.

— C'est moi, mam' Louis, dit elle doucement, qui suis allée au vert.

— Et tu n'as rien vu, rien entendu? demanda la grand'mère.

— Rien, mam' Louis, répliqua la fermière avec effort. Mais peut-être bien... qu'en cherchant ailleurs... vous trouverez...

— Nous avons cherché partout, dit la vieille paysanne en se laissant tomber sur un escabeau... Tu vois que je suis rouge comme un *papi* (coquelicot). C'est au moment d'aller dormir que je me suis étonnée de ne pas voir la *mezette*. D'ordinaire à cette heure elle n'est pas *avaux* les champs; j'ai voulu savoir ce qu'elle était devenue; mais on a eu beau parler, courir!... Faut qu'il lui soit arrivé un malheur.

— Ah! pauv' chère dame! dit Fareu d'un air hypocrite; pourquoi donc que le bon Dieu lui aurait fait du chagrin? Vous verrez qu'elle reviendra dans un moment ou dans un autre.

— Et qu'elle vous expliquera tout, ajouta Romain.

— Peut-être bien qu'elle est déjà en route pour les Motteux.

— Ou même qu'elle est arrivée.

— Vous allez la revoir.

— La voici ! cria une voix haletante.

Et de Gausson parut à l'entrée portant dans ses bras Honorine sans mouvement.

Au milieu des cris de surprise qui s'élevèrent, il y en eut trois d'une inexprimable terreur poussés par Richard, par la fermière et par sa fille : Romain et Fareu restèrent seuls muets ; le saisissement les avait pétrifiés.

La mère Louis s'était levée, hors d'elle ; à la vue d'Honorine ruisselante d'eau et immobile, elle s'écria :

— Ah ! Dieu sauveur ! elle est noyée.

— Non, dit vivement Marcel, tout-à-l'heure elle a parlé.

— Mais qu'est-il donc arrivé, d'où vient-elle?

— Vous saurez tout... plus tard... Ce qu'il faut maintenant, c'est un médecin.

— Allez chercher le *mière!* cria la mère Louis.

Deux des domestiques qui l'avaient suivie y coururent pendant que de Gausson déposait Honorine sur un lit, dont la grand'mère s'approcha avec de bruyantes lamentations.

— Seigneur Jésus ! dans quel état la voilà ! s'écriait-elle, en prenant la main de la jeune femme ; froide comme marbre et les yeux clos... *Mezette*, pauvre *mezette*, est-ce que tu ne m'entends pas, dis? Ah ! elle a *groucé* (remué), monsieur Marcel; y a encore du remède. Ouvre les yeux, *mezette*, je t'en prie ; c'est moi, c'est grand'mère.

Elle était penchée sur Honorine, qu'elle secouait et qu'elle embrassait avec une tendresse mêlée d'impatience. La jeune femme parut enfin se ranimer; elle ouvrit et referma les yeux plusieurs fois, comme si la lumière l'eût blessée, regarda la mère Louis et voulut murmurer quelques mots; la vieille paysanne fit un geste de joie.

— Bon ! tu es revivante ! s'écria-t-elle en tappant dans ses mains ; garde les yeux ouverts, *mezette ;* reviens à ton *esto ;* c'est rien, va, c'est rien du tout ; nous allons bien te *migeoter* et demain y n'y paraîtra plus. Mais comment donc qu'ça t'est arrivé ; et par quel hasard que le voisin s'est trouvé là ?...

— Par un hasard dont je devrais remercier Dieu à deux genoux, dit Marcel encore palpitant, car quelques instants plus tard le crime était accompli !

Il raconta alors en mots rapides et entrecoupés la rencontre que le lecteur connaît déjà, les soupçons qu'elle avait fait naître en lui, ses recherches au bord de l'Esques, où des gémissements l'avaient enfin conduit jusqu'à Honorine, emportée par le courant au milieu des roseaux.

On devine les exclamations de surprise et d'épouvante des auditeurs. Françoise qui s'était approchée, sanglotait en baisant les mains de sa jeune maîtresse ; la mère Louis jurait

qu'elle découvrirait les *haingeux* (méchants) qui avaient voulu lui égorger sa *mezette*, et les gens des Motteux se perdaient en conjectures.

Marcel venait de finir son récit lorsque Vorel arriva avec les domestiques qui avaient couru l'avertir. Il paraissait vivement ému, et s'informa, dès la porte, avec anxiété, de l'état d'Honorine.

— Venez, venez, mon *mière*, dit la mère Louis joyeusement, il n'y a pas trop de mal, grâce à ce *fel* gars qui me l'a retirée de la mort. La voilà qui se ravigote, regardez ; elle va pouvoir nous raconter comment la chose s'est passée.

— Ne la fatiguez pas, de grâce, interrompit le médecin, ce qu'il lui faut par-dessus tout c'est du repos...

— Laissez-la nous dire seulement quelques mots, reprit la vieille paysanne.

Mais Vorel s'y opposa en déclarant qu'il fallait la laisser se remettre et changer ses vêtements.

Françoise se dépouilla d'une partie des siens, et la fermière du Vrillet fournit le reste. Le médecin, qui s'était écarté de quelques pas avec Marcel, pendant cette toilette, apprit de lui tout ce que le jeune homme avait déjà raconté avant son arrivée; il se rapprocha ensuite et engagea la mère Louis à se rendre aux Motteux pour revenir avec le char-à-banc; mais celle-ci, qui avait déjà commencé à questionner Honorine, résista à toutes ses instances et voulut d'abord l'entendre.

La jeune femme, dont l'affaissement commençait à se dissiper, apprit alors de quelle manière elle avait été enlevée à l'improviste par trois hommes rencontrés près du petit sentier. Pendant qu'elle parlait, les gens du Vrillet s'étaient groupés au coin le plus obscur, de peur de laisser voir leur trouble, et écoutaient dans une angoisse inexprimable.

Quant à Vorel, il se tenait debout près du lit, la tête penchée, une main sur le pouls d'Honorine. Aucune pâleur, aucune contrac-

tion ne se faisait remarquer sur son visage, seulement la veine qui traverse le front était gonflée !

— Et tu n'as pas reconnu les scélérats qui t'ont prise? demanda la mère Louis, quand sa petite fille eut achevé.

— Ils étaient masqués, répondit-elle.

— Mais tu as au moins remarqué leurs habits?

— Je n'ai point eu le temps.

— Et leur voix?

— Ils n'ont point parlé.

— De sorte que quand on te les montrerait tu ne pourrais pas dire : les v'là !

— Non.

Un frisson de soulagement parcourut le groupe caché dans l'ombre ; Vorel ne fit aucun mouvement, mais la veine de son front s'effaça.

— Que le diable m'épouse si j'y comprends rien! reprit la vieille fermière : les gens du pays ne peuvent pas avoir fait un pareil coup ;

faut que ce soient des *horsains* (étrangers).

— Mais dans quel intérêt auraient-ils commis ce crime? objecta de Gausson.

— Au fait, ils ne lui ont rien pris, continua la paysanne; c'est pas des voleurs; pourquoi donc alors qu'ils en voulaient à la *mezette?*

— Oh! je sais bien moi! dit tout-à-coup une voix grêle et traînante.

Les regards se tournèrent vers le foyer et l'on aperçut le fils de Vorel accroupi sur l'âtre.

L'idiot, qui avait entendu crier que la dame de Paris était assassinée, s'était levé sans rien dire; il avait suivi le médecin à son insu, et au milieu du trouble général, personne ne s'était aperçu de son arrivée. Assis à l'angle du foyer, il avait donc tout écouté et tout vu. Or, quel que fût l'affaiblissement intellectuel et moral de cette nature, quelques lueurs de la flamme divine y survivaient encore. L'idiotisme chez Henri était moins l'effet d'une organisation manquée que d'une organisation détruite; cette âme n'était que cendres et

ruines, mais sous ces débris pétillaient encore, par instants, quelques étincelles. Depuis l'arrivée d'Honorine surtout, ces éclairs de lucidité étaient devenus plus fréquents; ainsi que nous l'avons déjà dit : sa douce influence avait fait germer quelques bourgeons dans cette terre stérile, et la mère Louis elle-même s'était émerveillée deux ou trois fois de ce que le *grand'jodane eût l'air d'un humain.* L'annonce que la dame de Paris avait été tuée et la vue d'Honorine, pâle, échevelée, mourante, avaient produit chez Henri une secousse qui sembla soulever, momentanément le voile de plomb étendu sur son intelligence; à force de sentir, il put comprendre et se rappeler. Ce fut d'abord un travail lent et confus; mais insensiblement le jour se fit dans cette âme, et, au moment où il s'écria : — Je sais bien moi! il avait une complète conscience et de ce qu'il avait entendu et de ce qu'il venait de dire.

Son regard exprimait sans doute quelque

chose de cette illumination intérieure, car la mère Louis, qui ne se donnait point habituellement la peine de lui répondre, se tourna de son côté et dit d'un ton dans lequel l'ironie n'était qu'une habitude.

— Tu sais quelque chose, toi, *grand jodane?*

— J'étais réveillé, reprit l'idiot, qui tenait les yeux fixés devant lui, comme s'il eût vu ses souvenirs, j'ai entendu marcher dehors... puis causer.... je me suis levé.... la fenêtre était ouverte.... il y avait deux hommes dans le jardin.

— Ne voyez-vous pas qu'il va nous raconter un rêve, interrompit Vorel; en voilà assez, Henri.

— Non, laissez-le parler, reprit la mère Louis, que l'air de l'idiot frappait de plus en plus; voyons, *grand jodane* qu'est-ce que c'étaient que ces hommes?

— Le petit avait un habit comme tout le monde, et le grand ressemblait aux images des livres.

— Vous voyez bien qu'il divague! interrompit de nouveau le médecin.

— N'importe reprit la paysanne; et qu'est-ce que disaient les deux hommes, mon gars.

— Ah! d'abord j'ai pas entendu! répliqua l'idiot... ils parlaient trop bas. Mais après le grand a dit : Elle est bien noyée !

— Il a dit cela! s'écria la mère Louis.

—Et alors, reprit Henri, l'autre a répondu : le bourgeois sera content.

Tout le monde fit un geste de stupéfaction ; la veine se gonfla de nouveau au front de Vorel.

— Je suis véritablement désolé, dit-il, en s'approchant sans affectation de son fils, que vous preniez garde aux folies de cet innocent; c'est l'encourager.

— Qu'est-ce que ça vous fait, interrompit la fermière des Motteux avec impatience, puisque nous voulons l'écouter!.... ont-ils encore dit autre chose, mon garçon?

— Oui, murmura l'idiot d'une voix moins assurée.

— Eh bien ! raconte tout...

— Ils ont dit, reprit Henri, ils ont dit...

Mais ses yeux avaient rencontré ceux du médecin qui semblaient le fasciner. Il balbutia quelques instants, puis l'éclair d'intelligence qui brillait dans son regard s'éteignit, il baissa la tête et se mit à se balancer avec un murmure monotone sans que les questions de la mère Louis et de Marcel pussent l'arracher à son hébétement.

Vorel fit alors observer doucement que la confusion de l'idée avec le fait, était une conséquence naturelle de l'état dans lequel se trouvait Henri. Il entra même à ce sujet dans quelques explications physiologiques, puis passant à l'évènement dont Honorine avait failli être victime, il demanda si l'on ne pouvait pas l'attribuer à une méprise.

C'était ouvrir aux imaginations une nouvelle voie dans laquelle elles se précipitèrent.

Chacun se mit à chercher d'où pouvait venir l'erreur; on épuisa toutes les suppositions. Enfin, l'arrivée du char-à-banc que l'on avait envoyé demander y mit momentanément un terme. On y porta Honorine qui prit le chemin de la ferme, accompagnée de la mère Louis et de Marcel, tandis que le médecin retournait au manoir avec Henri.

Celui-ci, qui avait repris son allure habituelle marchait en chantonnant et en repoussant du pied, devant lui, les pierres de la route. Vorel suivait, le regard fixé sur l'idiot.

Quiconque eût pu lire l'expression de ce regard à travers les lunettes sombres qui le cachaient, se fût senti glacé. C'était à la fois de la terreur, de la colère, de la haine! Les bras croisés sur sa poitrine, comme pour comprimer son agitation intérieure, le médecin continuait, au fond de son esprit, une de ces méditations entrecoupées auxquelles le monologue dramatique a donné une voix. Les pen-

sées se succédaient en lui comme autant de flots sombres et rugissants.

— Vivante !... tous mes efforts inutiles.... et si l'on allait découvrir.... Cet idiot sait.... tout peut-être !... et sa vie m'est nécessaire... C'est par lui que je possède, que j'hérite !.... Oui... mais son intelligence n'est point encore assez éteinte ; il ne faut plus qu'il voie, qu'il entende, il ne faut plus qu'il parle surtout... je saurai l'empêcher...

Ici la pensée de Vorel cessait de se formuler ; son esprit flottait entre mille projets confus à peine entrevus et aussitôt abandonnés ; enfin un mot prononcé intérieurement sembla fixer ses irrésolutions. Il hâta le pas pour rejoindre Henri, qui venait d'arriver au manoir.

La Sureau les attendait curieuse de savoir ce qui s'était passé. Vorel répondit brièvement et lui reprocha d'avoir laissé l'idiot le suivre au Vrillet.

— Pardi ! c'est pas ma faute, s'écria la ser-

vante. J'ai *huché* après lui, mais il s'en est fui comme un *antenais* (poulain) échappé.

— Je crains que cette sortie, au milieu de la nuit, ne vaille rien pour lui, reprit Vorel ; chauffez son lit et faites-le coucher sur-le-champ.

— Soyez tranquille, je vas le mettre dans sa niche comme un petit Jésus.

— Il faudrait aussi lui faire prendre quelque chose de chaud.

— Oui.

— Et fermer ses volets.

— Je les fermerai.

La Sureau se hâta, en effet, d'exécuter les ordres de son maître, en reprochant à Zozo d'être sorti sans permission, et lui déclarant qu'il ne méritait pas d'avoir un père si occupé de sa santé.

L'idiot venait de se coucher, lorsque Vorel entra lui-même avec le lait chauffé par sa servante ; il le présenta à son fils qui, après l'avoir goûté, déclara qu'il le trouvait amer ; mais

la Sureau se récria, et, sur l'ordre de son père, le *grand jodane* acheva de boire.

Il ne tarda pas à tomber dans un sommeil lourd qui parut rassurer également le médecin et la servante, et tous deux le quittèrent.

Cependant rentré chez lui, Vorel ne se recoucha point. Après s'être promené quelque temps, il ouvrit un portefeuille et en retira les deux lettres remises par Moser; c'étaient celles de Marcel et d'Honorine. Il les lut en entier; puis, s'asseyant devant son secrétaire, il traça quelques lignes en déguisant son écriture, joignit son billet aux lettres, et, réunissant le tout sous une enveloppe cachetée, il y mit pour adresse :

A Monsieur

ARTHUR DE LUXEUIL,

Rue de Lille, 17.

Paris.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.